

BRUCE SPRINGSTEEN ★ LEONARD COHEN ★ NICK CAVE

Numéro 88 OCTOBRE 2016

rollingstone.fr

Rolling Stone

Inédits

**DAVID
BOWIE**

La renaissance
de l'album d'un
"jeune Américain"

DANI

La dernière
égérie

RÉÉDITIONS, DOCUMENTAIRE

OASIS

RÉVÉLATIONS SUR LES
ROIS DU ROCK BRITISH

Sur la route avec
SEASICK STEVE

"JE VEUX POUVOIR METTRE
CE QUI ME CHANTE
SUR MES DISQUES"

ANNIVERSAIRE

BEASTIE BOYS

RETOUR SUR LE PREMIER
ALBUM INCLASSABLE
DU TRIO NEW-YORKAIS



BARRY GIBBS

Bee Gees en solo

GREEN DAY

Retour en force

Plus!

Devendra Banhart

Viggo Mortensen

Greil Marcus

Jack White

Yves Bigot

Delerm

FRANCE MÉTRO: 5,95 EUR / BELGIQUE: 6,40 EUR
CANADA: 10,80 CAD / DOMS: 6,60 EUR / SUISSE: 12 CHF / TOMS: 8,40 CFP

L 14199 - 88 - F: 5,95 € - RD



MISTER TROUBLE PRODUCTIONS & TO BE CONTINUED PRÉSENTENT

UN FILM DE
LIONEL GUEY
& STEPHANE BÉBERT

ROCK'N'ROLL... OF CORSE!

Actuellement au cinéma



STARRING **HENRY PADOVANI**



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

AND FRIENDS: **1er guitariste du groupe Police**

Sting & Stewart Copeland (**The Police**), Topper Headon & Mick Jones (**The Clash**),
Glen Matlock (**The Sex Pistols**), Jean-Jacques Burnel (**The Stranglers**), Kim Wilde,
Manu Katché, Chris Musto & Paul Slack (**The Flying Padovanis**), Little Bob Story...

**En tournée à Paris, Lyon, Marseille, Nantes, Orléans, Strasbourg,
Nice, Grenoble, Clermont-Ferrand, Montpellier, Rouen,
Saint-Ouen l'Aumône, Metz, Bastia...**

Plus d'infos sur [Facebook.com/rocknrollofcorse](https://www.facebook.com/rocknrollofcorse) - www.rocknrollofcorse.com

TEC
PRODUCTIONS

UP2IDE
DISTRIBUTION

RollingStone

france
inter

Photo: Clémentine Inghy

SOMMAIRE

ROLLING STONE

N° 88 – OCTOBRE 2016

ROCK&ROLL

9 Nick Cave

L'Australien publie un album douloureux et difficile, mais sublime.

12 Vincent Delerm se raconte

Rencontre avec le chanteur qui, pour son nouvel opus, joue avec des orchestrations luxuriantes.

15 Bruce Springsteen par lui-même

Le Boss a mis sept ans à rédiger ses mémoires. Une autobiographie doublée d'une BO dont quelques titres sont inédits.

26 Yves Bigot

L'enfant du rock sort un ouvrage où le rock français est au centre des débats.

MAGAZINE

44 Groovy baby !

En créant les Beastie Boys il y a trente ans, Yauch, Mike D et Ad-Rock formaient un groupe qui allait tout bouleverser.

48 Un nouveau jour

Billie Joe Armstrong de Green Day s'est enfin libéré de ses vieux démons. Rencontre exclusive autour de leur nouvel album.

62 Groupe multimédia !

S'il ne reste que peu d'espoir de voir les frangins terribles du rock se rabibocher, il n'en reste pas moins une discographie hallucinante en cours de réédition et un rockumentaire indispensable.

68 Laidback

Seasick Steve s'apprête à célébrer dix ans de reconnaissance internationale. Et sort un nouvel opus, toujours aussi étonnant.

78 Bee Gees en solitaire

Barry Gibb signe un retour poignant en solo. Rencontre exclusive

GUIDE

85 Leonard Cohen tire sa révérence

En publiant *You Want It Darker*, le chanteur canadien raconte être désormais près des ténébres.

94 Seul au monde ?

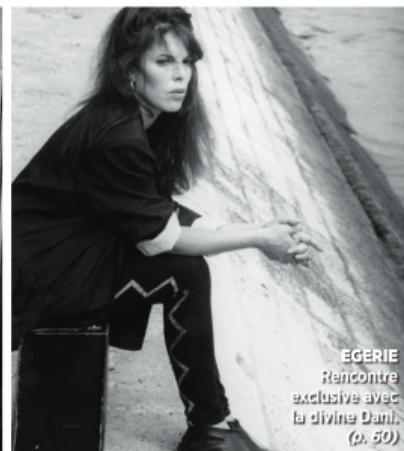
Xavier Dolan signe avec *Juste la fin du monde*, une œuvre subtile sur les faux-semblants.

EN COUVERTURE Noel et Liam Gallagher, photographiés par Timur Celikdag, le 12 octobre 2006, à Londres.

THIN WHITE DUKE
Retour sur la période américaine d'un David Bowie totalement transformé. (p. 54)



REVOLUTIONS
Portfolio sur l'exposition sur les années 1960, qui se tient actuellement à Londres. (p. 18)



EGERIE
Rencontre exclusive avec la divine Dani. (p. 50)

CORRESPONDANCE LETTRES D'AMOUR & REMARQUES



Macca, toujours Macca

Paul McCartney dans *Rolling Stone*, ce n'est pas la première fois (et on l'espère, pas la dernière) mais c'est toujours un événement quoiqu'il arrive. Parce que la parole de l'homme est précieuse et que cette interview que vous avez publiée dans votre numéro de rentrée est, qui plus est, l'une des meilleures que j'ai lues du sieur, et Dieu sait si je me précipite sur chacune d'entre elles. Le témoignage de cet homme à la fois plein de respect pour son passé et toujours avide d'apprendre est passionnant. Ses anecdotes – comme celle où il raconte s'être planté totalement dans les paroles de Penny Lane un soir sur scène – éclairent encore davantage sur l'humanité du bonhomme. Une humanité qu'on retrouve dans tous ses choix de vie – qu'on les partage ou non – concernant le végétarisme et l'environnement. C'est sans doute parce qu'il a su rester humble et touchant qu'il reste, malgré plus de 50 ans de carrière, un artiste toujours passionnant.

David (Sotteville-lès-Rouen)

For those about to rock

La tournée d'AC/DC s'est donc terminée. Et il y a fort à parier que cela sera la dernière. Après le forfait pour cause de maladie de Malcolm, le vénérable Brian Johnson avait annoncé la fin de son service en live. Respectueux de leurs fans, Angus et les autres avaient tenu à assurer leur dernière date, et après coup, il faut

ÉDITO

IL Y A DES ALBUMS QU'ON N'AIMERAIT JAMAIS VOIR SORTIR. DANS UNE année marquée par les décès brutaux d'artistes qui avaient encore tant à créer et à inventer, à surprendre, à l'instar de Prince ou de David Bowie, le dernier disque de Leonard Cohen sonne comme un glas. Jamais un album aussi poignant n'avait été écrit, composé, enregistré avec une telle force, une telle conviction. Et écouter les adieux du Canadien est l'une des choses les plus difficiles à faire. Et qu'on refuse. Car on le sait, Leonard est un homme qui ne s'arrête pas. Et qui ne peut pas s'arrêter. Malgré la fatigue, la disparition de ses amis ou de celle de Marianne l'été dernier. On le pense intouchable, et il l'est, même s'il ne le ferocement dans "You Want It Darker", chant funèbre, lugubre, ouvrant un abyme de tristesse et de désespoir. Aussi l'écoute de son nouvel album au moment où nous mettons sous presse nous a poussés à bousculer quelque peu nos pages Guide, pour lui laisser la place de choix. Celle du disque du mois, et très probablement de l'année. En attendant l'album suivant. Car il est encore très loin d'avoir dit son dernier mot. Et ça aussi, tout le monde le sait.

LA RÉDACTION

reconnaître que malgré le scepticisme ambiant, le gars Axl s'est bravement et courageusement acquitté de sa mission. Cliff Williams, l'honorable bassiste, vient d'annoncer son départ du combo, ce qui sonne comme le clap final sur une immense carrière, comme l'a laissé entendre Angus dans votre dernier numéro. Bravo à AC/DC d'avoir fait son possible pour assurer jusqu'au bout le bonheur électrique des foules. Nos guerriers du boogie ont bien mérité le repos des braves. We Salute You !

(Etienne, par E-Mail)

Ici c'est Paris

Voilà c'est un sentiment étrange mais finalement agréable. Rock en Seine s'est terminé. D'Iggy aux Last Shadow Puppets, on a kiffé. Mais on a eu peur, à tous les sens du terme. Tout l'été, festivals de toutes sortes, foires et feux d'artifices ont été annulés à tour de bras. Pour des raisons qu'on peut comprendre – ou pas. Mais qu'importe, on a eu peur, nous fans de rock parisiens. D'abord parce que les fantômes du Bataclan hantent toujours le rock ici bas. On a eu peur parce que si on peut tuer 80 personnes avec un simple camion sur la Promenade des Anglais, on ne sait jamais ce qui peut sortir des cerveaux malades sur une esplanade comme le Parc de Saint-Cloud. Mais on a aussi eu peur de l'annulation. Parce que malgré les craintes légitimes, on désirait malgré tout,

et plus fort que tout, que le rock continue à éclater par ici. Et il a éclaté comme il faut. Merci aux organisateurs, aux forces de l'ordre, aux autorités, aux groupes et artistes et à tous les fêtards d'avoir permis à la danse de se poursuivre. Rock'n'Roll can never die.

Sylvain (Boulogne Billancourt)

Born To Read !

C'est bientôt la rentrée, et on se nourrit comme on peut des souvenirs de l'été pour se remonter le moral. Et franchement, la lecture du *Hors Série Springsteen* m'a longuement accompagnée, en train ou sur mon transat. Et puis quand j'ai eu fini de le lire, ben, je n'ai plus eu qu'à tout réécouter ! Vous nous prévoyez un truc du même acabit pour Noël ?

Sabine (Par E-Mail)

Reggae Knights ?

Plutôt qu'un album de blues (bâillement), je suggère aux Stones de faire plutôt un album de reggae. Finalement, c'est peut-être là qu'ils sont les meilleurs, surtout Keith Richards.

Au fait, dans votre sélection des meilleurs blues du groupe, vous auriez pu mettre aussi le très bon "Down In The Hole".

Patrick (Par E-Mail)

ÉCRIREZ À LA RÉDACTION

Rolling Stone
53, rue Claude-Bernard
75005 Paris

Rolling Stone

ROLLING STONE FRANCE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Patrick Guérinet (patguerin@positivemedia.fr)

RÉDACTEUR EN CHEF : Alain Gouvion
COORDINATION DE CE NUMÉRO : Belkacem Bahlouli
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Awa Sissokho
RÉDACTEUR-GRAPHISTE : Olivier Beck

RÉDACTION : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
Tél. : 01 44 39 78 20
Redactionrollingstone@positivemedia.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : Loraine Adam, Kathleen Aubert, Philippe Barbot, Philippe Blanchet, Xavier Bonnet, Abel Corroyer, Stan Cuesta, Léon Desprez, David Fricke, Paola Genone, Andy Greene, Thomas Grimaud, Vincent Guillot, Philippe Langlet, Manuel Rabasse, Sophie Rosemont, Denis Rouleau, Éric Tandy

FABRICATION : Bertrand Creiser (bcreiser@positivemedia.fr)

DIRECTION DIGITALE : Alma Rota (arota@positivemedia.fr)

PARTENAIRES / MARKETING : sales@positivemedia.fr

ADMINISTRATION ET GESTION : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.
Tél. : 01 44 39 78 20

PRÉSIDENT : Olivier Querenet
COMPTABILITÉ : finances@positivemedia.fr
SERVICE DES VENTES : À Juste Titres
Hélène Ritz (h.ritz@ajustetitles.fr), Benjamin Boutonnet (b.boutonnet@ajustetitles.fr)
Tél. : 04 88 15 12 44 - Fax : 04 88 15 12 49
67, avenue du Prado, 13006 Marseille
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

PUBLICITÉ : Mediaobs - 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Tél. : 01 44 88 97 79
Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres
E-mail : pnom@mediaobs.com
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Corinne Rougé (93 70)
DIRECTRICE DE PUBLICITÉ : Sandrine Kirchthaler (89 22)
DIRECTEUR DE CLIENTÈLE : Frédéric Arnould (97 52)
ASSISTANTE : Sonia Ichou (97 53)
STUDIO : Cédric Aubry (89 05)
ADV : Caroline Hahn (97 58)
COMPTABILITÉ : Catherine Fernandes (89 20)

SERVICE ABONNEMENTS : 03 88 66 11 20
ABO PRESS, 19, rue de l'Industrie, 67400 Illkirch, France
E-mail : rollingstone@abopress.fr
Fax : 03 88 66 86 42
Abonnement 1 an (10 n°s) pour la France métropolitaine : 55 €

ROLLING STONE USA

EDITOR & PUBLISHER : JANN S. WENNER

MANAGING EDITOR : JASON FINE
DEPUTY MANAGING EDITOR : NATHAN BRACKETT
ASSISTANT MANAGING EDITORS : SEAN WOODS
SENIOR WRITERS : D. FRICKE, B. HIATT, P. TRAVERS
SENIOR EDITOR : CHRISTIAN HOARD
DESIGN DIRECTOR : JOSEPH HUTCHINSON
CREATIVE DIRECTOR : JODI PECKMAN
VICE PRESIDENT : TIMOTHY WALSH
PUBLISHER : MICHAEL PROVUS
CHIEF REVENUE OFFICER : DAVID KANG
HEAD OF DIGITAL : GUS WENNER
EDITORIAL OPERATIONS DIRECTOR : JOHN DRAGONETTI
LICENSING & BUSINESS AFFAIRS : MAUREEN A. LAMBERTI
(EXECUTIVE DIRECTOR), AIMEE L. SCHECTER (DIRECTOR), KATIRYA S. NIEVES (COORDINATOR)

Copyright © 2016 by ROLLING STONE LLC. All rights reserved. Reproduction in whole or in part without permission is prohibited. The name ROLLING STONE and the logo thereof are registered trademarks of ROLLING STONE LLC, which trademarks have been licensed to POSITIVE MEDIA.

ROLLING STONE N° 88 - NOVEMBRE, NUMÉRO OCTOBRE 2016 - est une publication éditée par POSITIVE MEDIA, SAS au capital de 1000 euros, RCS Paris 81519977. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 01 44 39 78 20. Dépôt légal : 4^e trimestre 2016. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 1220 K 82240. ISSN : 1764-1071. Imprimé par Senefelder-Missot à Doerflingen, Pays-Bas. Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. © 2016/POSITIVE MEDIA

www.rollingstone.fr



LE PAPIER UTILISÉ POUR ROLLING STONE EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

SEASICK STEVE

KEEPIN' THE HORSE BETWEEN ME AND THE GROUND

.....

Seasick Steve revient avec un double album où le blues/rock brut et sans concession côtoie un 2^{ème} disque acoustique et dépouillé



La Playlist

CHAQUE MOIS, DOM KIRIS DE OÛI FM NOUS LIVRE SES COUPS DE CŒUR



TOP LIST



Nathaniel Rateliff

Mon Top 5 pour la route

Le chanteur soul a passé l'année sur la route avec son groupe les Night Sweats pour la promotion de leur album éponyme.

Blake Mills

"If I'm Unworthy"

Une chanson étrange et douce, dotée d'un extraordinaire solo de guitare. Elle parle de relations entre les gens, un sujet parlant quand on est sur la route.

C.W. Stoneking

"On a Desert Isle"

Le son de cette chanson donne l'impression qu'elle a été enregistrée dans les années 1930 ou 40. Il est un peu sale, et on dirait que tout le monde joue ensemble dans la même pièce.

Damien Jurado

"Museum of Flight"

Un titre chaleureux, riche, avec juste ce qu'il faut là où il faut. La performance de Damien est impeccable.

Delta Spirit

"Bushwick Blues"

Une grande chanson d'amour. Le narrateur parle à une personne et évoque un voyage en train qu'ils ont fait ensemble jusqu'à Bushwick. Le sujet central est: "Mon amour est fort, et mon cœur souffre."

Vulfpeck

"Back Pocket"

Ca parle d'écriture des lettres d'amour à quelqu'un quand on est au lycée. On dirait un peu une chanson de Steely Dan.

1. Green Day "Bang Bang"

Qu'il est bon de retrouver son côté punk avec le grand retour du trio explosif. Aussi rapide qu'une balle, "Bang Bang" dénonce les fusillades à gogo au pays du port d'arme autorisé. Un bon pogo c'est quand même mieux pour défouler les ados!



2. Inspector Cluzo "The Run"

Entre deux tournées mondiales, nos amis "rockfarmers", basés en Gascogne, enregistrent leurs albums dans la grange. Leurs bons produits bios respirent le terroir authentique comme cette ballade folk intimiste aussi goûteuse que leur foie gras fait maison.

3. Dirty Deep "Shine"

Le blues chevillé au corps, les hobos strasbourgeois explorent tous les recoins les plus sales du dogme binaire sans rien respecter. Même pas un orgue d'église, échoué dans les eaux sales du Mississippi, poisseuses et dangereuses jusqu'à l'ivresse.

4. Fat Freddy's Drop "Slings And Arrows"

Aussi impressionnant qu'un Haka des All Blacks, le grand mix de ces orfèvres du son et du groove balaye tout sur son passage. Attention à la charge héroïque de la tribu néo-zélandaise avec ce reggae soul particulièrement cuivré.



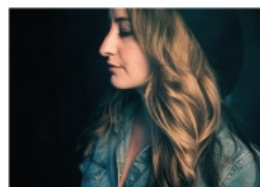
5. Temperance Movement "White Bear"

Bien au-dessus de la mêlée des groupes revival 70's, ces solides blues rockers britanniques sont les meilleurs pourvoyeurs de riffs incandescents. La preuve: ce féroce "White Bear", chanson titre d'un album à faire dégeler la banquise.



6. Margo Price "Hurtin' (On the Bottle)"

On peut faire confiance à Jack White, sa dernière petite protégée à tout d'une grande. Pure chanteuse de honky tonk, Margo Price respire l'authenticité à l'image d'un premier album enregistré dans le mythique Sun Studio de Memphis.



7. Kungs featuring Jamie N Commons "Don't You Know"

Sur ma platine des soirées d'été, Kungs un jeune DJ français qui monte. Ce "Don't You Know" au riff très stonien est marqué par la voix rocailleuse de Jamie N Commons, un Britannique sous influence des Allman Brothers. Si si!

THIS IS RADIO PUNK



1977-1980
4CD



LES 80 TITRES ESSENTIELS DE L'AVENTURE PUNK

THE CLASH THE POLICE RAMONES BUZZCOCKS BLONDIE THE JAM
RICHARD HELL THE STRANGLERS IGGY POP PUBLIC IMAGE LTD. JOY DIVISION
THE DAMNED TELEVISION THE CURE PRETENDERS MADNESS THE FALL
TALKING HEADS GANG OF FOUR IAN DURY THE CRAMPS ELVIS COSTELLO...

COFFRET COLLECTOR DIGIPACK 4CD + LIVRET 12 PAGES

MCA

DÉJÀ DISPONIBLE

UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC FRANCE

1 AN



2 NUMÉROS HORS-SÉRIE

**AU LIEU DE 73,30 € SOIT 38% DE REMISE
ET 28 € ÉCONOMISÉS !**



FLASHÉZ-MOI
OU RETROUVEZ-NOUS SUR
WWW.ROLLINGSTONE.FR

POUR LES PLIS EN PROVENANCE DE LA FRANCE MÉTROPOLITAINE, SANS AFFRANCHIR LE PLI
SNE1633 SAS - ABO PRESS - LIBRE REPONSE 31714 - 67409 ILLKIRCH CEDEX

POUR LES PLIS EN PROVENANCE DES DOM-TOM ET DE L'ÉTRANGER, EN AFFRANCHISSANT LE PLI
SNE1633 SAS - ABO PRESS - 19 RUE DE L'INDUSTRIE - 67400 ILLKIRCH - FRANCE

OUI je souhaite bénéficier de votre offre spéciale d'abonnement à **ROLLING STONE** (un an - 10 numéros) et recevoir les deux prochains Hors-Série de Rolling Stone pour **45 €** au lieu de 73,30 € (*prix de vente au numéro) **Pour les Dom-Tom et l'étranger:** Union européenne + DOM : 57 € - Reste du monde + TOM : 63€

☐ par carte bancaire Visa

☐ par carte bancaire MasterCard

N° [][][][][]/[][][][][]/[][][][][]/Expire fin : [][][][] N° de contrôle [][][]

IMPORTANT : inscrivez dans les trois cases "N° de contrôle" les trois derniers chiffres du n° qui apparaît sur le bloc signature au verso de votre carte bancaire. Cette opération est indispensable.

ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ M^{me} ☐ M^{lle} Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal [][][][][] Ville Pays

Tél. _____ E-mail _____ Date [] [] / [] [] / [] [] [] []

En application de l'article 27 de la loi n°78-17 du 06-01-78, les informations qui vous sont demandées sont nécessaires au traitement de votre abonnement.

Offre valable jusqu'au 31 décembre 2011

Tél. service abonnements : 03 88 66 11 20 / rollingstone@abopress.fr

Offre valable jusqu'au 31 décembre 2016

Signature (obligatoire)

Rock & Roll

SILENCE

Le chanteur australien a exceptionnellement refusé toute interview.

Catharsis sonore

"Skeleton Tree", le seizième album de Nick Cave, est une œuvre à part, sur laquelle plane l'ombre de son fils accidentellement décédé l'année dernière. Par Stan Cuesta

EN 2013, NICK CAVE & THE BAD Seeds avaient publié *Push the Sky Away*, leur plus grand succès critique et commercial depuis longtemps, un album inhabituellement lumineux. Il faut dire que, depuis ses débuts en 1984, le groupe n'était pas particulièrement réputé pour sa propension à la rigolade. Avec

l'aide des membres fondateurs Mick Harvey, Barry Adamson (ex-Magazine) et Blixa Bargeld (leader du groupe industriel Einstürzende Neubauten), Cave avait d'abord pratiqué un post-punk sombre et violent au service de textes du même acabit, explorant ses thèmes de prédilection (la religion, la mort, l'amour, l'Amérique, la

violence)... Après une remarquable série d'albums aujourd'hui révévés par les fans de la première heure, comme *From Here To Eternity* en 1984, le ténébreux australien a presque connu le succès "grand public" avec des albums plus calmes (où les cordes font leur apparition) comme *The Good Son* (1990). Il obtient ensuite son [Suite p. 10]

[Suite de la p. 9] plus gros succès commercial en 1996 avec l'album délicatement morbide *Murder Ballads*, grâce au titre "Where the Wild Roses Grow" interprété en duo avec sa compatriote Kylie Minogue. Sa voix grave et hantée rappelle parfois celle de ses deux héros, Leonard Cohen et Scott Walker, mais la musique des Bad Seeds, tour à tour grinçante et élégiaque, donne à ses chansons un caractère inimitable, comme le reconnaissait Cave lui-même il y a trois ans : "Pour ce qui est de l'inventivité pure et instinctive, ils ne ressemblent à aucun autre groupe sur terre."

Aujourd'hui, les Bad Seeds ne sont plus le même groupe. Tous les membres fondateurs sont partis, graduellement remplacés par d'autres, notamment le multi-instrumentiste Warren Ellis qui a pris une place de plus en plus importante aux côtés de Cave, avec lequel il cosigne également des musiques de films. Mais le groupe reste une communauté à laquelle Nick peut faire appel à tout moment : Nick, Warren Ellis, Jim Sclavunos, Martyn Casey et Thomas Wydler sont ensemble depuis une vingtaine d'années. Un groupe qui vieillit bien, mûr mais toujours aventureux, qui envisage donc, fin 2014, de donner une suite au très

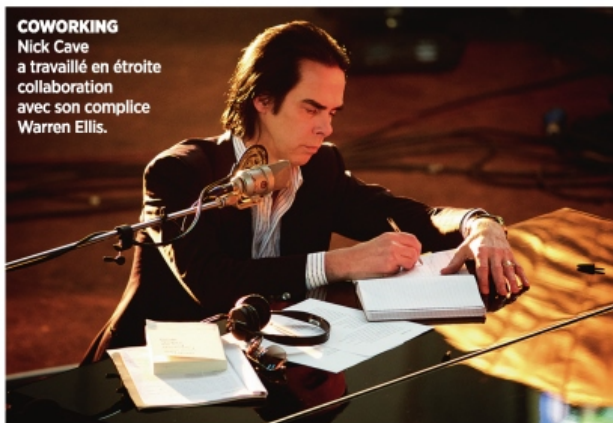
beau *Push The Sky Away*. L'enregistrement de *Skeleton Tree* démarre alors aux Retreat Studios de Brighton, où habite Nick.

Mais le 14 juillet 2015, le fils de Cave, Arthur, âgé de 15 ans, se tue en tombant d'une falaise près de leur domicile... Ce drame est évidemment omniprésent dans l'album (et dans le film qui l'accompagne, cf. encadré), même si, étrangement, certaines chansons qui semblent aujourd'hui prémonitoires avaient été écrites bien avant. Nick Cave est dévasté, sa créativité complètement bloquée. Pourtant il va reprendre la réalisation de l'album au studio La Frette, en France, et le mixer à Londres au début de l'année 2016. Le disque est bien sûr cathartique, mais sa beauté transcende finalement son propos. On est obligé de penser à la mort du fils à la première écoute, mais on finit par l'oublier en se laissant emporter par la musique et par la voix de Cave.

En revanche, le chanteur ne se voit pas s'engager dans une campagne de promotion classique pour "vendre" cet album. Il s'imagine déjà devoir répondre aux sempiternelles questions plus ou moins délicates des journalistes à propos du drame, de ses conséquences, etc. Il décide donc de ne rien faire. Aucune promo. Nada. Mais comme

COWORKING

Nick Cave a travaillé en étroite collaboration avec son complice Warren Ellis.



il faut bien qu'on se mette quelque chose sous la dent, il se laisse filmer en studio et interviewer par Andrew Dominik, et le film documentaire sera tout ce que le monde entier aura le droit de voir, et sa seule source d'information... Vu les circonstances, on ne peut décemment pas parler de "coup de pub". C'est juste une démarche pudique, une solution trouvée pour se confronter au truc une fois pour toutes et, peut-être, pouvoir passer à autre chose. Mais le monde moderne est ce qu'il est : pas de promo égale super promo. On n'a jamais autant parlé de Nick Cave, ni de la sortie d'un de ses albums. C'est

l'événement de la rentrée. La presse spécialisée mais aussi généraliste, les fans, le grand public, tout le monde s'est précipité à la projection unique de *One More Time With Feeling* à 20 heures le 8 septembre dernier, puis l'a commenté en long, en large et en travers sur les réseaux sociaux. Avant même sa sortie (le lendemain !), l'album était partout, sur toutes les lèvres. Et oui, c'est un beau disque, qui a tout à fait sa place dans l'œuvre déjà fort sombre de Nick Cave. Mais aurait-on parlé de chef-d'œuvre dans d'autres circonstances ? En aurait-on tant parlé tout court ? Probablement pas.

DOCU BRIGHT SIDE OF THE CAVE

Pas de promotion pour le lugubre et magnifique "Skeleton Tree". En lieu et place, un film propose d'accompagner le spectateur en studio, le long de l'enregistrement du dernier album des Bad Seeds.

VIDEO

L'artiste regarde les premiers rushes de son documentaire.



Documentaire léché en noir et blanc, *One More Time With Feeling*, réalisé par Andrew Dominik (*Chopper*, *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, *Killing Them Softly*) est un film fort, même s'il n'évite pas un certain pathos. On y découvre les Bad Seeds en plein travail, surtout, en l'occurrence, Warren Ellis, le véritable héros du film, sympathique, modeste, drôle, pudique et génial, qui semble parfois tenir Cave (si l'on peut dire) à bout de bras. Le tout est entrecoupé de quelques interviews erratiques du chanteur : au début, on semble tourner autour du sujet, la mort d'Arthur, sans vraiment le nommer... Puis quand le drame est réellement abordé, tout devient un peu lourd et maladroit (la scène du tableau, digne d'un reality show, le plan sur les falaises de Brighton, euh...). Restent les scènes du groupe en studio, sublimes, qui évoquent parfois cet autre grand film malade, *Let It Be* des Beatles... S. C.



BALLADE SAUVAGE
Viggo Mortensen, père
aux multiples talents
dans *Captain Fantastic*,
de Matt Ross.

DÉCOUVERTE

Viggo Mortensen Capitaine au long cours

Loin d'Aragorn et du "Seigneur des anneaux", l'acteur américano-danois a surpris son public avec une interprétation décalée des Guns N' Roses. Quel talent ! Par Talia Soghomonian

LE SOIR, C'EST L'EFFERVESCENCE dans ce rooftop dominant Cannes, avec son défilé de festivaliers sirotant des cocktails ; mais cet après-midi, c'est un havre de paix, où Viggo Mortensen infuse sa tisane dans une grande tasse. Ses cheveux aux reflets dorés lui donnent un air de surfeur, ou du moins, d'une version sophistiquée de Ben Cash, le personnage principal qu'il incarne dans le film *Captain Fantastic*.

S'il a opté ce jour-là pour une tenue noire, impossible d'oublier cette chemise rouge vif millésimée 70's qu'il arbore dans le film... à un enterrement. "En fait, c'est la mienne, lâche-t-

il en riant. *Je suis très à l'aise dedans.*" Le rôle semble en tout cas avoir été écrit pour Mortensen. *Captain Fantastic* n'est pas vraiment un super-héros, mais plutôt un superpère. Ben est une sorte de hippie moderne qui élève ses six enfants au beau milieu d'une forêt, loin des Smartphones, des jeux vidéo et autres formes de lavage de cerveau, mais aussi, loin de leur mère, soignée pour dépression dans un centre spécialisé. Ensemble, ils font de la musique, lisent et enchaînent les discussions de fond. "Ce film parle de politique, des hommes, des femmes, du mariage, des enfants, de la forêt, la ville, la technologie, le vin pour les

enfants, débite Mortensen dans un nouvel éclat de rire. *Mais c'est aussi un commentaire très fort sur la société américaine d'aujourd'hui et à quel point celle-ci est fracturée.*" Le film a reçu le Prix du Jury (ex-aequo avec *Le Teckel* de Todd Solondz), au 42^e festival de Deauville.

En tant que père (il a un fils, Henry), il se retrouve en Ben, mais jusqu'à un certain point seulement : "Je n'élève pas mon enfant dans les bois, mais nous sommes déjà allés faire du camping. Nous ne sommes pas toujours d'accord, mais je l'ai toujours encouragé à penser par lui-même, à trouver sa propre information - via des livres, des films. J'ai essayé de le guider dans une certaine direction et encore aujourd'hui, il nous arrive de nous disputer, voire de prendre délibérément le parti contraire pour faire avancer une discussion. Je m'y

retrouve et je pense que c'est un point positif, même si on ne 'gère' pas toujours. Parfois, on s'enferme, on se bloque, mais l'idée est de 'rester ouvert à changer d'avis' [en français, NDLR] à propos de tout."

Sa carrière d'acteur n'a échappé à personne : en 30 ans, les films majeurs dans lesquels il est apparu, dont trois avec David Cronenberg et la trilogie du *Seigneur des Anneaux*, impressionnent par leur nombre. En revanche, on connaît moins ses autres facettes : poète, auteur, peintre et photographe, c'est aussi un musicien qui a sorti pas moins de dix-sept albums entre 1994 et 2013, souvent en collaboration avec le multi-instrumentiste Buckethead. Avant-gardistes et atmosphériques, ses racines musicales remontent à la scène punk des années 1980 de Los Angeles, qu'il a épousée à plusieurs titres, la mère d'Henry n'étant autre qu'Exene Cervenka, chanteuse ô combien charismatique du groupe californien X.

Etre pote avec Buckethead aurait pu être d'une aide précieuse pour *Captain Fantastic*, au moment d'obtenir les droits du tube "Sweet Child O' Mine" de Guns N' Roses, que la famille Cash chante dans le film : "C'est vrai, Buckethead a joué avec eux." A-t-il eu besoin d'ama-douer Axl Rose pour les droits en question ? "Non, ça ne s'est pas passé comme ça !", s'esclaffe Mortensen. Etonnamment, le coup de pouce est venu d'un autre membre du G'N'R, le bassiste Duff McKagan, autre connaissance de l'acteur. "À l'origine, Ben devait chanter une chanson de Prince ; 'Little Red Corvette', je pense. Bien sûr, il est difficile d'obtenir les droits, et nous n'avions plus beaucoup de temps. Finalement, peu de temps avant le tournage, il s'est avéré que Duff est tombé sur le script, qu'il a aimé l'histoire, a aimé mon travail - comme une étrange connexion entre nous - et tout a été soudain plus facile : 'C'est bon, les gars, vous pouvez y aller.'"

Au final, c'est une reprise très épurée que l'on découvre, où la mélodie s'avère parfaite pour la scène du film. "La version que nous jouons a sa propre identité, poursuit Mortensen. Elle offre un nouveau regard sur la chanson. Quand je l'entends désormais, j'ai encore plus d'affection pour elle - non pas que je ne l'aimais pas avant. Elle a un côté hymne. Jusqu'ici, je dois l'avouer, je n'avais pas tant que ça porté attention aux paroles." **CD**



RENCONTRE



PREMIER DE LA CLASSE
"Je préfère les bons élèves, les enfants faussement sages comme McCartney ou Neil Hannon!"

Vincent Delerm Perfect French singer

Avec son nouvel album, le chanteur tout juste quadragénaire s'impose comme l'un des piliers de la nouvelle chanson française.
Par Sophie Rosemont

UNE VOIX TRAÎNANTE, volontairement, des mots toujours choisis au millimètre près, des instrumentations tantôt épurées, tantôt luxuriantes : bienvenue dans la chanson française telle que l'entend Vincent Delerm depuis 2002, et son premier album éponyme. Il a ajouté au répertoire hexagonal des bijoux comme "Deauville sans Trintignant", "Le Baiser Modiano", "Natation Synchronisée", "Les Piqûres d'araignée", "Les Amants parallèles"... Alors qu'il vient de fêter ses 40 ans, il aborde l'automne 2016

avec un nouvel album, *A présent*, dont la mélancolie ne cède jamais à la facilité, et une série de trois livres photographiques publiés chez Actes Sud. Autant de bonnes raisons pour lui donner rendez-vous dans un petit café près de chez lui, dans le 11^e arrondissement de Paris.

Comment est né "A présent" ?

C'était curieux. Pour une fois, je ne suis arrivé qu'avec des musiques. Avec l'ingénieur du son Maxime Le Guil, nous avons imaginé un son sous influence de musique de film, façon *Peau d'Ane*, avec pas mal de souffle, d'envergure, à l'inverse de

mon dernier album, *Les Amants Parallèles*, qui ne tournait qu'autour du piano. Nous nous sommes ouverts à tous les instruments. Les mots, eux, sont arrivés selon les atmosphères. Il fallait que ça colle au rythme, à la respiration, au quotidien. Je ne travaille pas de cette manière habituellement... mais ça a fonctionné.

Chanson, instrumental, extraits de film... Comme souvent dans vos disques, chaque morceau a sa propre identité mais l'ensemble offre une vraie cohérence. Votre secret ?

On n'échappe jamais à soi, voilà le fil conducteur ! Le simple fait que je chante, mais aussi le type d'arrangements mis en place par l'orchestrateur Clément Ducol, le texte parlé et les instrumentations, la production, les archives sonores... Il y a quelque chose de permanent dans ma musique.

En écoutant l'ouverture de l'album, le très beau "La vie devant soi", on pense forcément à Romain Gary...

Je ne suis pas certain de l'avoir lu, même si le titre a tout pour m'y encourager. Cette expression est très forte. Elle reflète bien ce toc de la nature humaine : on sait qu'on va tous mourir mais à la fin, on se laisse néanmoins surprendre. Ça passe vite, la vie.

Que faire face au temps qui passe ?

Il n'y a pas de bonne recette et je ne veux surtout pas en donner. Mais les photographies de l'instant, comme j'aime souvent en faire, peuvent donner l'impression de freiner le temps. *A présent* est un album qui est assez sérieux, qui ne

fait pas appel à l'ironie... Je cultive ce mécanisme à la Woody Allen, où l'artiste montre qu'il est tellement névrosé que l'auditeur est soulagé de se sentir normal !

Avec le titre "A présent" qui donne son nom à l'album, vous employez le même procédé qu'avec "Natation synchronisée" ou "Les filles de 1973" : le "nous sommes", qui fait d'ailleurs écho aux "Je suis" post-attentats...

Car je veux parler de trajectoires de vie. Même quand je fais des chansons au présent, elles évoquent le passé. En parlant de soi, on parle pour les autres. Une personne née en 1973 m'a écrit qu'elle n'avait pas pour autant vu trois fois *Le Grand Bleu* ! Or, ce qui est drôle, c'est justement cette mauvaise foi que j'ai en affirmant qu'on a tous vécu la même chose. Quand je chante "Nous sommes Marcia Baila", c'est parce que des gens très différents ont aimé ce morceau, parfois sur le tard, comme moi. J'ai une vraie tendresse pour cette chanson car elle dégage une force prémonitoire, celle d'annoncer la mort et de danser malgré tout. C'est ce genre d'images que je recherche.

Si vos chansons peuvent être mélancoliques, on ne perd jamais de vue votre énergie, notamment lors de concerts...

Sur scène, j'ai envie que les gens se disent que c'est dingue d'être de passage sur terre, mais sans jamais le formuler. Je voulais retrouver cet effet sur *A présent*. Qu'il y ait un souffle de vie. Certains pensent qu'en tournée, un musicien fait toujours la même chose. Mais les concerts ne se ressemblent pas. Même si les réactions peuvent être similaires d'un soir à l'autre, il y a un truc imprévisible dans l'air. J'aime le côté lent de la mise en place et les répétitions autant que l'excitation du spectacle. C'est un luxe inouï de le faire depuis plusieurs disques.

La chanson "Les chanteurs sont tous les mêmes", en duo avec Benjamin Biolay, ne serait-elle pas la plus malicieuse de l'album ?

Sans doute ! Benjamin Biolay et moi nous nous sommes toujours bien entendus sans nous connaître vraiment. Nous avons commencé en même temps mais nous n'étions pas dans les mêmes bandes. Il m'a invité à chanter au Bataclan lorsque les gens pensaient que nous ne pouvions pas nous blairer, je l'ai aussi invité à la Cigale. Nous

étions assez d'accord sur le fait de faire un duo. Ça nous plaisait à tous les deux de parler d'être chanteur de manière caricaturale : même si tu verses dans le littéraire, au fond, tu as envie d'être Joe Dassin devant le miroir.

Pouvez-vous nous parler de vos trois livres de photographies, qui paraissent simultanément à la sortie de l'album ?

Il y a d'abord *Songwriting*, avec des portraits de musiciens [Alain Chamfort, Irène Jacob, Jeanne Cherhal et bien d'autres, ndlr], des déambulations dans des villes au lendemain de concerts. Entre chanteurs, on se parle facilement... C'est un drôle de job. Il y a des moments où l'orgueil est très flatté, et d'autres où on se montre ridicules les uns devant les autres, dans un festival en plein après-midi ou sur un plateau télé où les lumières clignotent trop. Le deuxième livre est *L'été sans fin*, qui présente des images liées à cette saison. Enfin, *C'est un lieu qui existe encore* revient sur la jeunesse de mon grand-père, qui me l'a racontée quelques mois avant son décès.

On sait votre culture musicale éclectique. Quel est votre rapport au rock'n'roll ?

Plus jeune, j'ai été dans un groupe de cold wave, Triste Sire, je me pétais la voix car je chantais très aigu pour couvrir la batterie ! J'ai grandi auprès de parents plus "mccartnistes" que "lennonistes". Ce qui me va : je préfère les bons élèves, les enfants faussement sages comme McCartney ou Neil Hannon de The Divine Comedy. Alors qu'ils sont rock'n'roll, eux aussi ! Il s'agit d'une attitude, d'une manière de refuser les choses, de choisir la voie la moins facile à suivre. Ce qui a été mon cas quand j'ai décidé de me lancer dans la

chanson. C'est un peu compliqué, de préférer l'ambiance de music-hall, d'assumer son amour des vieux codes poussiéreux. Tant pis, je ne voulais pas me la jouer guitare électrique, tenir un rôle qui n'était pas le mien. Pourtant, beaucoup de chanteurs français ont un fantasme rock, celui de voir tout le monde debout dans des stades, mais ça brouille les pistes - il y a eu un gros souci de soupe pop-rock dans les années 1990.

Pourquoi avoir utilisé, dans "Êtes-vous heureux", ces extraits d'un micro-trottoir mené par Marceline Loridan-Ivens ?

Ils sont tirés du film *Chronique d'un été*, de Jean Rouch et Edgar Morin, réalisé en 1961, où on fait parler les gens de leur vie. J'ai toujours su que je les utiliserais car le propos reste d'actualité... Cela fait partie des choses que je garde précieusement pour m'en servir un jour, peut-être, comme ces disques qui apprennent comment faire parler son perroquet ou réussir son Rubik's Cube.

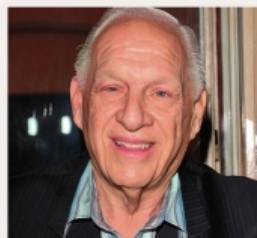
Et vous, êtes-vous heureux ?

Je ne peux pas répondre oui. Par superstition, et parce qu'il y a quelque chose d'insolent à dire qu'on est heureux. Dans *Chronique d'un été*, les gens répondent facilement non. Lorsque des écoles de cinéma reprennent aujourd'hui ce questionnaire, tous répondent qu'ils sont heureux. Il y a une obligation d'aller bien sinon tu es un boulet pour la société. Quand quelqu'un dit que ça ne va pas, tu dois prendre un café avec lui, prendre du temps alors qu'on a des vies trop pressées... Il y a une différence entre ressentir des choses fortes, du plaisir, et dire qu'on est heureux. Ça, c'est une autre paire de manches.



À PRÉSENT
Vincent Delerm livre un album plus orchestré, où la mélancolie ne le cède jamais à la facilité.

SO LONG



JERRY HELLER
Le manager est décédé à 75 ans d'une crise cardiaque le 2 septembre dernier, à Los Angeles. L'histoire a surtout retenu la partie rap de sa carrière : il fut le sulfureux manager du mythique groupe Niggers With Attitude (NWA). Il est d'ailleurs à ce titre l'un des personnages centraux du biopic à succès. Son parcours avait commencé à la fin des 60's, lorsqu'il était devenu l'agent de groupes comme Creedence Clearwater Revival, les Who, Black Sabbath ou Marvin Gaye. Tourneur, il s'était occupé des shows US d'Elton John, Pink Floyd et Kraftwerk.

PRINCE BUSTER

La légende du ska est décédée le 8 septembre à l'âge de 78 ans, de causes encore inconnues à l'heure où s'imprime le magazine. Il avait véritablement défini les lignes de ce mouvement musical venu de Jamaïque. Il fut d'ailleurs le premier jamaïcain à obtenir un hit dans le top 20 UK, grâce à "Al Capone" en 1965. Parrain du ska, il reste l'auteur de titres incomparables comme "One Step Beyond" ou "Enjoy Yourself", devenus des hits et repris par Madness ou The Specials.

RICHARD NEVILLE

Ce journaliste et écrivain australien est décédé à l'âge de 74 ans, à Byron Bay, Australie. Il avait lancé le controversé magazine dans son pays d'origine en 1963. La sortie de l'édition britannique l'avait conduit à la prison en 1971, suite à une condamnation pour obscénité. Le mag avait l'habitude de choquer en évoquant des sujets comme l'homosexualité, l'avortement ou les violences policières. Neville était également l'auteur d'ouvrages comme et il souffrait de la maladie d'Alzheimer depuis plusieurs années.

SAUCISSE AU MÈTRE
Le film signe le retour de Dawn Wiener, personnage fétiche de Solondz qui traverse sa filmographie.



INTERVIEW

Bienvenue chez Todd Solondz

L'un des réalisateurs américains les plus subversifs (et doués) de sa génération revient avec *Le Teckel*, tragi-comédie lauréate du Prix du Jury au dernier festival de Deauville. Par Sophie Rosemont



C'EST CHEZ SON DISTRIBUTEUR français que nous rencontrons Todd Solondz, dans un salon cossu où trône, en évidence, le poster de son neuvième film. Découpé en quatre chapitres, mettant respectivement en scène Julie Delpy, Greta Gerwig, Danny DeVito ou Ellen Burstyn, *Le Teckel* raconte le parcours d'un chien révélant beaucoup de ses propriétaires. Pourquoi avoir choisi un teckel comme clé narrative liant le destin de parents égoïstes adeptes de yoga, d'une fille paumée, d'un prof de cinéma désespéré et d'une vieille dame aigrie ? Réponse : "J'adore les chiens. C'est si mignon et adorable. Mais cela a été très laborieux de travailler avec des teckels, qui sont les chiens les plus stupides du monde. Ils ont une déficience mentale. Impossible de les dresser, de les faire obéir à un 'assis', 'couché',

'mange' !" On reconnaît bien là le caractère aigre-doux de Solondz. *Wiener-Dog* [la saucisse, ndlr], tel est le nom du film en V.O., une référence directe à Dawn Wiener, héroïne de l'inoubliable *Bienvenue dans l'âge ingrat*, sorti en 1995 – qui révéla le talent de Solondz, sa faculté à livrer sans fard les pires bassesses de la nature humaine. "Je suis un observateur, nous dit-il. J'essaie d'être direct, mais d'une manière oblique. Quand je vais au cinéma, j'aime être provoqué, interrogé, être encore plus vivant que je ne le suis. C'est ce que j'essaie de faire aussi." Avec *Happiness* (1998), *Palindromes* (2004) ou encore *Life During Wartime* (2009), il met en scène des personnages pervers, sadiques, vicieux, faibles, terrorisés, apathiques, ambitieux, fatalistes ou déterminés. Pour un homme dont le premier long-métrage s'appelait *Fear*,

Anxiety & Depression (1989), ce n'est guère surprenant. Sa vision de l'homme reste cependant empreinte d'une véritable empathie, même envers les pires spécimens : "L'homme est ambivalent comme mon cinéma, qui mêle la comédie au drame, la tendresse à la cruauté. Certains riront, d'autres pleureront devant *Le Teckel*." Né il y a 56 ans à Newark, New Jersey, Solondz s'intéresse très tôt au 7^e art : sa première émotion visuelle est *Mary Poppins*. Il suit d'abord des cours de littérature anglaise à Yale, sans grand succès : "Je n'étais pas un bon étudiant, pas assez académique. Ce qui m'intéressait, c'était de faire des films. Or, même en école de cinéma, je n'ai pas tenu très longtemps. Dans ma promo, il y

avait Cédric Klapisch. J'ai adoré mes cours mais j'ai tout plaqué parce que je voulais être cool... Drôle d'idée, vu que je ne le suis pas du tout !" Il devient professeur d'anglais pour des étudiants étrangers avant d'être rattrapé par sa passion au milieu des années 1990. Elle ne l'a plus lâché, même si son indépendance lui coûte cher. "À chaque fois, je me dis que ce sera le dernier film, avoue-t-il, que je perds trop d'argent et que je ne pourrai pas en faire un autre. Pourtant, j'ai la chance folle qu'un distributeur ou un producteur me suive à chaque fois. Depuis déjà vingt ans, j'ai réussi à tirer mon épingle du jeu. Aux États-Unis, il est difficile de survivre hors des circuits des studios hollywoodiens. Faire un film indie, oui, deux, c'est plus difficile."

En témoigne *Le Teckel*, où jouent Julie Delpy, Danny DeVito ou encore Ellen Burstyn, point d'orgue d'une œuvre déjà très aboutie. On y retrouve donc Dawn, interprétée par Greta Gerwig... morte quelques années plus tôt ! "Quand je l'ai tuée dans *Palindromes*, explique Solondz, je savais qu'il fallait que je trouve un moyen de lui offrir une nouvelle vie, bien plus romantique que prévue car elle retrouve son amour de jeunesse. Dans la réalité, nous n'avons qu'une seule chance mais l'avantage de la fiction, c'est qu'on peut donner plusieurs vies aux autres."

Cerises sur le gâteau du *Teckel*, une douce ballade pop interprétée par Nina Persson (ex-Cardigans), une chanson mexicaine composée par Devendra Banhart et un drôle d'interlude musical country composé par Marc Shaiman (*Sister Act*, *La Famille Addams*, *South Park*) : "J'avais demandé un morceau de pur americana à la Johnny Cash. J'adore la musique, j'aime travailler avec des musiciens comme

Nina ou Devendra.

Heureusement, car je ne suis pas un très bon instrumentiste malgré tous mes efforts."

Avant de se quitter, tandis qu'il rajuste ses lunettes rondes à la monture en plastique

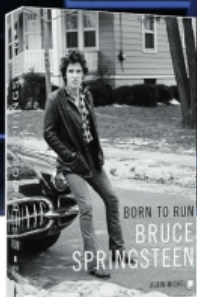
bleu, qu'en est-il du prochain film ? "Il n'y aura aucun de mes personnages déjà existants et il sera tourné au Texas. Un nouveau départ, peut-être." On n'a pas fini de voir les fictions dysfonctionnelles de Todd Solondz, et cela ne peut nous rendre que meilleurs.

"L'homme est ambivalent comme mon cinéma, qui mêle comédie et drame, tendresse et cruauté."

AUTOBIOGRAPHIE



LE BOSS, sur scène, aime à faire de long monologues, racontant comment certaines chansons ont été écrites.



Ceci est mon histoire

Il aura fallu sept ans à Bruce Springsteen pour rédiger, dans le plus grand secret, ses mémoires intitulées *Born to Run*. Par Belkacem Bahlouli

ECRIRE SUR SOI-MÊME EST un drôle de truc", explique le chanteur dans son autobiographie. Oui, une autobiographie. Sa propre histoire. Celle qu'il a déjà racontée par ellipses à travers une œuvre dense de dix-huit albums. Mais aussi en concert, lorsqu'il rappelle la manière dont il a composé certaines chansons. Et même sur une vieille VHS, *Storyteller*, où il raconte par le menu et avec humour comment sont nés certains de ses titres les plus célèbres. Il fallait donc en faire un assemblage et réaliser un montage de ces propos qui ont clairsemé sa carrière de plus de quarante ans. A 67 ans, il se lance dans le difficile exercice de se raconter, trois ans après l'excellente biographie – officielle – où Bruce, son

entourage familial et amical, comme l'ensemble du E Street Band, répondront sans détours aux questions du journaliste, chroniqueur et écrivain américain Peter Ames Carlin. Ici, il s'agit d'une autre vision du personnage, totalement et définitivement personnelle et très attendu par la fanbase du Boss : ce moment où, enfin, il pourra montrer "son esprit au lecteur. C'est ce que j'ai essayé de faire dans ces pages", dira-t-il.

Le projet de cette autobiographie, intitulée *Born To Run*, comme l'un de ses plus célèbres albums et son titre le plus emblématique, est né en 2009. "Après notre concert au Super Bowl, j'avais écrit un texte pour notre site internet, explique le chanteur du

New Jersey. J'avais trouvé une bonne manière d'écrire. Et je me suis dit, pourquoi ne pas essayer d'en écrire un peu plus et voir où cela va me mener." Se consacrer à l'écriture de l'histoire de sa vie est un vrai travail : "Je devais apporter à ces pages l'honnêteté, l'humour et l'originalité qu'on retrouve dans mes chansons", poursuit le chanteur.

Et de fait, l'ouvrage est un peu né par accident : "Je ne savais pas exactement ce que j'allais faire de tout cela, un livre, des souvenirs pour les enfants. J'ai donc commencé par ce qui semblait être le début et je me suis mis à écrire, lentement. Après deux ou trois semaines de travail, j'ai senti que je commençais à avoir quelque chose de solide et d'exploitable." La suite, elle, arrive dans toutes les librairies du monde. Une sortie mondiale synchronisée, puissante comme une sortie d'album attendu.

Le Boss aura tout de même mis sept ans à la finir. Plus d'une demi-décennie à écrire sporadiquement, au gré des événements qui auront traversé sa vie, ses nouveaux disques, ses tournées marathon dans le monde entier : "Il n'y avait pas d'urgence, je prenais tout mon temps, j'essayais d'écrire le mieux possible, ajoute le chanteur. Avoir tout ce temps pour écrire a été une chance, j'ai pu y revenir de nombreuses reprises. Tout a été réécrit deux ou trois fois, ça ressemble beaucoup à l'écriture de chansons. On écrit ce qui nous passe par la tête, on essaie de trouver une structure et on voit ce qu'on peut en faire."

Born To Run raconte donc l'enfance de Springsteen, à Freehold, dans le New Jersey, dans l'atmosphère catholique qui y régnait – et qu'il raconte aussi sur scène, notamment lors de son dernier concert à Dublin, où il évoquait ses racines irlandaises sur la scène de Croke Park avant d'entamer un touchant "Growin' Up". Mais l'ouvrage raconte aussi son processus créatif, la poésie d'abord, mais aussi le danger et les forces sombres qui alimentaient son imagination, jusqu'à ce moment qu'il appelle le Big Bang : ce jour où, pour la première fois, il voit passer Elvis Presley à la télévision, au Ed Sullivan Show. Dans cet ouvrage, il

raconte sa force et sa volonté de devenir un musicien, un guitariste, un artiste, un auteur. Et surtout un showman !

De ses débuts au lycée et dans des groupes de bar à Asbury Park jusqu'à la création du E Street Band, ce groupe qui aura plusieurs configurations avant de devenir définitif ou presque avec l'album de la consécration, *Born To Run*, en 1975. "Pour ce travail, certaines parties sont venues toutes seules, assez facilement, explique-t-il. Parler du passé ne pose aucun problème, on est beaucoup plus libre. En revanche, la dernière partie, elle m'a posée beaucoup de problèmes ; je devais parler du présent et donc des gens qui font encore partie de ma vie aujourd'hui."

"Je devais apporter à ces pages l'honnêteté, l'humour et l'originalité qu'on retrouve dans mes chansons."

Il revient ainsi sur ses combats menés contre lui-même, lorsqu'il s'obligeait à aller au bout du bout, comme lors de l'enregistrement de sa chanson emblématique – il s'enfermera six mois en studio pour finaliser *Born To Run*, per-

dant, à cause de cette obstination, deux membres du E Street band, son batteur, Ernest Carter et son clavier, David Sancious, qui quitteront le groupe à la fin des séances, et qui révélera bien plus de traits de caractère de l'homme que n'importe quels discours ou analyse. "Il fallait trouver le ton juste, comme pour un chanson, un album."

BONUS



Cette autobiographie est accompagnée d'un CD intitulé *Chapter & Verse* (Columbia/Sony Music), spécialement conçu comme une BO de l'ouvrage et vendu séparément. Il propose quatre titres totalement inédits du Boss où, encore ado, il compose à la manière des Beatles. Puis on le voit s'intéressant à la prog rock, puis à la folk avant de trouver définitivement son style avec une compilation de ses meilleurs titres.

CINÉMA



Gros calibres en vue

Emily Blunt pense avoir vu un crime dans *La Fille du train* (1). Les stormtroopers se préparent au combat dans *Rogue One: A Star Wars Story* (2). Eddie Redmayne exerce sa magie bien avant Harry Potter dans *Les Animaux fantastiques* (3). Denzel Washington dégaîne à tout va dans *Les Sept Mercenaires* (4).



Collection automne-hiver

Des *Sept Mercenaires* revisités à un spin-off de *Star Wars*, tour d'horizon des films qui feront l'actualité jusqu'à la fin 2016... et plus loin! Par Pete Travers et Xavier Bonnet

Les Sept Mercenaires

28 septembre

UN REMAKE DU MYTHIQUE WESTERN de 1960 (lui-même adapté des *Sept Samourais* d'Akira Kurosawa, sorti six ans plus tôt) avec Denzel Washington, Ethan Hawke et Chris Pratt à la place de Yul Brynner, Steve McQueen et Charles Bronson? A priori, aucune raison de soulever les passions. À défaut d'en conserver la force et la poésie, le réalisateur Antoine Fuqua s'en sort avec honneur, entre rythme haletant et grand spectacle.

Miss Peregrine et les Enfants particuliers

5 octobre

DANS CE NOUVEAU FILM DE TIM BURTON inspiré du bestseller de

Ransom Riggs, Miss Peregrine (Eva Green) joue de ses dons à déformer le temps pour protéger des enfants des pouvoirs secrets d'un Mr. Barron (Samuel L. Jackson) sans scrupules. C'est le meilleur mariage d'images et d'émotions de Burton depuis Edward aux mains d'argent. Eva Green, elle, voit en son personnage une "Mary Poppins sombre".

Brice 3

19 octobre

JEAN DUJARDIN ENFILE À NOUVEAU le T-shirt jaune, déploie les mèches blondes et la planche de surf, direction le bout du monde pour retrouver son vieil ami Marius (Clovis Cornillac) quand celui-ci l'appelle à l'aide. Reste à savoir si au bout du monde aussi, ça farte...

La Fille du train

26 octobre

D'OPRAH WINFREY À BARACK, toute l'Amérique a lu le mystérieux bestseller de Paula Hawkins. Emily Blunt y incarne une femme, divorcée amère et alcoolique qui croit être témoin d'un crime depuis la fenêtre du train. "Quelle chance pour moi, je n'ai pas eu à passer des heures dans la caravane de maquillage", plaisante Blunt à propos de son rôle. Les fans du livre pourront tiquer du fait que le réalisateur a placé l'action à New York et non plus à Londres, mais le côté *Gone Girl* est irrésistible.

Doctor Strange

26 octobre

BENEDICT CUMBERBATCH INCARNE un chirurgien blessé au

cours d'un accident, qui obtient de fabuleux pouvoirs. Cumberbatch admet volontiers que le docteur symbolise "le mâle alpha, très arrogant", à l'instar de son Sherlock. Si ce n'est que Mr. Holmes n'a jamais eu de cape de lévitation (oui, il vole!) ou le don de modeler le temps selon ses caprices.

Mr Wolff

2 novembre

IMAGINEZ JASON BOURNE RENCONTRANT Rain Man... Un thriller tendu où Ben Affleck interprète un génie des mathématiques autiste, comptable pour des organisations criminelles et justicier à ses heures perdues. Son Batman n'est parfois pas loin, en moins loquace, car comme l'admet le personnage, il a des "difficultés à socialiser".

Snowden

2 novembre

OLIVER STONE REPREND À SON compte l'histoire du lanceur d'alerte dont tout ce que les États-Unis comptent de services secrets veulent la peau. En adaptant deux livres qui lui ont été consacrés (dont l'un signé de son avocat Anatoli Koutcherena), Stone embarque Joseph Gordon-Lewitt dans un biopic qui tourne inmanquablement au pamphlet politique.

Rings

9 novembre

PLUS DE DIX ANS APRÈS LE second volet du *Cercle* "piqué" aux Japonais, où cette pauvre Naomi Watts s'en (re)voyait pour garder son sang-froid, le réalisateur mexicain F. Javier Gutiérrez reprend le flambeau avec, pour "victime" principale, la troublante actrice italienne Matilda Lutz. Bonne ou mauvaise idée ? Sept jours devraient suffire pour s'en assurer le moment venu...

Les Animaux fantastiques

16 novembre

RETENEZ VOS BAGUETTES magiques, Pottermaniacs ! Harry le garçon-magicien ne fait pas la moindre apparition parmi ces *Animaux fantastiques*. En revanche, on y rencontre Newt Scamander (Eddie Redmayne), un zoologiste britannique en voyage à New York, et dont la magie tient dans le sac – une valise en fait, de laquelle s'échappent toutes sortes de créatures fantastiques. C'est le premier scénario écrit par J.K. Rowling.

La La Land

30 novembre

LE METTEUR EN SCÈNE DAMIEN Chazelle délaisse *Whiplash* et ses cours de batterie transformées en séances de torture pour une romance musicale entre un pianiste de jazz (Ryan Gosling) et une actrice (Emma Stone). Un film que Chazelle voit comme "une grande lettre d'amour à Los Angeles en CinémaScope".

En route pour l'Oscar !



Manchester by the sea

Manchester by the Sea

14 décembre

Difficile de trouver cette année plus émouvant que l'atmosphère, le ton et le fond du film de Kenneth Lonergan. Casey Affleck y fait la performance de sa vie dans le rôle d'un homme à tout faire ravagé par une tragédie familiale. Michelle Williams, dans le rôle de sa femme, n'a jamais été aussi parfaite ? Pour son troisième film, Lonergan signe un chef d'œuvre.

The Birth of a Nation

11 janvier

Partageant son titre – mais rien d'autre – avec le film muet de 1915 de D.W. Griffith, qui vantait les mérites du KKK, *The Birth of a Nation* célèbre une rébellion sanglante des esclaves en 1831. Dirigée par Nat Turner (Nate Parker), un esclave devenu prêcheur baptiste, la révolte tourne au massacre. Acteur, scénariste et réalisateur débutant, Parker y est magnifique dans tous les

domaines. Même quand il en fait trop, Parker prouve qu'hier comme aujourd'hui, "black lives matter".

Fences

8 février 2017

Denzel Washington et Viola Davis avaient été exceptionnels dans la pièce d'August Wilson. Sous la direction de Washington cette fois, ils honorent à nouveau la peinture raciale de l'Amérique des 50's à travers le destin d'un éboueur et de la femme qu'il trahit au nom de "rêves et [de] sentiments". Comment Oscar peut-il leur résister ?

Loving

15 février 2017

Vous pouvez miser gros sur Ruth Negga dans la catégorie meilleure actrice. Elle incarne Mildred Loving, une femme noire poursuivie en Virginie en 1958 pour avoir osé épouser un homme blanc (Joel Edgerton, superbe). Le réalisateur Jeff Nichols a la bonne idée de laisser l'histoire se déployer à travers le regard hagard de Negga.

Sully

30 novembre

TOM HANKS ATTEINT UN NOUVEAU sommet dans sa carrière sous les traits du capitaine Sully Sullenberger, le pilote qui fit atterrir son avion en catastrophe sur l'Hudson glacé le 15 janvier 2009, sauvant 155 passagers. Acclamé en héros, Sully est en privé hanté par des cauchemars et les commen-

taires de certains experts pour qui il n'a pas agi correctement. Optant pour des caméras IMAX, Clint Eastwood plante le décor. Mais c'est avant tout des drames personnels que *Sully* met en exergue.

Rules Don't Apply

7 décembre

À 79 ANS, WARREN BEATTY DIRIGE, produit, écrit et s'adapte le premier rôle dans la peau de Howard

Hughes, le playboy milliardaire qui va jouer les mentors d'une starlette virginale (Lily Collins) amoureuse de son chauffeur de limousine (Alden Ehrenreich), très religieux tout comme elle. Beatty affirme que c'est là un film sur "la moralité puritaine américaine à l'aube de la révolution sexuelle".

Premier contact

7 décembre

DÉCIDÉMENT, CES EXTRA-TERRESTRES ne peuvent pas s'empêcher d'envahir notre planète ! Surprise, le gouvernement américain semble privilégier le dialogue avant de sortir l'artillerie, à moins qu'envoyer une linguiste (Amy Adams) pour déchiffrer leur langage relève d'une autre stratégie... Denis Villeneuve se lance dans la science-fiction et l'impatience grandit.

Rogue One : A Star Wars Story

14 décembre

CETTE DÉCLINAISON DE STAR WARS "en marge" met en avant Jyn Erso (Felicity Jones) et un commando de forces rebelles bien décidés à voler les plans de l'Etoile Noire. Une belle idée pour un prequel – l'action se situe entre les épisodes III et IV – d'autant plus que Darth Vader pourrait montrer le bout de son casque...

Assassin's Creed

21 décembre

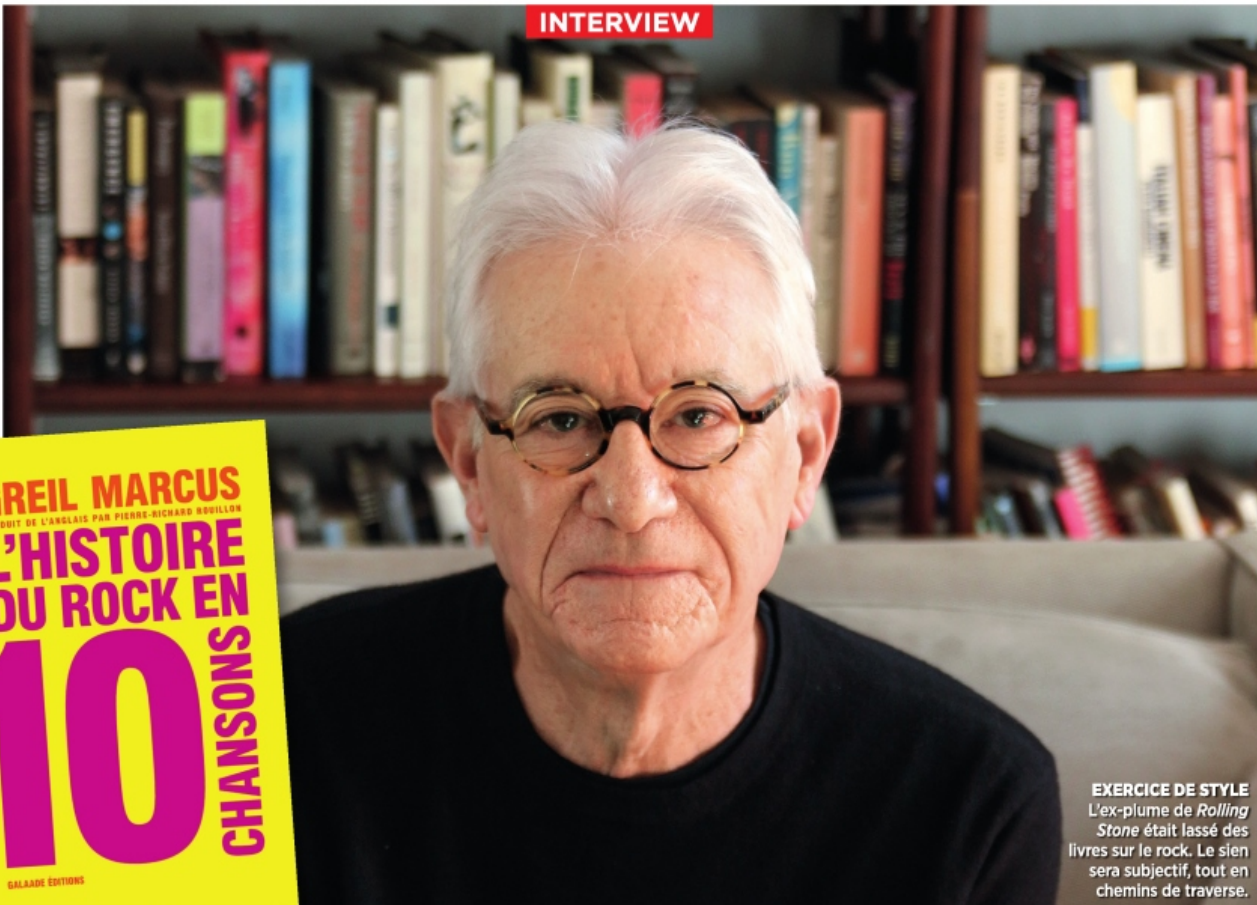
MICHAEL FASSBENDER S'ENCANAILLANT dans la version filmée d'un jeu vidéo ? Il y incarne un prisonnier dans le couloir de la mort en même temps que son ancêtre du xv^e siècle. "Le public aime être surpris", assure-t-il. Allez dire ça à *Warcraft*...

Passengers

28 décembre

GARDER UNE GALAXIE, CHRIS PRATT connaît... Mais qu'en sera-t-il, coincé dans un vaisseau spatial pendant cent vingt ans, avec une seule personne pour compagnie ? Comme cette personne n'est autre que Jennifer Lawrence, on peut envisager que ça se passera bien... **C**

INTERVIEW



EXERCICE DE STYLE
L'ex-plume de *Rolling Stone* était lassé des livres sur le rock. Le sien sera subjectif, tout en chemins de traverse.

Greil Marcus

Le célèbre critique américain publie un nouveau livre où, en l'espace de dix chansons, il ravive l'essence de ce qu'est le rock'n'roll. Par Sophie Rosemont

DU ROCK'N'ROLL, PEU DE choses ont échappé à Greil Marcus. Né en 1945 à San Francisco, diplômé de Berkeley, il fut journaliste pour *Rolling Stone* durant les 70's et a écrit parmi les livres les plus importants du genre : *Dead Elvis, Mystery Train, Bob Dylan à la croisée des chemins, The Doors, une vie à l'écoute de cinq années d'enfer, L'Amérique et ses prophètes...* Aujourd'hui, il revient avec *L'Histoire du rock en dix chansons*. Un régal musical mais aussi littéraire : avec sa plume inimitable, qui passe du caustique à l'émotion sans préavis, Greil

Marcus nous raconte l'histoire de morceaux qui, sans être des tubes, en disent long sur le rock'n'roll. Car ceux qui les ont écrits ne les ont pas forcément chantés, ceux qui les ont repris les ont réinventés : "Guitar Drag", "All I Could Do Was Cry", "In The Still Of The Night", "Transmission", "This Magic Moment", "To Know Him Is Love Him". A travers le prisme d'un enregistrement ou d'une scène de film, Marcus se plonge dans la génétique de ces chansons avec un plaisir non dissimulé, devenant un conteur hors pair des convictions et des attitudes d'icônes telles Ian Curtis, Amy

Winehouse, Bob Dylan, Etta James ou encore Ben E. King. Une occasion en or pour lui téléphoner outre-Atlantique afin d'en savoir un peu plus sur sa vision du rock'n'roll.

Pourquoi avoir écrit "Une histoire du rock en dix chansons" ?

Il y a quelques années, un éditeur que je connaissais depuis longtemps m'a appelé en m'expliquant qu'il travaillait pour Yale University Press. Il m'a expliqué leur stratégie pour produire des ouvrages de qualité auxquels ils souhaitaient que je participe et il a fini par me demander de faire une histoire du rock'n'roll. Mon cœur a failli lâcher. J'ai dit que c'était l'idée la plus ennuyeuse que je n'avais jamais entendue. Cela a déjà été fait et refait, plus ou moins bien à chaque fois... Et puis l'histoire, on la connaît. Il faut parler des Rolling Stones, d'Aretha Franklin, d'Otis Redding, de Nirvana, de Tupac Shakur et de James Brown, tout est déjà gravé dans la pierre. J'ai donc refusé. Mais j'étais aussi gêné car c'est un

ami et un grand éditeur. Alors j'ai réfléchi... Une ou deux semaines après, je lui ai proposé de laisser de côté tous les grands noms ou tous les grands événements que l'on trouve habituellement dans ce genre de sujet, comme Elvis au Sullivan Show ou Woodstock. Pour moi, il était plus pertinent de raconter l'histoire avec quelques chansons seulement. Car elles nous permettent de retrouver l'ADN du rock. Elles se doivent donc d'être différentes, ou du moins inattendues. Donc pas de James Brown, pas d'Elvis, pas de Madonna. Fort heureusement, il a aimé l'idée.

Le livre s'ouvre sur "Shake Some Action" des Flamin' Groovies et "Transmission" de Joy Division.

Pourquoi ces deux-là ?

Chaque fois que j'écoulais "Shake Some Action", c'était comme si j'étais confronté à un manifeste rock'n'roll. D'ailleurs, j'ai rencontré Cyril Jordan, qui a écrit la chanson, après la sortie du livre. Il m'a confirmé que son ambition était de faire la chanson rock ultime !

© Ulf Andersen/Getty Images, DR

Quant à Joy Division, c'est pour moi le meilleur témoignage de la manière dont la musique a dû repousser sans cesse ses limites, quitte à s'y perdre. Les autres morceaux sont venus à moi naturellement, en écoutant la radio en voiture ou dans un bar... Un jour où je conduisais, j'ai entendu cette incroyable performance d'Amy Winehouse qui chantait "To Know Him Is To Love Him", titre écrit par Phil Spector en 1958. C'était peu après sa mort et je ne l'avais jamais entendu auparavant. C'était la chanson parfaite pour le dernier chapitre du livre.

Au début du livre, vous écrivez : "L'histoire du rock'n'roll est vraie mais ce n'est pas toute la vérité. Ce n'est pas la vérité du tout." C'est-à-dire ?

C'est-à-dire que tout est important dans l'histoire du rock, selon les sensibilités des uns et des autres. Écouter une chanson est un acte immédiat, comme voir un film ou s'attarder devant une peinture. On réagit à l'événement qu'est notre confrontation à l'art. On ne pense pas à l'Histoire avec un grand H ou à des genres. Notre expérience et notre ressenti personnels comptent. Ce matin, j'ai entendu à la radio l'ouverture des premières notes de "Mystery Train" d'Elvis Presley. Un disque enregistré en 1955, que j'ai écouté comme si c'était la première fois alors qu'il y a beaucoup de mythologies qui s'y dissimulent... Il faut se laisser aller, accepter de recevoir la musique et ne pas trop réfléchir.

Quand avez-vous su que vous consacriez votre vie à l'étude du rock'n'roll ?

Dès mes 10 ans, j'ai été intrigué par le rock'n'roll que j'entendais à la radio. Mais la révélation a eu lieu à l'été 1964. Je vivais en colocation avec des gars à Washington. On passait en boucle, sans discontinuer, le second album des Beatles. J'ai habité avec d'autres gars à Washington et on jouait encore et encore le deuxième album des Beatles. Au bout d'un moment, ils ont commencé à râler à force de l'entendre. Mais moi, je leur ai expliqué à quel point ce disque était important, et j'argumentais avec une parabole pompeuse autour de la vie moderne écrasée par la machine de l'industrie, l'aliénation sociale, etc. Je n'écrivais pas à l'époque mais je croyais dur comme fer en ce que je disais. C'est le moment où j'ai compris que je serais critique.

Vous vous êtes beaucoup attardé sur Bob Dylan. Une icône rock qui, contrairement à beaucoup d'autres, a réussi à construire une carrière sur le long terme, sans y laisser trop de plumes...

Comment l'expliquez-vous ?

Il y a eu un moment dans sa vie, lorsqu'il avait aux alentours des 25 ans, où il aurait pu se détruire. Il travaillait si dur, si vite et sa créativité était tellement explosive qu'elle commençait à les dépasser, lui et son public. En 1966, Dylan brûlait sa vie par les deux bouts. A deux doigts de la catastrophe, il a pris une décision au moment de son accident de moto, une excuse for-

"Chaque fois que j'écoutais 'Shake Some Action', c'était comme un manifeste rock'n'roll. On peut encore créer quelque chose de nouveau, même si un certain langage politique est mort."

midable pour se dire : *"Je suis en danger, je dois repartir en tournée mais j'ai un mot du médecin qui me dit de ne pas aller à l'école."* Et il a tout arrêté. C'est un homme remarquablement intelligent. Malgré les drames ou les impasses auxquels Dylan a été par la suite confronté, il a toujours été capable de traverser tout cela. Mais je suis avant tout transporté par sa musique, et non par sa vie. On ne se connaît pas personnellement, lui et moi.

Vous réussissez à ne pas verser dans le sentimentalisme quand vous évoquez les artistes.

Vous n'êtes pas un fan, au fond ?

Si, je peux l'être ! Vers la fin de l'adolescence, j'étais dingue des Beatles, par exemple. Être fan, c'est inventer beaucoup autour des artistes que l'on aime, et ne pas sous-estimer le pouvoir de l'imagination dans la critique musicale. Car on doit savoir parler à d'autres que soi. Se laisser porter par l'écriture, son inspiration sur laquelle on n'a pas toujours le contrôle. C'est ce que disait Dylan à propos de "Like A Rolling Stone", que c'était comme si un fantôme l'avait écrit pour lui. Des centaines de personnes ont le même sentiment dans leur création. On écrit sans réaliser d'où cela vient. C'est inconscient, on se laisse envahir par des couleurs, des mélodies... Ce n'est pas important de

s'appuyer sur la vérité. Tout n'est que fiction, même la création. Et même la critique rock.

Peut-on parler du pouvoir politique du rock'n'roll ?

Je ne sais pas s'il faut employer le mot "pouvoir". Mais l'art s'inspire de ce qui l'entoure. Les premières chansons rock reflètent leur époque, leurs désirs et leurs contraintes. Little Richard et Chuck Berry parlaient de liberté – individuelle, certes, mais aussi collective. "Johnny B. Goode" est aussi politique que "This Land is Your Land" de Woody Guthrie. Robert Kirskey a écrit que la première protest song était "Blue Suede Shoes". Le message est clair, c'est vrai : *"Laisse-moi faire ce que je veux !"* Puis, à la fin des années 1960, la musique était plus explicite et clamait que les États-Unis étaient un pays bien vivant...

Et aujourd'hui ?

On peut encore créer quelque chose de nouveau même si un certain langage politique est mort. En témoignent deux titres de Lady Gaga. "Bad Romance", qui explique comment il faut profiter de la vie et "Born This Way", qui revient sur le fait d'être gay. Mais, une fois encore, notre perception peut changer la donne. Sur "Revolution", les Beatles chantent que se rebeller est vain, stupide, mais l'album résonne terriblement bien, n'est-ce pas ? La musique peut contredire les textes qui l'accompagnent. C'est fascinant.

A propos de diva, vous consacrez un chapitre à Etta James et, surtout, à Beyoncé. Pourquoi elle ?

Je n'avais jamais vraiment apprécié sa musique ou ses chorégraphies, qui me semblent très ennuyeuses. Quand elle proclame son importance, elle me rappelle Donald Trump. Évidemment, elle n'est ni raciste ni fraudeuse et vaut beaucoup mieux que lui, mais tous deux véhiculent l'idée de pouvoir. J'ai commencé à m'y intéresser quand je l'ai vue jouer le rôle d'Etta James dans le film *Cadillac Records* (Darnell Martin, 2008) où elle montre un aspect d'elle plus vulnérable. C'est dommage car on ne le retrouve pas d'habitude dans ses chansons.

Pour finir, quel est le dernier album que vous avez aimé ?

Splendor and Misery, de Clipping, un groupe signé chez Sub Pop qui allie science-fiction, hip hop et black spiritual. Franchement impressionnant !

LIVRES ROCK



Toujours

au bon endroit

Barry Miles, avant de devenir romancier et écrivain à plein temps, a été de toutes les avant-gardes : producteur, galeriste ou journaliste (*Oz*, *It*, *Time Out*, *NME*), vivant de l'intérieur l'essor de la contre-culture des 60's et 70's. De Ginsberg à Burroughs, de Patti Smith aux Weathermen, en passant par le punk, ce témoin privilégié à la plume alerte et aux souvenirs conséquents plonge dans la culture sex, drugs & rock'n'roll avec une distance appréciable et un regard éveillé sur les enjeux de ces années. *In the Seventies, aventure dans la contre-culture*, Barry Miles (Castor Music)



Enjoy the Silence !

Ce livre sur l'après 11-Septembre pose la question de la validité de la culture, et surtout de la musique, comme remède au terrorisme. Et il dévide au fil de ses pages les ripostes envisagées par le monde musical. De la pop au classique, on voit l'effet produit à l'encontre des crétiens bombes. Du sens du partage à la vraie communion, ce qu'ils voudraient détruire et surtout ce qu'ils n'arriveront jamais à mettre à bas. *Ground Zero, une histoire musicale du 11 septembre*, Jean-Marie Pottier (Le Mot et le Reste)



Fuzz et encore

Spécialiste et conférencier de l'histoire du rock garage, Christophe Brault propose cette sélection d'albums et singles en privilégiant les titres noyés de fuzz, de Farfisa et de distorsion. De 1963 à 2016, un tri pointu dans un genre qui, des Kingsmen de *Louie Louie*, en passant par les Seeds de *Pushin' Too Hard* ou le Chocolate Watchband, a fait les beaux jours des compilations Nuggets et Pebbles. Mais mettre les Limifanas en annexe semble une faute de goût impardonnable. *Rock Garage, fuzz, Farfisa et distorsions*, Christophe Brault (Le Mot et le Reste) J.-P. SIMARD

Vous étiez adolescent à Berkeley à l'époque Beat. Quels sont vos souvenirs de ces années-là ?

Quand on était au lycée, on allait à San Francisco et on traînait à [la librairie] City Lights et au Co-Existence Bagel Shop. On n'a jamais rencontré aucun des grands poètes Beats. Ils étaient juste dans l'air. Le plus près que j'ai été d'eux, c'était à une lecture de poésie en 1964 ou 1965 avec Lew Welch, Gary Snyder et quatre ou cinq autres. Mon souvenir préféré est un vers de Lew Welch, dans un poème où il se décrivait regardant dans le miroir le matin : *"Je ne sais pas qui tu es, mais je vais te raser quand même."*

Quels étaient vos héros alors ?

[Le compositeur] Charles Ives et John Coltrane. La musique d'Ives contient le monde entier. Des fanfares, des feux d'artifice, des chants de ruisseaux – elle sonne comme l'intérieur de votre tête quand vous rêvez. Coltrane a déclenché la prise de conscience du fait qu'on pouvait improviser dans l'instant présent et puiser dans la musique des sphères. J'ai vu son quartet classique en 1962, rejoint par [le guitariste] Wes Montgomery. Cette expérience a constitué l'approche du Grateful Dead quand je les ai rejoints.

Avez-vous des héros aujourd'hui ?

Non. Ce n'est pas qu'on dépasse ses héros. Soit on est à la hauteur de ce qu'ils nous demandent, soit pas.

Enfant, quel était votre livre préféré ?

J'étais dingue de l'espace. À l'école primaire, j'ai emprunté *Destination Moon* [Destination... Lune !], de Robert A. Heinlein, environ 3 000 fois à la bibliothèque. J'ai toujours adoré la science-fiction. *More Than Human* [Les Plus qu'humains], de Theodore Sturgeon, est, dans mon esprit, le livre qui a aidé à définir le Dead.

Quelle est la musique qui vous touche le plus ces temps-ci ?

J'écoute beaucoup de Bach et de quatuors à cordes. J'ai toujours considéré la musique qu'on fait [dans Phil Lesh and Friends] comme de la musique de chambre électrique. Curieusement, je commence à faire des performances sans batterie, ce qui est libérateur, dans un certain sens.

Vous avez un club, Terrapin

Crossroads, à San Rafael

(Californie). Il y a un événement

tous les dimanches, Stories & Songs.

Qu'est-ce que c'est ?

C'est pour les jeunes enfants. Je lis des livres et je fais des chansons : *The Cat in the Hat* [Le Chat chapeauté], "Puff the Magic Dragon", *The Little Engine That Could* [Le Petit Train bleu]. J'espère que quand les enfants grandiront, je pourrai lire *The Hobbit* – chapitre par chapitre, comme un feuilleton d'autrefois.

FLASH BACK



Phil Lesh

Le bassiste du Grateful Dead évoque le fait de grandir au milieu des Beats, d'avoir des visions de Jerry et ses livres de science-fiction préférés.

Par David Fricke

Quelle a été la meilleure époque du succès du Grateful Dead pour vous ?

Pour moi, ça a été extrêmement positif jusqu'à ce qu'on s'arrête provisoirement de tourner [en 1975]. Quand on est revenus, ça n'a plus jamais été tout à fait pareil. Même si c'était super et qu'on jouait une musique fantastique, il manquait quelque chose.

Qu'est-ce qui manquait ?

C'est difficile à saisir – un certain esprit. Il revenait de temps en temps, certains soirs magiques, sur certaines grandes interprétations. Mais c'était d'autant plus frustrant que ça disparaissait à nouveau pendant X concerts.

Vous avez fondé une famille assez tard dans votre vie. Qu'avez-vous appris, en élevant vos deux fils, qui aurait pu vous aider dans le Dead ?

Quand on a eu des enfants, ils venaient toujours sur la route avec nous. Je veillais à ce que les tournées s'organisent autour de l'école. Ou on emmenait un professeur particulier. La famille m'a fait prendre conscience qu'il y avait une vie au-delà du Grateful Dead – ça m'a permis de relativiser les choses.

Que faites-vous pour vous détendre ?

J'ai de nouvelles piales dans la colline, à Marin County. Il y a un quelque chose, un sentiment, lié à la terre, à l'esprit de l'endroit, qui est paisible, rafraîchissant. Je peux sortir et monter dans la colline, directement en pleine nature, sur Bald Hill, un espace ouvert qui s'étend jusqu'à la mer. Je n'aurais jamais su à quel point j'avais besoin de ça.

Jerry Garcia aurait eu 74 ans le 1^{er} août. Avez-vous un souvenir préféré de lui ?

Nous trois – Bob [Weir], Jerry et moi dans les bois de Los Trancos, près de Palo Alto, à l'été 1965. On s'était baladé – tu peux imaginer dans quel état on était – et je me suis mis à courir avec Bob dans un ravin. On a traîné là, regardant les arbres. On est remontés sur la route, et on a vu Jerry détalier dans les champs, à la manière d'un blaireau ou d'un paresseux, à quatre pattes. Il cavalait, et il allait très vite. Là, il nous a vus, et il a eu ce sourire penaud. Puis il s'est laissé tomber sur le dos.

Avec les jambes en l'air ?

Ouais, littéralement [rires].

Est-ce que vous sentez la présence de Jerry dans la musique quand vous jouez des chansons du Dead ?

Parfois de façon très intense, parfois pas du tout. En même temps, on doit sentir sa présence dans la chanson. Quand tu es dans la chanson, tu es avec Jerry. C'était très tangible l'autre soir. On a fait "Mission in the Rain". Je les ai réellement vus, lui et [le parolier Robert] Hunter, marchant le long de Mission District. C'est l'image que j'avais en tête.



WILCO SCHMILCO

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE LE 9 SEPTEMBRE

EN CONCERT

16.11 CASINO DE PARIS, **PARIS**



ANTI-

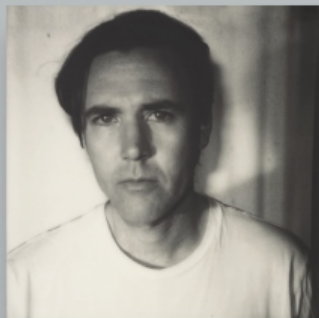
[PIAS]

Rolling Stone

wilcoworld.net / anti.com

CASS MCCOMBS

NOUVEL ALBUM MANGY LOVE
DISPONIBLE LE 26 AOÛT



EN CONCERT: 01.11 POINT EPHEMERE, PARIS



[PIAS]

CASSMCCOMBS.COM

RICHARD WALTER PRODUCTIONS présente



PARIS
LA CIGALE

MARDI

15 NOV. 2016

19H30

ET EN TOURNÉE
DANS TOUTE LA FRANCE

site officiel : www.letzzep.com



PARIS
SALLE PLEYEL

MARDI

22 NOV. 2016

20H00

ET EN TOURNÉE
DANS TOUTE LA FRANCE

site officiel : www.themusicalbox.net



PARIS
SALLE PLEYEL

DIMANCHE

8 JANV. 2017

19H00

ET EN TOURNÉE
DANS TOUTE LA FRANCE

site officiel : www.garymullenandtheworks.com

LOCATIONS : POINTS DE VENTES HABITUELS

INFOS ET CE : HARACOM 03 21 26 52 94 - WWW.RWPROD.ORG

Phil Collins

Dans "Not Dead Yet", l'ex-chanteur de Genesis livre ses nombreux déboires. Pour accompagner ces confessions, la compilation "The Singles" retrace son parcours jonché de tubes. Par Vincent Guillot



EN STUDIO
S'il ne peut plus jouer de la batterie, il peut encore chanter.

QUAND ON ENTAME LA conversation transatlantique avec Phil Collins, qui s'exprime depuis Miami, les choses ont pris une autre perspective. Le chanteur, officiellement retiré depuis 2011, s'est produit sur scène pour la troisième fois de l'année, lors de la soirée d'ouverture de l'US Open de Tennis à New York. L'occasion peut-être d'envisager un retour. "En jouant à l'US Open, je me suis dit que je pourrais faire autre chose, mais je ne sais pas sous quelle forme encore. Mon fils m'accompagne à la batterie, car je ne peux plus en jouer, mais je peux encore chanter." L'homme voulait pourtant sa biographie à paraître comme un bilan final. "Je pensais depuis longtemps à écrire une biographie. Pour dire vrai, j'ai commencé à écrire en 2010. J'ai démarré

par écrire mon enfance. Pour moi, une bio n'a d'intérêt que si tu as terminé ton parcours. Je voulais attendre de l'avoir terminé." Le parcours de Phil Collins est jonché d'immenses hits. L'occasion de revenir avec lui sur les principaux.

"In the Air Tonight" (1981), c'est votre premier hit solo. Un titre qui a séduit jusqu'à vos plus grands détracteurs...

J'ai commencé ce titre sans savoir où j'allais. Aujourd'hui encore, le son n'a pas vieilli, on ne dirait pas que l'enregistrement date de trente-cinq ans. Tout est parti de la programmation de ma boîte à rythmes, j'avais un synthétiseur Profit 5, il y avait trois ou quatre sons que j'appréciais

particulièrement. Mon préféré était le n°31 et c'est celui que j'ai utilisé pour "In the Air Tonight". L'alliance du son et de la boîte à rythme a fait l'ambiance du titre.

"Against All Odds" (1984) est devenu un standard des chansons dites "à voix". On est loin du rock pourtant non ?

Quand vous posez vos mains sur un clavier, vous cherchez l'inspiration sans vous demander si c'est du rock ou pas. Vous vous demandez juste si c'est un bon titre. A l'époque j'étais dans une période de divorce, de tristesse. Au fond, ce n'était qu'un titre de plus. Après c'est devenu un classique des love songs des années 1980, mais pour moi, cela reste un travail de songwriter,

"Quand tu composes, tu ne te demandes pas si c'est du rock ou pas."

je l'ai écrite comme j'ai écrit "In the Air Tonight".

Avec "Easy Lover" (1985), vous cartonnez sur un genre de funk-rock avec Philip Bailey...

Il m'avait demandé de produire son album. J'étais motivé, car j'étais tellement fan de Earth, Wind and Fire que j'avais emprunté leurs cuivres sur mon album. Ils avaient dû lui dire que j'étais un type bien ! [rires] L'idée de base était que nous écrivions des titres ensemble. Cela ne s'est pas véritablement produit ainsi. Mais dans les derniers jours, nous avons commencé à écrire un titre, qui s'appelait "Choosy Lover". Nous l'avons enregistré en une nuit. C'est un de mes titres préférés.

"Sussudio" sort sur l'album "No Jacket Required" (1985), vous accédez là au rang de méga star...

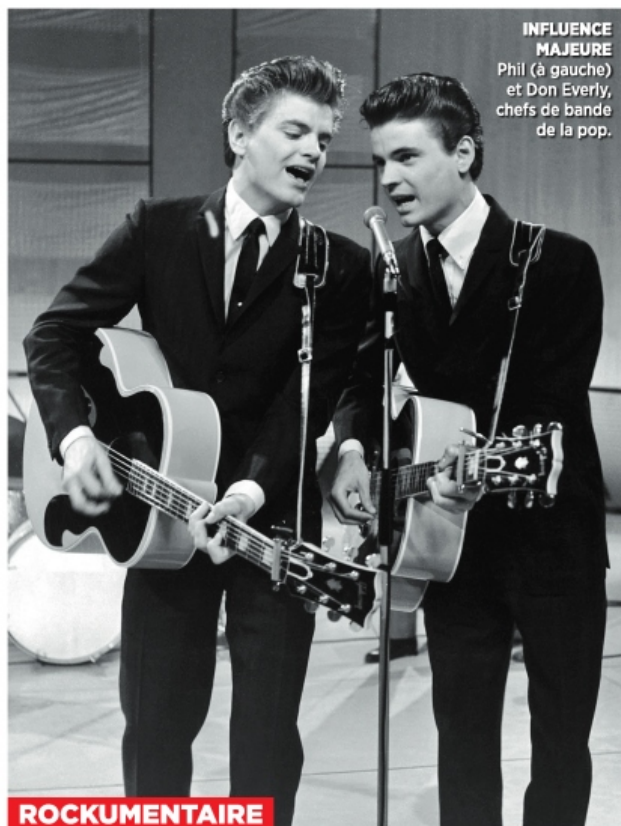
Pour être franc, il n'y a pas beaucoup de choses que j'aime sur *No Jacket Required*. Je voulais casser un peu le genre dans lequel je m'étais enfermé. Je suis allé vers des univers plus dance, à l'image de "Sussudio". J'ai pris le tempo de "1999" que j'adorais. Je voulais voir ce qui fonctionnait sur un tube dance. Je l'ai donné à David Frank qui sévissait dans un duo nommé The System, c'est lui qui a assuré les arrangements. Et tout cela a donné un incroyable succès.

Avec "Another Day in Paradise" (1989), vous devenez un artiste un peu plus engagé...

J'étais en tournée à Washington. Nous roulions dans la neige et les trottoirs étaient jonchés de boîtes en carton. J'ai demandé au chauffeur ce que c'était et il m'a répondu : "Oh, ce sont des SDF." Ils vivaient tous sur la rue qui menait à Capitol Hill. Dans la ville la plus puissante du monde. Ce qui est étrange c'est que nous étions au cœur de la période "Phil Collins est ennuyeux, Phil Collins est partout" et d'un coup je sortais un tube sur les sans-abris.

Depuis Paris, on ne peut pas ne pas mentionner "Who Said I Would ?" (1991), le titre sur lequel le Paris-Saint-Germain entre sur le terrain...

Le PSG est une équipe que je respecte beaucoup. Il me semble que l'on me l'avait dit, même si je ne suis jamais aller les voir au stade. C'est génial. Je sais qu'"In the Air Tonight" a servi de musique d'entrée à des équipes de foot US, des boxeurs entrent parfois sur le ring au son de ce titre. Je suis très fier et très touché par ça.



INFLUENCE MAJEURE
Phil (à gauche) et Don Everly, chefs de bande de la pop.

ROCKUMENTAIRE

Frères amis

Un documentaire retrace l'épopée des Everly Brothers, le duo aux mélodies pop suaves et aux accents country. Par Philippe Barbot

CHAQUE MATIN, DON Everly secoue la boîte qui contient les cendres de son frère pour lui souhaiter une bonne journée. Un rituel qu'il pratique depuis 2014, l'année où la moitié de son célèbre duo est décédée d'un cancer du poumon, quelques jours avant son 75^e anniversaire. Car si les frangins, aimants ou ennemis, ont pullulé dans le monde de la musique, des Gibb aux Gallagher en passant par les Davies, les Young ou les Jackson, ces deux-là conserveront à jamais l'image d'un tandem inamovible.

Don et Phil Everly, *brothers in arms* et dans l'âme, ont écrit ensemble quelques-unes des plus belles pages de la musique moderne. Sans eux et leurs prodigieuses harmonies vocales, peut-être que les Beatles, les Beach Boys

ou Simon & Garfunkel n'auraient pas été tout à fait les mêmes.

Et, malgré le flop de leur premier 45 tours, intitulé "Keep a lovin", en 1956, nos braves Everly décrochent un contrat d'auteurs-compositeurs pour un autre tandem, d'éditeurs celui-là : Wesley Rose et Roy Acuff sont à la tête d'un catalogue de songwriters qui comprend aussi bien le célèbre couple Boudleaux-Bryant que Roy Orbison ou Don Gibson. Leur boulot : écrire des chansons pour les autres et bénéficier aussi des œuvres maison.

C'est ainsi qu'ils enregistrent le fameux "Bye Bye Love", qui va trôner au sommet des charts de 1957 et qui fera plus tard le bonheur, entre autres, de Simon & Garfunkel. Suivront, toujours signées Boudleaux-Bryant, "Wake Up Little Suzie" (également reprise par Paul et Art), "All I have To Do Is Dream" (traduite par Sheila sous

le titre "Pendant les vacances"), "Bird Dog", "Problems" ou "(Till) I Kissed You", cette fois signée de Don. Au cours de ses trois années chez Cadence Records, le duo écoulera la bagatelle de 15 millions de disques. Signés chez Warner, Don et Phil enregistrent cette fois leurs propres chansons, comme "Cathy's Clown", "So sad (To Watch Good Love Go Bad)" ou "The Price of Love", qui cartonnent jusqu'en Grande-Bretagne, au Canada et même en Australie.

Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils jouent de la guitare, ils portent d'élégants costards (la légende affirme que c'est en les voyant qu'un Buddy Holly en jeans et t-shirt décida de changer de look) et, surtout, ils se distinguent par d'incroyables harmonies vocales. Don le baryton et Phil le ténor entremêlent leurs voix à la tierce, avec une douceur et une justesse qui laissent pantois.

Pourtant, nos deux sémillants troubadours ne vont pas échapper aux inévitables travers qui guettent les stars de rock : drogues (amphétamines), désintox, pétages de plombs, différends financiers avec leurs éditeurs, succès décroissant et ras-le-bol de la vie en commun : en 1973, en plein show, Phil brise sa guitare sur scène et disparaît. Il faudra attendre 1983 pour voir les deux frères réunis, après des carrières solo en dents de scie. Suivront albums, prestations et participations sporadiques, parfois sous la houlette de disciples reconnaissants comme Paul McCartney ou Paul Simon.

Le 3 janvier 2014, Phil Everly succombait à une longue maladie, signant la fin d'un duo de frères devenus une nouvelle fois étrangers. "C'est vrai qu'on avait des opinions différentes à propos de la politique et de la vie, reconnaissait récemment Don. Mais quand on chantait ensemble, on communiquait jusqu'à pouvoir lire chacun dans nos têtes." Pas difficile de s'en persuader en réécoutant leurs immortelles chansons.



CÉLESTES VOCALISTES
Des Beatles à Norah Jones ou Simon & Garfunkel, la façon de chanter de ce tandem a marqué des générations de chanteurs.

DVD ROCK



**The Beach Boys
Classic Albums
- Pet Sounds**
(Eagle Rock)

A moins d'avoir passé les six derniers mois dans une navette spatiale (à écouter des vinyles de Jack White?), il ne vous aura pas échappé qu'on célèbre cette année les 50 ans de l'un des plus grands disques pop de tous les temps, *Pet Sounds* des Beach Boys. Après le coffret CD définitif, avec inédits et tout le tralala, nous aurons donc le privilège de replonger de visu dans les coulisses du chef d'œuvre de Brian Wilson, grâce à ce volet de la fameuse série des Classic Albums de la BBC. Outre son génial créateur, les principaux protagonistes de cette histoire sont en rendez-vous (même le vilain Mike Love) évoquant leurs souvenirs des sessions entre images d'archives et extraits des chansons de l'album. Cuite.

ALAIN GOUVRION



**Neil Young
Human Highway
(Director's Cut)**
(Warner)

Quand on aime Neil Young, c'est bien connu, on le suit même dans ses aventures les plus extravagantes. Réalisé en 1982 par notre héros lui-même (sous le pseudo de Bernard Shakey), *Human Highway* est une authentique curiosité. Le pitch de cette "comédie SF" ressemble d'ailleurs vaguement à celui d'un épisode des Simpsons : le propriétaire d'un restaurant routier à la dérive (incarné par Dean Stockwell) situé non loin d'une centrale nucléaire envisage d'y mettre le feu afin de toucher l'assurance. On y croise, entre autres, Dennis Hopper, Charlotte Stewart et le groupe Devo, grosse influence du Loner à l'époque. Filmé comme une sitcom 80's, *Human Highway* n'a évidemment pas bouleversé l'histoire du 7^e art. Mais est-ce vraiment important ?

A.G.



**Pete Townshend's
Deep End
Face the Face**
(Eagle Rock)

En 1985, Pete Townshend prouvait qu'il en avait encore sous le capot en publiant *White City: A Novel*, concept album consacré aux conflits sociaux qui avaient, dans les sixties, agité la banlieue de Londres où il avait grandi. Pour fêter ça, le guitariste et songwriter des Who rassemblait un super groupe, Deep End, au sein duquel officiait notamment David Gilmour du Floyd. D'où ce concert d'anthologie filmé au MIDEM de Cannes au cours duquel notre guitar hero s'empresse de glisser, entre les highlights de l'album, deux ou trois classiques du répertoire de son ancien groupe, de "Won't Get Fooled Again" à "Pinball Wizard". Superbe version de "Give Blood".

A.G.

Dedo

Décalé, il l'est autant dans son humour que dans son look. En musique, c'est son éclectisme qu'il met en avant, avec flamme et passion. Par Xavier Bonnet



CERTES, C'ÉTAIT IL Y A PLUS de dix ans maintenant. Et pourtant... Pour pas mal de gens parmi ceux qui l'interpellent dans la rue, il reste le "type aux cheveux longs du Jamel Comedy Club". Quand ce n'est pas le "comique métalleux".

Mais c'est surtout son humour qui s'est fait plus cinglant au fil du temps. Et c'est sur celui-ci – et le sens des mots qui va avec – qu'il entend désormais

être jugé. Son nouveau spectacle, *Killing Joke* (ben tiens...), qu'il reprend fin septembre à la Nouvelle Seine, une péniche transformée en théâtre en sera l'occasion parfaite.

Il a d'ores et déjà prévenu, le Dedo : "Mon spectacle ne sera pas pour les enfants." Que ces derniers se consolent en se délectant des albums que l'énergumène emmènerait sur une île déserte. Ce sera toujours ça de pris...

"March of the Pigs" est le truc le plus barbare que j'ai pu faire dans une fosse, avec Morbid Angel!"



Prince and the Revolution
Purple Rain 1984

C'est à travers un reportage au JT de 13 h de l'époque que je l'ai découvert. J'ai tout de suite été fasciné par les images du film et le personnage.

À défaut de pouvoir voir le film parce que "trop petit", je me suis rabattu sur le CD que l'on m'a offert. Claqué magistrale! Je ne m'attendais pas à ça, pas à quelque chose d'aussi rock. Tout y est parfait.



Sepultura
Arise

1991

C'est le panthéon du thrash! Je suis "entré en metal" via Iron Maiden puis Morbid Angel, et Sepultura a fait l'équilibre en quelque sorte. *Arise*, ce sont 40 minutes de coups de poing au visage! Tout me bluffait, de cette diction qui trahissait les origines brésiliennes de Max Cavalera jusqu'à l'imagerie renvoyant forcément à Lovecraft, autre vénération chez moi. Vingt-cinq ans plus tard, *Arise* n'a rien perdu de sa puissance, de sa rage.



Out of Africa
Music from the Motion Picture Soundtrack

1985

Je suis dingue de compositeurs, depuis que je me suis intéressé au cinéma, vers 8-9 ans. C'est quelque chose qui m'a toujours touché et poursuivi. John Barry, je l'avais découvert avec *Le Jeu de la mort*, mais je ne m'étais pas rendu compte qu'il était derrière *Out of Africa* la première fois que je l'avais vu à la télé alors que la musique m'avait bouleversé. C'est d'ailleurs une B.O. que je réécoute très souvent.



The Cure
Faith

1981

Le groupe qui m'a ouvert à la new wave au lycée! Si j'ai commencé par *Wish* en 1992 – à cause du single "High" – j'ai très vite remonté le temps et *Faith* m'avait déboussolé. Cette austérité dans le son, dénuée de tout sentiment, était en phase totale avec mon mal-être d'adolescent. Je me mettais ça tous les matins avant de partir au bahut. Ça me portait...



Nine Inch Nails
The Fragile

1991

Il a remplacé The Cure dans la catégorie "mon groupe préféré"! (rires). Il y a longtemps eu comme une période d'observation entre NIN et moi avant que je m'y plonge totalement vers 21-22 ans. *The Fragile* est pour moi l'opéra de Trent Reznor, l'Amadeus de l'indus! Et que dire des concerts? "March of the Pigs" est le truc le plus barbare que j'ai pu faire dans une fosse, avec Morbid Angel!



Tom Waits
Alice

2002

C'est le poète universel, le prophète ultime! Tellement protéiforme que ça en force l'admiration. *Alice* est particulier pour moi, l'album dans son intégralité mais surtout la chanson du même nom. Elle m'a permis à l'époque de surmonter une douloureuse rupture amoureuse. Tom Waits est un conteur né et j'aime ça. J'aime qu'on me raconte des histoires. C'est vrai en musique comme en cinéma.



LE CLAN DES NAPOLITAINS
Chez les Savastano, entrepreneurs du crime.

TÉLÉVISION

Système d'exploitation

La seconde saison de *Gomorra* se veut plus noire, toujours plus en phase avec la vérité des quartiers nord de Naples. Par Xavier Bonnet

B IEN SÛR, LE LIVRE DE Roberto Saviano, puis le film qui en avait été tiré en 2008, avaient largement tracé le chemin. Pourtant, aucun protagoniste de *Gomorra* la série ne versera dans la flagornerie en prétendant qu'il s'attendait à un accueil aussi unanime de la première saison, avec des éloges enflammés loin de se limiter à l'Italie : "Oubliez les *Soprano*, voici *Gomorra* !" (*Der Spiegel*), "la riposte italienne à *The Wire*" (*Variety*). De quoi ressentir une certaine pression au moment d'entamer l'écriture de la saison 2, comme l'admet bien volontiers Stefano Bises, coordinateur éditorial et pilier du quatuor de scénaristes de la série : "Les attentes devenaient soudain beaucoup plus fortes. Mais on a vite tous décidé de mettre ça de côté pour poursuivre en mieux ce que nous avions entamé. Savoir aussi que l'on s'appuyait sur un arc narratif de trois saisons, dans l'histoire de ces guerres à Scampia et Secondigliano, dans les quartiers nord de Naples, était aussi précieux pour ne pas craindre de nous disperser. D'une certaine façon, là où la précé-

dente saison avait quelque chose d'assez artisanal dans l'approche et l'écriture, avec des personnages qui évoluaient presque en direct au fil du tournage, nous savions d'avance où nous allions cette fois-ci."

La nouvelle saison fait naturellement la part belle aux personnages qui ont accompagné la trame de la précédente, mais aime s'immerger un peu plus profondément dans leur intimité, qu'il s'agisse des tensions dans le clan Savastano entre le père, Pietro (Fortunato Cerlino), et le fils, Genny (Salvatore Esposito), finalement "ressuscité" de ses blessures, ou de l'incapacité du "traître" Ciro (Marco D'Amore) à jongler entre la famille et les affaires, notamment quand il veut leur donner des allures de démocratie... C'est néanmoins un autre objectif que ses géniteurs ont cherché à privilégier, du moins à respecter encore plus fidèlement : celui du réalisme. "Nous n'inventons rien dans *Gomorra*, martèle ainsi Stefano

"Nous n'inventons rien dans *Gomorra*. Notre plus gros souci est d'être le plus raccord possible avec une réalité qui évolue à une vitesse effrayante!"

Bises. L'histoire au quotidien de ce qui se passe dans les quartiers est un puits sans fond pour nous ! Notre plus gros souci est d'être le plus raccord possible avec une réalité qui évolue à une vitesse effrayante ! Celle que racontait Roberto Saviano il y a dix ou douze ans n'a plus rien à voir. Personne à l'époque n'aurait pu imaginer qu'il y ait aujourd'hui des clans contrôlés par des gamins de 17-18 ans, qui envoient d'autres de 13-14 tuer des gens sans scrupule. Les trahisons, les alliances, la façon dont certaines factions avancent tête baissée sans voir les pièges qui leur sont tendus par d'autres, la violence qui va avec, c'est sur le terrain qu'elles existent avant d'être un scénario."

D'une certaine manière, et Bises le reconnaît à demi-mot, pas besoin de grande imagination pour "raconter" *Gomorra* et le Système. Car, dans les quartiers, on ne parle pas de Camorra – ça, ce sont les vieux, l'aristocratie criminelle de la

ville ! –, encore moins de Mafia... L'essentiel est de se documenter, de trouver sur place de bonnes âmes pour fournir les informations. On aurait pu craindre qu'une telle envie de farfouiller à nouveau dans les méandres du trafic de la drogue perturbe – tout du moins agace – ceux qui en dirigent l'organisation. Là encore, la réalité est tout autre et c'est avec enthousiasme que les équipes de tournage furent accueillies sur place. Plusieurs raisons à cela, à en croire encore Bises. D'abord les emplois créés et l'argent insufflé dans les quartiers par la production. Ensuite le fait que ces "barons de la drogue" à la napolitaine ont parfaitement conscience que voir leur quotidien dévoilé sur les petits écrans ne changera rien au business. "Tant que la situation économique demeurera en l'état dans le Sud de l'Italie, ils ont un bel avenir devant eux, se lamente ainsi Bises. Si tu as moyen de gagner 500 euros par jour sans rien faire, sinon regarder à une fenêtre si la police ou le clan ennemi débarque, alors que ces 500 euros, tu ne les réuniras pas en un mois en accumulant les petits boulots au noir ici ou là, le choix est vite fait..."

Pourtant, en Italie, *Gomorra* continue de faire débat, accusé de faire davantage la publicité du Système que d'en condamner l'action. En marge de la diffusion des premiers épisodes de la saison 2 au printemps dernier (et leurs records d'audience explosés), de nouveaux débats ont surgi, réunissant magistrats, politiciens et éditorialistes, reprochant à *Gomorra* de ne mettre en exergue qu'une facette de cette fameuse réalité, faisant l'impasse sur ces associations, parfois soutenues par l'église, qui tentent de lutter contre la gangrène de la criminalité par l'échange et l'éducation. Pour Stefano Bises, même s'il veut bien admettre que c'est un peu là la... rançon de la gloire, attaquer *Gomorra*, c'est lui faire un faux procès : "Nous, on fait un 'gangster movie', du spectacle, tout en nous appuyant sur une réalité, une réalité criminelle. Dans ce que nous présentons, il n'y a que le mal. Il n'y pas de place pour le bien. C'est notre point de vue, notre choix, et il est assumé."

Un choix appelé à durer puisque *Gomorra* a d'ores et déjà été confirmé pour deux saisons supplémentaires. Canal +, tous les jeudis à partir du 29 septembre

Yves Bigot

Serge, Gérard, Jean-Jacques et les autres

Sa plume et sa voix ont fait les grandes heures du rock dans l'hexagone. Aujourd'hui, il s'interroge dans *Je t'aime, moi non plus*, sur la relation haine-amour entre rock et chanson française. Par Belkacem Bahlouli

AURAIT-ON RÉELLEMENT CHERCHÉ À CRÉER UNE FRONTIÈRE ENTRE CHANSON française et rock chanté en français ? Dès l'arrivée du rock dans une France au début des années soixante, la chose a été prise à légère. Les premiers disques de "rock" ou qualifiés comme tels étaient des parodies, parfois méchantes. Les yéyés ont enfoncé le clou. On singeait les anglos-saxons. Yves Bigot, tour à tour journaliste, producteur et homme de télévision, estime que les chanteurs et les groupes français sont les enfants de la chanson française et du rock. Leurs parents sont Brassens et les Stones, Piaf et Dylan, Brel et les Beatles, Ferré et Hendrix. Ainsi de Gainsbourg à Goldman, en passant par Christophe, Dutronc, Hallyday, Mitchell, Dick Rivers, Sanson, Sheller, Lavilliers, Auffray, Antoine, Voulzy, ou encore Bashung, Murat, Manset et bien d'autres. Ainsi, avec *Je t'aime, moi non plus*, replonge-t-on dans ces années allant du début des Sixties à l'aube des années 1990 où cet ancien journaliste à *Libération*, *Rolling Stone*, Europe 1, France-Inter, "Les Enfants du rock" et rédacteur en chef du cultissime *Rapido*, était au cœur de ce débat idéologique, au milieu de cette querelle des Anciens contre les Modernes, afin de savoir qui était réellement rock. Rencontre.

Vous posez dans votre nouveau livre la question qui divise la France du rock depuis des décennies : "le rock français existe-t-il" ?

C'est la problématique de ma génération, quelque chose qui m'interpelle depuis longtemps qui a toujours été une difficulté, surtout lorsque j'ai interviewé ou produit des artistes français. Sans même parler de la question du positionnement, de cette ambivalence qui revenait sans cesse. Lorsque je travaillais à *Rolling Stone* dans les années 1980, c'était déjà compliqué... Et ça remonte à bien avant ! Qui était rock ou pas ? On faisait des dossiers et des interviews sur Starmania, Cabrel ou France Gall, bref, les artistes de l'époque, et on s'interrogeait à chaque fois pour savoir si on les montait en couverture ou pas. Ou si l'on devait privilégier les sujets américains avec les grandes interviews de Springsteen ou de Michael Jackson.

Vous avez attendu un moment avant d'écrire sur ce sujet...

C'est vrai, mais si je ne l'ai écrit que maintenant, c'est parce que j'ai suffisamment de recul, avec le temps et la maturité peut-être, mais aussi parce que je pense qu'on

arrive au bout de l'impossibilité des Français de s'internationaliser. Aujourd'hui avec Daft Punk, Phoenix ou Christine & The Queens qui est actuellement N°2 des ventes en Angleterre et qui est le phéno-

mène de l'été là-bas, on peut enfin fermer la parenthèse d'un demi-siècle d'exclusion des Français de la planète rock. On ne se pose plus la question de savoir qui est rock ou pas. Les débats entre les rockers francisés et les très-purs, donc un truc entre Goldman et Little Bob par exemple, n'ont plus de raison d'être désormais.

Peut-on alors établir un distinguo entre rock français et rock en français ?

C'est ce que j'essaie d'analyser dans ce livre, que ce soit sur des assonances, des manières de faire sonner le français, mais aussi parce que le débat idéologique sur ce sujet a été très virulent ! C'est Ronnie Bird qui a le premier incarné ce

débat, il était défendu par *Disco Revue* en ce temps-là. Les magazines de rock n'existaient pas encore. Et c'est aussi l'une des raisons expliquant le manque d'enracinement du rock dans la culture française. A

titre de comparaison, il faut savoir que j'ai passé trois ans en Belgique (à la RTBF). Une expérience formidable ! Et dans ce pays, le rock, tout le monde en parle. Quelle que soit la personne, même les profs d'université enseignent les textes de Genesis ou du Floyd. Le rock est ancré dans la vie quotidienne

et on ne se pose pas la question de savoir ce qui est rock ou pas. Les radios belges en passent quotidiennement. Pour vous donner un exemple parlant, dans l'énorme coffret sur Pink Floyd qu'on annonce pour le mois prochain, une partie des vidéos proviennent justement d'émissions enregistrées par la télévision belge où ils faisaient huit titres d'affilée ! Et on est en 1968 !

Alors à quoi cela est dû ?

Du fait qu'ici on a une grande culture, dominante, et qui rayonne mondialement. Avec des poètes, des philosophes, des écrivains... La Belgique elle, ne s'est pas limitée à ses propres référents, c'est un pays jeune qui a toujours été ouvert aux influences allemandes, françaises et anglaises. Alors qu'ici, le moindre Souchon ou Murat, avant même d'écrire une ligne, part du principe qu'il est au bout d'une lignée qui débute à Villon qui passe par Baudelaire, Hugo, Céline, Camus, etc., puis à Brassens, Brel et Ferré, et à qui on va dire "Monsieur, vous n'avez rien inventé, et puis votre prosodie c'est pas ça, comparé à tout ce qui a précédé..." Et malgré les chansons populaires ou réalistes du début du xx^e siècle, il y a quand même tout cet héritage à assumer ! Sans oublier que toute cette production littéraire doit être validée par l'Académie. Ici, tout doit être écrit et sanctifié par l'Académie. Tous ceux qui ont voulu faire du rock y ont été confrontés. Au début, on faisait de l'adaptation de textes américains, et même du yaourt, donc très loin des canons littéraires habituels. D'où la difficulté de mettre en phase un héritage d'écriture avec une certaine forme littéraire acceptée. C'est pour cela que Brassens, Brel et Ferré entrent dans ce cadre. C'est pour cela que cela a été difficile pour ceux qui sont venus après, cette génération qui prenait en compte la sonorité comme Michel Berger, Polnareff, Véronique Sanson ou Higelin, bien que ce dernier vienne de la chanson française en héritier direct de Trenet, mais qui a écouté Dylan et Iggy Pop !

Et on en sort qu'aujourd'hui ?

Tout à fait, on commence seulement maintenant à se dire que, par exemple, ce que fait Souchon est très malin et que ses sonorités, ses assonances, sont bien trouvées, et tout ça en français. "*Le soleil donne*" en est un bon exemple. C'est





MORTEL HÉRITAGE
"En France, tout doit être sanctifié par l'Académie. Tous ceux qui ont voulu faire du rock y ont été confrontés."

Gainsbourg qui, le premier a ouvert cette voie. Il a innové, il jouait avec les sons mais se préoccupait aussi de donner du sens et à préserver le côté littéraire et poétique des paroles...

Cet ouvrage clôt un cycle alors ?

J'ai eu la chance rencontrer tous les artistes français, que ce soit en presse écrite, à la radio ou en tant que producteur. Et c'est pour ça que je ne le sors qu'aujourd'hui. Si je l'avais rédigé dix ans auparavant, il n'aurait pas eu la même forme et se serait approché de la chronique "Stop 50" que j'ai tenue dans *Libé* pendant quatre ans. Mon but est d'essayer d'apporter quelque chose de constructif dans cette succession de portraits. Je me suis évidemment servi de ma documentation et des interviews que j'avais réalisées. J'observe cette planète particulière depuis longtemps, j'ai même noué des liens d'amitiés très forts avec certains, dont Manset justement, et je pense avoir une certaine légitimité à tenter d'inscrire tout cela dans une perspective. Berger lui

était obsédé par cette question. J'en ai parlé avec lui des soirées entières. Il me disait "Mais c'est du rock ce qu'on fait ! Pourquoi tu ne dis pas que c'est du rock..."

C'est justement le deuxième problème que vous soulevez dans ce livre, les critiques de rock...

C'est cette fameuse fracture idéologique qui s'est fait jour dès Ronnie Bird, qui était donc soutenu par *Disco Revue* et que le public n'a pas suivi. La critique rock française, elle, s'est mise alors à défendre des causes perdues et à expliquer au public que "c'est ça qu'il faut écouter" et que "ce que vous écoutez n'est pas vraiment du rock", ou que c'est carrément de la daube. On a donc créé un décalage entre les gens et les journalistes. Il faut se rappeler qu'on était alors dans une période idéologique très puissante qui finira par mener à Mai 68. C'est ce qui a obsédé toute cette génération de Goldman, Berger, Sanson, Voulzy - Téléphone moins,



INNOVATEUR

Alors, Gainsbourg, c'est rock ou pas ? "Il jouait avec les sons mais préservait le sens littéraire et poétique des paroles."

comme c'est un groupe d'une part, et d'autre part, ils avaient la presse avec eux. Pareil pour Balavoine ou Capdevielle qui se sont fait tirer dessus comme jamais. Ces artistes ont donc vécu avec cette frustration. Ayant fait partie de ce qu'on appelle "La Jazz police" et la "Critique Rock Française" mais qui en même temps, de par mon métier, ai été amené à les interviewer à la télé, dans les journaux ou à la télé, j'ai pu en tant que journaliste parler avec ces artistes ! Je ne sais pas si j'ai été l'ennemi acceptable pour eux, mais j'ai pu leur parler longuement tout en faisant partie du camp d'en face. Et en essayant de les défendre face aux "purs et durs", et en leur expliquant pourquoi on refusait de les assimiler au rock. Je me souviens notamment de Nougaro qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi *Nougayork* était considéré comme un album de variété et pas un vrai disque de rock. C'était épique ! En même temps, la descente en flamme est une grande spécialité française, que ce soit avec les politiques, les livres, le cinéma aussi avec la Nouvelle Vague qui s'est fait étriller, mais on retrouve aussi ça dans le foot. Et les critiques de rock ont aussi assimilé cette manière de procéder. On adore encenser des gens le matin et les allumer le soir ! Ça dit quelque chose de l'esprit français. Ça a toujours existé. La querelle des anciens et des modernes...

LIVRES ROCK



Rolling Stones, la totale

Philippe Margotin et Jean-Michel Guesdon

(Chêne E/P/A)

On se souvient encore des précédents ouvrages des auteurs, avec leurs sommes très complètes sur les Beatles et Bob Dylan. Aujourd'hui, avec cette nouvelle totale, c'est l'intégralité des chansons des Rolling Stones qui est passée dans leur crible. Depuis leur premier single en 1963, intitulé "Come On/I Want To Be Loved", jusqu'à leurs derniers singles enregistrés en 2012, tout y passe, avec force détails et anecdotes. C'est la force de cet ouvrage, qui passionnera tous les fans qui veulent se pencher de manière encyclopédique sur l'œuvre du "plus grand groupe de rock'n'roll" de l'histoire. Avec 350 chansons analysées ici, que ce soit la création et la genèse du titre, puis son enregistrement à proprement parler. Avec plus de 400 photographies, ce livre est aussi un superbe portfolio. 49.90 €.



God Save Sex Pistols

Sous la direction de Johan Kugelberg (Rizzoli)

S'il y a bien un groupe que l'on attend jamais dans des éditions dites de luxe, c'est bien les Sex Pistols. Mais leur histoire éphémère, et pourtant si importante, oblige éditeurs et auteurs à documenter davantage cet épisode qui a bouleversé l'histoire du rock. Avec ce très beau livre, élégamment maqueté et richement iconographié, sans chercher à en apprendre davantage sur Johnny Rotten et sa bande, on revisite cette période, cette fois en prenant son temps. Mieux, on nous propose un regard neuf avec force documents inédits (dont des lettres, de très nombreuses photos personnelles, des pochettes d'album, les fameux articles qui déclenchèrent le feu et le fer, flyers, tickets de concert, des posters...). Bref, du punk, leur vie et leur œuvre. Comptez 60 euros quand même...

Sharon Jones ne renonce pas

Confrontée à un diagnostic accablant, la chanteuse met les bouchées doubles et laisse de côté les vieilles rancunes. Par Jason Newman

EN SEMAINE À L'HEURE DU DÉJEUNER, vous pouvez parfois trouver Sharon Jones au Black Cat Cafe and Bakery à Sharon Springs, dans l'état de New York, une petite ville à moins d'une heure de route d'Albany. En ce mardi paisible, elle enchaîne les accolades avec la poignée de clients qui l'interpellent avant de commander un demi-sandwich cubain, un verre d'eau aromatisé de miel. C'est alors que l'alarme de son téléphone sonne. "L'heure du traitement", glisse-t-elle, ouvrant une application qui garde trace de la dizaine de médicaments qu'elle prend tous les jours, à commencer par de l'oxycodone, de la tizanidine et du fentanyl. "Sans tout ça, les douleurs seraient deux fois plus fortes", explique-t-elle.

Jones a découvert Sharon Springs en 2013, pour ce qui aurait dû coïncider avec un triomphe pour elle. Après des décennies dans l'obscurité – pendant lesquelles elle sera vigile dans une banque puis gardienne de prison à Rikers Island –, elle avait réussi ce qui semblait impossible, à savoir connaître la célébrité à 40 ans à la tête des Dap-Kings. Depuis 2002, le groupe avait sorti plusieurs albums soul et funk remarqués sur Daptone Records, le label de Brooklyn (Amy Winehouse avait d'ailleurs utilisé les Dap-Kings sur son *Back to Black*) et enflammé les festivals avec ses prestations fougueuses renvoyant aux Otis Redding et James Brown d'antan.

Jones vient à peine d'achever l'enregistrement de *Give the People What They Want*, plus tard nommé aux Grammys, quand elle se rend dans un hôpital de Géorgie, se plaignant de fatigue, démangeaisons et perte de poids soudaine. Elle est atteinte d'un cancer du pancréas de stade deux. "J'ai regardé ma sœur en lui disant 'J'ai un cancer' et j'ai commencé à pleurer, se souvient-elle. Toutes sortes de pensées m'ont traversé l'esprit, car j'imaginais que j'allais mourir." Elle se rend alors à New York pour une chirurgie intensive avant de rentrer à Sharon Springs auprès d'un ami, et d'entamer une chimiothérapie à Cooperstown, non loin de là.

Le destin de Sharon Jones fait désormais l'objet d'un documentaire, *Miss Sharon Jones !*, réalisé par Barbara Kopple (qui dirigea en 2006 *Shut Up and Sing*, à propos des Dixie Chicks). Le film relate le passé difficile de Jones, à commencer par

ses journées à Rikers ("Je devais adopter un visage méchant") et ses décennies de rejet de la part des majors. "Je n'étais pas ce qu'ils recherchaient, énonce-t-elle. Ils me regardaient et n'aimaient pas ce qu'ils voyaient : une femme noire, petite."

Au départ, Jones est assez réticente à l'idée de mettre ainsi en lumière sa maladie – "Je ne voulais pas que ça sonne faux ou bidon, comme avec les Kardashians", dit-elle. Mais elle va céder, insistant même pour que Kopple soit présente à chaque moment poignant, à commencer par le jour où elle va se raser la tête. Dans une scène très forte,

Jones ! croule sous les critiques élogieuses. Mais les célébrations seront de courte durée. À la première, elle annonce qu'après neuf mois de rémission, son cancer est revenu en force. "C'est grave", concède-t-elle. Il a désormais atteint le stade quatre, avec des tumeurs au niveau du poumon, du foie et des ganglions lymphatiques. Un pronostic qui, ainsi que l'indiquent les médecins dans le film, ne laissent aucun espoir. Sa voix perd de sa puissance et son poids chute dramatiquement jusqu'à 57 kg. "Cette première semaine, je suis restée couchée en me disant 'Pourquoi ?' Mais c'est ce que Dieu a prévu. C'est mon état d'esprit aujourd'hui."

Plutôt que de se retirer, Jones décide alors de travailler non stop. Elle a quasiment terminé son prochain album avec les Dap-Kings et a déjà en tête le suivant, sous la forme d'un éventuel retour au gospel avec lequel elle commença à chanter. Si les dates de concert prévues en Europe à la fin de l'été ont été annulées, c'est uniquement pour se consacrer à des dates américaines, avec Hall and Oates notamment. "Je suis heureuse de ne pas être avec quelqu'un, poursuit-elle. Autrement je m'inquiéterais pour cette personne. J'ai mes fans. Ils m'ont permis de vivre sans avoir quelqu'un."

Depuis le retour du cancer, Jones a noté qu'elle est plus indulgente que par le passé. Récemment, un de ses ex l'a contactée via Facebook. "Je l'ai appelé sans ressentir le besoin de soulever d'anciennes rancunes. Je n'ai pas de temps pour la haine. Ça vous change une personne." Le visage de Sharon Jones s'éclaire lorsque la conversation s'engage

autour d'un récent retour à la maison, à l'occasion d'un concert au Prospect Park de Brooklyn. Si la foule était mince à cause de fortes pluies, elle fera l'unanimité avec une reprise de "Giving Up", la ballade de Gladys Knight, et des pas de danse fiévreux lors d'un break. Elle le confesse, des performances comme celles-ci lui demandent plusieurs jours pour s'en remettre. "J'avais tellement d'énergie, poursuit-elle. Mais sur les prochaines, je ne pourrais plus me lâcher comme ça. On me dit toujours 'Retiens-toi, Sharon, retiens-toi !' Mais c'était si bon. Quand tu es sur scène, tu oublies tout. Il n'y a plus de cancer."

© AL PEREIRA
TRADUCTION XAVIER BONNET



POWER PLANTE
Même affaiblie par la maladie, la solaire Sharon reste éclatante sur scène.

"Je n'ai pas de temps pour la haine, explique Jones quant à son état d'esprit depuis le diagnostic. Ça vous change une personne."

Jones évoque la possibilité de promotion de son prochain album sortant à titre posthume. À un autre moment, on la retrouve seule à Thanksgiving après que le groupe ait annulé son dîner avec elle.

Présenté au festival International du film de Toronto en septembre dernier, *Miss Sharon*



MON STYLE

Matt Shultz de Cage the Elephant

Quand Matt Shultz ne joue pas dans un stade avec les rois du garage-rock Cage the Elephant, on le trouve souvent en train de squatter un minuscule magasin de fringues vintage. Ce garçon de 32 ans passe des heures à chercher la prochaine pièce de sa garde-robe grunge-chic, mélangeant des éléments de base modestes avec style – une touche de glam Bowie ou un peu de cool cowboy, comme ses boots Vans griffées à son nom. *“Deux cent dollars pour un blouson, c’est cher pour moi”,* dit ce natif du Kentucky. *“Je me tiens à l’écart des modes plutôt que d’essayer de devenir une icône fashion.”*

ANNIE LICATA

Pas de répit pour le dandy

1. Shultz à Glendale, dans l'Arizona, en juin.
2. Un échiquier marocain avec pièces ciselées à la main.
3. Un Levi's blanc trouvé par Shultz dans le magasin Chuck's Vintage à L.A.
4. Chaussures basses "Zizi" de chez Repetto.
5. L'exemplaire de Shultz de *L'Étranger*, de Camus.
6. Un blouson militaire japonais des années 1950.
7. *My Freedom!*, le livre sur le style vintage par Rin Tanaka. *“On enregistrait avec Dan Auerbach et il l'avait. Je me suis dit : c'est incroyable.”*
8. Les Vans griffées "Matt Shultz".

DOUBLE TROUBLE

L'album *Arches* d'An Pierlé sera complété durant l'automne d'un second volet, *Cluster*, qui sera "plus extrême".

PORTRAIT



A l'orgue du jour

Après une tournée des églises, l'audacieuse An Pierlé conclut ses expérimentations sur tuyaux par deux albums où se mêlent boîtes à rythmes et harmonies aériennes. Par Xavier Bonnet

COMME TOUTE ARTISTE obsédée par l'idée d'aller de l'avant, An Pierlé aime les paris. Alors quand l'exploration créatrice se marie avec le sentiment d'enfreindre d'autres limites, d'autres convenances, l'accomplissement en est naturellement (et proportionnellement) décuplé ! "Si l'orgue m'a toujours intriguée – tous ces boutons à ta disposition ! [rires] – il y avait aussi cette dimension d'interdit à pouvoir chanter dans une église, là où, habituellement, tu es plutôt invité à respecter le silence, explique-t-elle ainsi. Au début, l'intention d'enregistrer un album n'était pas forcément là. J'y voyais davantage une expérimentation, sans objectif précis."

Mais quand, au titre de compositrice officielle de la ville de Gand, on peut bénéficier de l'accès sans limites à toutes les "ressources

musicales" de la ville – à commencer par le grand orgue de l'église Saint-Jacques, il y a vite moyen de voir les choses autrement. Et d'imaginer un album, précisément. Voire deux. Restait alors à apprivoiser l'animal. Et l'espace autour de lui... "Les premières chansons que nous avons travaillées avaient un côté très solennel, concède-t-elle. Difficile de ne pas être impressionnée par la dimension du son. Mais on a vite surmonté ce côté intimidant. Au final, et de manière assez bizarre, c'est devenu plus pop que nos autres albums !"

On ? Nous ? Plus que jamais, An Pierlé veut insister sur la notion de travail d'équipe. Avec Koen Gisen bien sûr, son alter ego à la scène comme à la ville, producteur de cet

Arches et co-metteur en son de l'essentiel de ses musiques depuis l'album *Mud Stories* en 1998 ("Il s'en est vu avec l'enregistrement de l'orgue", s'amuse sa moitié). Mais aussi avec Karel De Wilde, le préposé à l'orgue en question. Sans

oublier Loesje Maieu et Kaat Hellings, les deux autres voix féminines du projet avec qui elle a adoré "échanger", comme elle le répète volontiers. Une collaboration qui lui aura permis de se libérer davantage vocale-

ment, de chanter très haut, quitte à réveiller certaines comparaisons qui la poursuivent depuis toujours ou presque, Kate Bush notamment. "Fut un temps, ça me fatiguait d'entendre ça, reconnaît Pierlé. Mais ça fait maintenant

vingt ans que je fais de la musique, je pense que j'ai trouvé ma place ! J'ai une voix qui va partout. En ça, on se ressemble. Y compris dans cette volonté de toujours se renouveler, d'explorer avec la voix, dans cet amour profond de la mélodie."

Si *Arches* laisse une impression de trop peu – huit titres seulement, c'est volontaire : il n'est que la première phase d'un diptyque dont la suite, *Cluster*, est déjà finalisé, à quelques ajustements près. "On va peut-être ajouter quelques chansons, explique la chanteuse-pianiste. Mais ce sera plus qu'un simple prolongement d'*Arches*. *Cluster* sera plus extrême dans tous les domaines."

Il sera alors temps de fermer le chapitre "orgue", qui l'aura accaparée quatre ans – même s'il y eut entre temps la B.O. du film *Le Tout Nouveau Testament* de Jaco Van Dormael et un spectacle pour enfants, *Slumberland*. Et si elle n'est pas encore passée à la suite, An Pierlé y pense. Doucement. A son rythme. "Je suis en train de planter des graines..."

MATÉRIEL

Le nouveau boom des platines vinyle

Les progrès de la technologie et l'explosion du marché font de la période actuelle le moment idéal pour acheter un nouveau modèle. Voici quatre options adaptées à tous les budgets.

PAR JESSE WILL

A lors que le CD est en voie de disparition, les auditeurs à la recherche d'une expérience tactile se sont de plus en plus tournés vers le vinyle. Presque toutes les sorties importantes sont disponibles en LP, et les ventes ont grimpé en flèche, augmentant de 260 % depuis 2009. La renaissance du vinyle a, à son tour, conduit à l'apparition de meilleures platines : les fabricants de matériel haut de gamme se concentrent sur de nouveaux produits qui réduisent la distorsion au maximum, tandis qu'une offre de plus en plus large de platines d'entrée de gamme propose un son extraordinaire, sans craquements, pour moins de 200 euros.

EAT C-Major

2225 € - audioladvisor.com

Un vrai choix d'audiophile. Le châssis brillant en fibre de carbone ne serait pas déplacé sur une Ferrari, mais ce matériau est plus que décoratif : il constitue une plateforme ultra-rigide qui, combinée à un système de suspension à amortissement, isole le bras de toute vibration (la plupart des platines qui proposent cette fonctionnalité ressemblent à des pièces montées comparées à l'EAT surbaissée). Résultat : un son parfaitement naturel ; en passant "Tops", des Stones, on entend presque l'air dans les percus de Jimmy Miller.



Sony PS-HX500

465 € - sony.com

Le fini mat et le design minimaliste du dernier modèle de milieu de gamme de Sony cachent une fonctionnalité intéressante : connectez un câble USB et utilisez l'application intégrée pour copier des morceaux de votre vinyle en audio numérique haute définition (ainsi, vous pourrez écouter votre exemplaire amoureuxment usé de *Blonde on Blonde* lors de vos déplacements). Pour ce qui est des caractéristiques de base d'une platine, la PS-HX500 assure aussi. Son châssis est solide, et le son est large et spacialisé, ce qui en fait un excellent investissement pour les audiophiles au budget limité.



Rega Planar 3 2016

930 € - turntablelab.com

La nouvelle refonte de ce grand classique offre un plateau en verre et une puissance de sortie améliorée grâce à un bras plus précis et à un moteur plus silencieux. Vos disques familiers sonneront plus pleins grâce à cette platine.

U-Turn Orbit Basic

185 € - uturnaudio.com

Si vous cherchez une platine d'entrée de gamme, évitez les Crosley bon marché qu'on trouve un peu partout.

Trop de modèles à petit prix utilisent des haut-parleurs intégrés et des bras sans contrepoids, mais U-Turn, une startup du Massachusetts, se concentre sur l'essentiel : une cellule Audio-Technica au son moelleux associée à un entraînement fiable par courroie.



RENDEZ LEUR MAGIE À VOS DISQUES

Redonnez vie à vos vinyles poussiéreux dénichés dans un vide-grenier avec une machine pour nettoyer les disques.

Le prix élevé des nouveaux LP - 25 euros pour la plupart des rééditions des majors - rend les vinyles d'occasion encore plus attractifs. Mais que faire quand ce premier pressage des Buzzcocks que vous avez dégusté est tellement poussiéreux qu'il a l'air d'être resté sur le rebord d'une fenêtre depuis 1978 ? Achetez-le puis restaurez-le dans son état presque neuf avec un nettoyeur de disques. Comme tout ce qui touche à la hi-fi, le prix des nettoyeurs

varie énormément, mais le Okki Nokki trouve un juste milieu et s'avère en fait plus intéressant financièrement plus on l'utilise. Il combine un plateau rotatif et un tube ressemblant à un bras de lecture qui aspire les débris microscopiques pour faire disparaître les clics et les divers bruits de surface (et tant qu'il s'agit de poussière et pas de rayures profondes) restaure la grandeur luxuriante du son analogique.

J.W.



Okki Nokki RCM II

460 € - okkinokki.com

IL EST 14 HEURES À DALLAS, MAIS SNOOP Dogg vient tout juste de se réveiller. Il est au milieu de sa tournée d'été High Road Tour avec son collègue MC Wiz Khalifa : "C'est comme d'être sur la route avec un membre de ma famille." L'emploi du temps est chargé à Snoopworld : il vient juste de sortir son 14^e album, *Coolaid*, un retour au son classique du G-funk, et il est producteur exécutif de Mary + Jane, une série comique défoncée sur MTV. Il tourne également *Martha and Snoop's Dinner Party*, une émission dans laquelle Martha Stewart et lui reçoivent divers invités célèbres. "Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme Martha Stewart", dit-il. "Quand on est ensemble, c'est un mélange naturel d'amour, de paix et d'harmonie."

Le titre "Coolaid" a-t-il à voir avec le "Lemonade" de Beyoncé ?

J'ai regardé "Lemonade" et je me suis dit : "Merde. La musique est super, et le visuel déchire. Mais je ne bois pas de citron pressé ; je bois du Kool-Aid." J'ai donc décidé d'appeler mon truc "Coolaid", parce que j'ai amené tellement de parfums dans le truc, et que je suis considéré comme l'un des fils de pute les plus cool du hip hop, et dans la vie en général. J'ai fait un album visuel, moi aussi.

Vous avez investi dans Merry Jane, qui se définit comme "le site de référence ultime sur le cannabis."

On veut que ce soit le Google des sites sur la marijuana médicale, avec tout ce qu'on peut vouloir savoir sur le cannabis. C'est une autoroute de l'information, une information fiable, venant de moi.

Fumer de l'herbe me rend trop paranoïaque. Un conseil ?

Il y a des variétés qui gèrent la paranoïa et la schizophrénie. Tu dois trouver celle qui t'aide à traverser ce que tu veux.

L'année dernière, vous êtes devenu grand-père à 43 ans. Ça fait quoi ?

C'est la meilleure sensation du monde, mec. Regarder mon petit-fils ramper, être ce que mon fils a été pour moi, c'est l'occasion d'aimer à nouveau mon fils comme au début.

Le biopic "Straight Outta Compton" a été un succès l'année dernière.

On parle d'une suite sur vos débuts.

Je suis presque sûr que ça va se faire. Mais là, tout de suite, je ne suis pas branché là-dessus. Pour moi, c'est prendre le train en marche. On ne devrait pas faire un film sur sa vie simplement parce qu'on a vu le succès de *Straight Outta Compton*.

The Game et vous avez mené une marche pour protester contre les violences policières. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous engager ?

Je n'avais jamais vraiment eu de respect ou de compréhension pour la police

Q&R



Snoop Dogg

Le rappeur parle du fait de devenir grand-père, de protester contre les violences policières, et de savoir si oui ou non, il s'est défoncé avec Martha Stewart.

Par Patrick Doyle

jusqu'à ce que je devienne plus âgé et que je réalise que la plupart des officiers de police sont humains, eux aussi. Mais ce jour-là, ce qu'on voulait dire c'était : "On ne va plus vous laisser nous traiter comme ça." Quand il y a un incident avec un civil, on doit s'assurer que tout le monde rentre sain et sauf à la maison – pas seulement le policier. Chaque jour de notre vie, c'est ça qu'on a connu avec la police. Se faire frapper, se faire arrêter pour rien, se faire harceler, se faire tuer. Toute cette merdre dure depuis des années, mais maintenant, il y a des caméras et ils disent que tout le monde se réveille. Non, on nous a réveillés.

Vous avez récemment posté une vidéo où vous traitez Donald Trump de "punkass" [salopard, trou du cul].

Comment pourrait-on avoir quelqu'un d'aussi irréflecté que lui pour diriger notre pays ? Je suis là depuis pas mal de temps. J'ai vu Jimmy Carter, Ronald Reagan, les Bush, les Clinton. Et je n'ai jamais vu un enculé comme lui.

C'est comment, quand Dr. Dre et vous faites des trucs ensemble aujourd'hui ?

C'est mon grand frère. On est plus vieux, maintenant. Quand on travaillait ensemble, c'était pour la musique, aller dans une fête, les filles, les boîtes. Maintenant, on recherche la perfection, parce qu'on a un héritage et une dynastie avec lesquels on ne veut pas déconner. On prépare deux ou trois trucs.

Dont une tournée ? Les gens veulent vous voir tous les deux sur la route.

Je pense que ça aurait plus de sens que quoi que ce soit d'autre. Un album Snoop-Dre, ça serait extraordinaire, mais une tournée encore plus, parce qu'on a fait de la musique qui est devenue légendaire et qui n'a pas encore été jouée dans le monde entier. Je suis à peu près sûr qu'il veut le faire. Il veut juste mettre l'équipe en place. Kendrick Lamar, Eminem, Snoop Dogg et Dr. Dre – pour lui, c'est la dream team.

À quoi peut-on s'attendre avec "Martha and Snoop's Dinner Party" ?

Un peu de bouffe, un peu de boissons et peut-être un peu de cette fumée qu'on voit dans l'air – ça dépend de la chaîne !

Donc vous avez fait fumer Martha Stewart ?

Je te le dirai dans l'émission.

Y a-t-il danger à ce que vous perdiez votre réputation gangsta-rap ?

Nan, parce que je n'ai plus 19 ans. Je ne fais pas de gangbang. Tu as affaire à un grand-père, l'oncle de toute cette scène hip hop. Il a fait un tour d'horizon de 360°, de là où il était à ce qu'il est aujourd'hui – et c'est ce qu'on adore chez lui. C'est un super exemple de ce qu'on peut être.

TRADUCTION ET ADAPTATION PAR STAN CUESTA

DAVID BOWIE

WHO CAN I BE NOW?

[1974 - 1976]



LE DEUXIÈME VOLUME D'UNE SÉRIE DE COFFRETS RETRACANT LA CARRIÈRE DE DAVID BOWIE

Inclus

L'album inédit 'The Gouster'

3 albums studio originaux remasterisés

2 albums live remasterisés

Compilation de singles et faces B

Des photos rares, des notes de production,
des chroniques d'époque et plus encore...

DISPONIBLE EN COFFRETS
12 CD ET 13 VINYLES
ÉDITION LIMITÉE



WWW.DAVIDBOWIE.COM



la culture rock de Bernard Campan

Chaque mois dans *Rolling Stone*, une personne du monde du spectacle, du sport ou de la politique dévoile sa passion pour le rock. Episode 11 avec un ex-Inconnu. Initié au rock anglais par les Beatles, période Sgt. Pepper's, fan des early Stones, grand amateur des moulinets de Pete Townshend, l'ex-bassiste/chanteur du trio tourangeau Christal nous ouvre les portes de son jardin secret.

PAR PHILIPPE LANGLEST ■ PHOTOGRAPHIES PAR SABRINA LAMBLETIN

AU DÉBUT DES ANNÉES 90, le succès populaire des sketches des Inconnus révèle les noms et les visages de Didier Bourdon, Pascal Légitimus et Bernard Campan. Leurs parodies d'émissions télé font rire toute la France. Le public les adore. Très rapidement, le trio devient incontournable dans l'univers des humoristes français. Sur grand écran, il cartonne et enchaîne les films à succès : *Les Trois Frères* (1995), *Le Pari* (1997), *Les Rois Mages* (2001). Comédien sensible et secret, Bernard Campan est sans doute le plus discret des Inconnus. Depuis plus de quinze ans, il poursuit au cinéma une belle carrière d'acteur, confirmant dans ses rôles son mélange de gravité et de puissance comique. Touchant dans le premier volet du film *Le Cœur des Hommes* (2002), où il incarne un prof de gym sensible et bon camarade, il sort de sa zone de confort dans *L'Homme de sa vie* en 2006, sous la direction de Zabou Breitman. Il confirmera avec justesse son statut d'acteur profond et sensible dans *Une Semaine sur deux* (2009) puis dans *No et Moi* (2010).

Elevé dans une famille où la musique classique domine les débats, le rock entre dans sa vie vers l'âge de 16 ans. Il est attiré par le rock britannique (les Beatles, les Stones, The Who...). Amateur de mélodies à voix, sa préférence va vers les Fab Four et surtout, Paul McCartney, qu'il idolâtre. L'écoute répétée de "Black Bird" et de "Penny Lane" lui donne quelques saines démangeaisons dans les doigts. Il se met à la guitare. A 18 ans, il vit à Tours. Avec trois copains, il monte le groupe de rock Christal. Il compose, écrit des chansons et donne des concerts dans la région. Quatre ans plus tard, Bernard finit par jeter l'éponge pour se consacrer à la comédie. A quelques semaines de sa rentrée théâtrale à Paris, prévue le 6 octobre 2016 au Théâtre des Nouveautés où il reprendra la pièce *Le Syndrome de l'Écossais* au côté de Thierry Lhermitte, on le retrouve en répétition dans le centre de Paris. Accueillant, il nous propose un café. Bernard Campan n'est pas venu les mains vides : badges vintage 32 mm, CD des Beatles, des Stones, du Who, et morceaux de souvenirs qui vont avec... A 58 ans, l'ex-Inconnu garde le feu sacré et bat la mesure pour *Rolling Stone*.

Adolescent, comment avez-vous construit votre éducation musicale ?

Mes parents n'écoutaient que de la musique classique à la maison. Mon père, qui était organiste, avait un sens rythmique assez singulier, ça m'a d'ailleurs joué des tours par la suite dans la pratique de la guitare. (Sourire.) En résumé, jusqu'à mes 14 ans, je vivais avec Bach en fond sonore, j'avais l'impression qu'il était dans toutes les pièces. Alors évidemment, quand je rentre au collège, je suis un peu déconnecté de ce qu'écoutent mes camarades de classe. A 12 ans, mes parents m'offrent un mange-disque avec en bonus le single du groupe Aphrodite's Child, "Rain and Tears". On est à l'automne 1970, j'achète le 45 tours de Mungo Jerry "In The Summertime". Il avait un drôle de look avec sa coupe afro et ses rouflaquettes de docker, mais j'aimais la façon dont il chantait. A 15 ans, je découvre la chanson "My Sweet Lord" de George Harrison, et c'est à ce moment-là que je commence à m'intéresser de très près aux Beatles.



Avec quel album découvrez-vous les Beatles ?

Je pense encore aujourd'hui que l'album *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* m'a marqué au-delà de ce que j'ai compris sur le moment. Chez les Beatles, j'adorais la grâce discrète de George Harrison, je vénérâis John Lennon et j'étais amoureux de la voix de Paul McCartney. Macca était un compositeur plus fin mélodiquement que John, mais Lennon avait une vraie poésie avec ses textes à double sens d'une grande pureté. Sur *Sgt. Pepper's*, le groupe est au sommet de son art. Aux manettes, c'est George Martin qui produit le disque. Personnage crucial dans la carrière des Beatles, il multiplie les tours de magie, rivalise de prouesses et d'inventivité. Par exemple, sur le chant de John pour la chanson "Lucy in the Sky with Diamonds", il synchronise des cascades de voix passées à l'envers... Tout est stupéfiant dans ce disque, de "A Day in the Life" à "With a Little Help from My Friends" en passant par "Within You Without You" avec George Harrison au sitar.

Il y a d'autres morceaux des Beatles que vous aimez ?

Il y en a des dizaines bien sûr. J'avoue que j'ai beaucoup de tendresse pour le morceau "Penny Lane", qui à la base devait figurer sur le tracklisting du fameux *Sgt. Pepper's*. C'est une très belle chanson, empreinte de nostalgie, qui évoque leur enfance passée à Liverpool. Mélodiquement, j'ai toujours été un grand fan du songwriting racé de Paul, qui a écrit, composé et interprété des merveilles comme "Michelle", "Yesterday" ou "Hey Jude". "Help" est également une chanson qui m'a profondément touché. J'ai toujours raffolé des voix à la tierce, des chœurs qui se répondent et "Help" en regorge.

A propos de McCartney, l'avez-vous vu en concert ?

Je suis allé le voir en novembre 2011 à Paris-Bercy. Son répertoire est impressionnant, c'est très simple : il n'y a que des tubes ! Tout le monde connaît et a fredonné au moins une fois dans sa vie "Ticket To Ride", "Hey Jude", "Let It Be" ou "All You Need Is Love". Sa popularité est toujours aussi hallucinante et touche toutes les générations. En plus, sa voix n'a pas bougé. Pendant plus de deux heures, il a arpenté la scène avec sa silhouette d'éternel jeune homme. J'étais comme en apesanteur, un peu hors du temps. À la fin du set, j'ai senti une très grande admiration.

Vous étiez plutôt attiré par ce qui se faisait en Angleterre ou aux États-Unis ?

Sincèrement, au début des années 1970, le rock anglais était nettement au-dessus de ce qui se faisait aux États-Unis. J'ai

l'impression que j'étais plus hermétique à la culture rock américaine. Elvis Presley ou Buddy Holly, par exemple, ne m'ont jamais emballé, ça ne me parlait pas. On va dire que j'étais plus branché sur Radio Londres que sur Radio Memphis (sourire). En 1977, quand le punk déboule d'Angleterre, j'adhère illico à ce que font The Police et The Clash. Techniquement, The Police était très nettement au-dessus du lot. Andy Summers maîtrisait toutes les techniques de la six-cordes, Sting à la basse et au chant avait mis la barre très haut et puis Stewart Copeland à la batterie, c'était un monstre. The Clash était plus teigneux, plus mordant dans les guitares. Sur les albums *Combat Rock* et *London Calling*, Strummer, Jones et Simonon n'ont pas un seul petit coup de mou, ça envoi pied au plancher.

Mis à part The Police et The Clash, vous vous intéressez à d'autres groupes anglais ?

“Le morceau de guitare que je préfère chez Townshend est sur “Won't Get Fooled Again”. Là, on touche au Graal !”

J'avais flashé sur *The Rise and Fall of Ziggy Stardust* de David Bowie. C'était un immense vocaliste et un super compositeur. J'ai connu également une petite période hard-rock avec l'album *In Rock* de Deep Purple. Il y avait ce titre "Child in Time", avec les nappes d'orgue de Jon Lord qui me fascinaient. J'ai pris une grosse claque avec *Who's Next* de The Who. Je n'aimais pas le chant trop exagéré de Roger Daltrey mais j'adorais le jeu puissant de Keith Moon et, évidemment, les moulins acrobatiques de Pete Townshend.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le jeu de guitare de Townshend ?

Il avait une façon d'envoyer les riffs, avec une gestuelle unique. Il tenait sa guitare comme un fusil à pompe, toujours prêt à dégainer. Townshend avait une solide

réputation de guitariste fiévreux, capable de vous envoyer au tapis en quelques moulins de guitare. Je me souviens également qu'il jouait régulièrement sur scène avec de très belles guitares, qu'il envoyait une fois sur deux au bûcher en fin de concert ou, selon son humeur, qu'il éclatait sur ses amplis avec une force de bûcheron. Le morceau de guitare que je préfère chez lui est sur "Won't Get Fooled Again" qui figure sur l'excellent *Who's Next*. Là, on touche au Graal !

Passons aux Stones. Quelle période préférez-vous dans leur discographie ?

Il faut diviser la discographie des Stones en trois périodes : à savoir, Brian Jones, Mick Taylor et Ronnie Wood. Je dois avouer que je préfère leur première période. Pour moi, l'album *Aftermath* est évidemment leur meilleur disque. Prenez le morceau "Lady Jane" avec les parties de dulcimer électrique de Brian Jones, c'est à la fois lumineux et mélancolique. On peut citer aussi "Under My Thumb", où Jones saupoudre habilement la mélodie de mellotron et de riffs de marimba. Franchement, Brian Jones aurait mérité d'être crédité sur une bonne dizaine de titres. Il faut rétablir la vérité, *Aftermath* est le disque le plus "jonesien" des Rolling Stones.

Pour vous, le plus doué musicalement, c'était Brian Jones ?

Brian Jones était multi-instrumentiste et, de loin, le plus doué musicalement. Contrairement à Keith Richards, il pouvait jouer sur n'importe quel instrument et le maîtriser. À l'origine des Stones, c'est Brian Jones ! Voilà, tout est dit. J'ai découvert son remplaçant Mick Taylor en achetant "Angie", qui était sorti en single avec "Silver Train" en face B. "Angie" est l'une des plus belles ballades que je connaisse avec "Let It Be" des Beatles. Les guitares acoustiques de Richards/Taylor et la voix de Jagger qui chante avec le cœur brisé, c'est de la haute voltige.

À 18 ans, vous formez à Tours votre groupe de rock, baptisé Christal, dans lequel vous êtes bassiste et chanteur.

Comment cela s'est-il passé ?

J'étais en fin de terminale, je jouais de la guitare et l'idée de monter un groupe de rock me trottait dans la tête. Au début, j'avais un très bon pote à Tours qui grattait un peu. Je lui avais proposé qu'on joue ensemble mais il n'était pas très chaud. Et puis, suite à une déception amoureuse, le fameux Christian a fini par sonner à ma porte. J'ouvre, il me dit : "Bernard, on va acheter une guitare !" On a commencé à jouer ensemble et son frère Alain s'est mis à la batterie. Puis, un quatrième s'est collé à la seconde guitare. Après quelques ter-



giversations, on est repassés en trio et j'ai pris la basse, mais à une seule condition : je voulais être le chanteur du groupe. Au niveau des influences musicales, on naviguait très modestement entre The Police et Bijou, dont on reprenait sur scène le morceau "C'est un animal".

Quels souvenirs gardez-vous de ces concerts ?

Beaucoup de bons moments. On s'est même retrouvés à faire le tremplin du Golf Drouot à Paris. On ne l'a pas remporté mais le magazine *Best* avait publié un petit papier sur notre prestation scénique qui disait : "Quel dommage que le groupe Christal n'ait pas le niveau technique, car leurs chansons sont abouties." J'étais très fier évidemment. On tournait dans les MJC de la région tourangelles. Les gens étaient réceptifs à nos chansons. Je trouvais ça génial, j'avais trouvé ma voie. Et

SGT. PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND

Le comédien est un amoureux des Beatles, surtout pour les mélodies racées de Paul McCartney, qui ont durablement marqué sa sensibilité.

puis un soir, on faisait un tremplin et je n'ai pas pu chanter une seule chanson. C'était atroce. Je crois qu'aujourd'hui encore, les deux autres m'en veulent toujours. Vers 22 ans, j'ai lâché l'affaire pour aller vers le théâtre. Si je n'avais pas eu ce problème de rythme, je crois que je me serais accroché. J'avais l'oreille mais au niveau rythmique, c'était pas ça.

Si je vous dis rock français, ça vous évoque quoi ?

Si on évoque le rock français, c'est Téléphone. Quand ils sortent leur premier album, c'est un tsunami en France. On passait de Martin Circus à Téléphone,

c'était pas exactement la même catégorie quand même ! (*Rires.*) Je me souviens encore comment je bougeais ma chevelure en écoutant les guitares d'Aubert et de Bertignac sur "Hygiaphone". J'ai aussi tout de suite accroché avec Bijou. A trois, ils savaient vraiment tenir une scène. Toujours dans la catégorie trio, je me suis un peu intéressé à Ganafoul. C'étaient des Lyonnais férus de boogie-rock, quelque part entre Rory Gallagher et ZZ Top. Et il y a également eu les Havrais de Little Bob Story, avec ce petit bonhomme qui chantait un peu comme Eric Burdon. Mais les meilleurs, c'étaient Téléphone !

Si vous n'aviez pas été comédien, dans la peau de quelle rockstar vous seriez-vous vu ?

Si c'est pas Paul McCartney, c'est Jean-Louis Aubert. J'aurais aimé être Aubert sur scène avec Téléphone. ❧

YOU SAY YOU WANT A REVOLUTION ?

YES, WE DID !

REFUSER LE CAPITALISME effréné, protéger son environnement malgré la puissance des lobbies industriels, revendiquer sa liberté individuelle...

Toutes ces luttes d'aujourd'hui n'auraient pas vu le jour sans une bande d'énergumènes chevelus qui, dès le milieu des années 1960, firent exploser les barrières de la musique, de l'écriture et des conventions sociales. C'est en tout cas le discours tenu par "You Say You Want A Revolution ? Records and Labels 1966-1970", dont les commissaires, Geoffrey Marsh et Victoria Broackes (deux têtes pensantes du Victoria & Albert Museum) ont effectué un travail titanesque de recherches d'archives.

S'ÉTALANT SUR PLUSIEURS SALLES, L'ÉVÈNEMENT du célèbre musée londonien, qui avait récemment accueilli l'exposition consacrée à David Bowie, nous fait voyager à travers le temps, remontant à un âge d'or : celui des possibles – musicaux, artistiques, sociétaux, politiques, sexuels... Les baby-boomers, les plus forts en nombre, prennent

Par **Sophie Rosemont**

le pouvoir. Ce thème du changement est d'abord envisagé via l'effervescence de la mode anglaise qui, dès 1966, fait de Carnaby Street le centre névralgique du style international. Chacun s'habille façon Swinging London. C'est dans les nouveaux clubs de l'époque, où l'on écoute des Jimi Hendrix et des Clapton, où l'on découvre les possibilités du LSD, que la révolution se met en marche. La contre-culture n'a jamais fait autant d'adeptes, de l'UFO de Londres au Fillmore de San Francisco...

IL N'EST DONC GUÈRE ÉTONNANT QUE LA jeunesse descende dans la rue, à Prague, à Paris ou à Washington, peu après le Summer of Love de 1967. En 1969, le festival Woodstock est le point d'orgue d'années débridées, où l'on doit tout s'autoriser, y compris vivre en paix. Les ravages causés par les drogues brouilleront les pistes des prises

de consciences et rebellions de l'époque – même si les Beatles ironisent à ce propos dans la chanson "Revolution" qui offre son nom à l'exposition : "Well, you know/ We all want to change the world".

SI L'ON PEUT BLÂMER UN CERTAIN MANQUE de cohérence dans la scénographie de l'exposition, c'est parce qu'on y trouve tant de choses que l'on peut s'y perdre. Y sont réunis pochettes de disques (du Velvet Underground à Sam Cooke), pages de carnets intimes (de Woody Guthrie), manuscrits de chansons cultes des Beatles, costumes d'époque (de Mick Jagger à Barbarella en passant par les caftans de Grace Slick ou de Mama Cass), meubles, affiches, documents vidéos (la salle consacrée à Woodstock est envoûtante), instruments comme la batterie de Keith Moon... et même un pavé du boulevard Saint-Michel datant de Mai-68, sagement exposé derrière une vitrine ! Le tout se visite muni d'un casque audio d'une qualité assez irréprochable, où l'on croit entendre les bruits de rues et les échos musicaux de l'époque, ponctués d'hymnes qui donnent toujours le frisson. "Imagine all the people"...



**QUEEN OF
CARNABY STREET**

Twiggy, 1967

Le mannequin incontournable du Swinging London instaura la silhouette de brindille (Kate Moss lui dit encore merci), la coupe Vidal Sassoon et cette manie de s'essayer (avec talent) au stylisme.

©Ronald Traeger



THE SHRIMP

**Jean Shrimpton,
King's Road in
Chelsea, London, 1963**

Avec Twiggy, Jean Shrimpton est l'un des plus beaux visages du Londres des années 1960. Compagne de David Bailey puis de Terence Stamp, elle irradie toutes les couvertures de magazines avant de partir, dans les années 1970, ouvrir un hôtel dans les Cornouailles...

© Terry O'Neill



STONES BANQUET The Rolling Stones, 1965

"En photographiant les Stones, j'ai signé les débuts des images pop dans les magazines", s'enorgueillit Terry O'Neill - qu'on envoyait souvent shooter des groupes vu qu'il était lui-même musicien et passionné par le jazz. Une belle occasion de se mettre au rock'n'roll !

© Iconic Images Terry O'Neill

UNDER ARREST ! Swinging London 67, 1968-69

En février 1967, Mick Jagger et son copain Robert Fraser (le galeriste de Richard Hamilton) sont arrêtés pour usage de drogues. Les voilà menottés et embarqués dans le panier à salade. Des paparazzis se pressèrent d'immortaliser ce grand moment et, l'année suivante, Hamilton s'en inspira pour des peintures plus vraies que nature.

© Richard Hamilton



ET DIEU CRÉA WOODSTOCK

**Woodstock Music and Art Fair,
Bethel, New York, 15 août 1969**

Ou comment, le temps de quelques jours en août 1969, dans la verdure de l'état de New York, la liberté sexuelle, le psyché, les drogues et l'électricité firent exploser une jeunesse américaine déjà en ébullition.

© Iconic Images Baron Wolman

PHI ZAPPA KRAPPA

**Zappa on the Toilet poster, designed by Danny
Harperin for Osiris Visions, London, 1967**

Surnommée le "Phi Zappa Krappa" poster, cette affiche a été créée à partir d'une photographie de Bobby Davidson prise en 1967 dans le cadre d'un article pour *The International Times*. Ayant fait le tour du monde sans autorisation du musicien, elle confirme cette déclaration déabusée de Zappa en 1983 : "Je suis sans doute plus célèbre pour m'être assis sur mes toilettes que pour tout ce que j'ai fait d'autre."

© Bobby Davidson

CHIC À L'ANGLAISE

Michael Caine, 1965

Tout comme Terry O'Neill qui le prend en photo, l'acteur Michael Caine est un pilier de la faune du Swinging London, originaire du East End londonien. Il s'est fait remarquer dans des films à succès tels que *Zoulu* (1964) ou *Alfie* (1966).

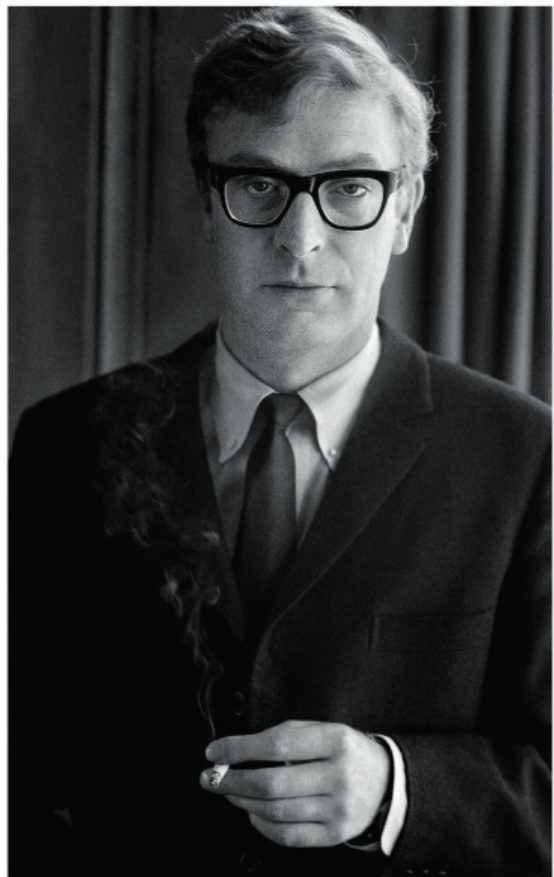
© Iconic Images Terry O'Neill

BLACK POWER!

Afro-American Solidarity poster, 1969

Créée par Emory Douglas, cette affiche obéit à ses deux objectifs primordiaux : expliquer en quoi une révolution sociale était nécessaire et pourquoi les opprimés avaient besoin de se sentir, enfin, puissants.

© Emory Douglas, Albert and Victoria Museum, London





Revolutionary art by
Minister of Culture
EMORY



Ministry of Information
Box 2967, Custom House
San Francisco, CA 94138



BEASTIE BOYS

prennent le hip hop en otage

“Licensed To Ill” fête ses trente ans cette année. L’occasion de revenir sur un premier album inclassable, confectionné par un trio de sales gosses new-yorkais, et qui a changé la face de la street music.

PAR SOPHIE ROSEMONT

NEW YORK, 1986. LA Grosse Pomme n’a pas encore été nettoyée de ses toxicomanes et de ses freaks par Rudolph Giuliani. Les yuppies contrôlent l’univers depuis Wall Street. Mais Andy Warhol, le CBGB et autres Studio 54 règnent encore sur le petit monde arty de la métropole. Musicalement, les frontières génériques vivent quelques bousclements, comme en a témoigné le succès des titres “World Destruction”, duo d’Afrika Bambaataa et John Lydon, ou “Walk This Way” de Run DMC et Aerosmith. Ce dernier a été produit par un certain Rick Rubin. Jeune producteur aux grandes ambitions, il a fondé Def Jam en 1984 et veut prendre possession du milieu du rap américain. Parmi ses pions, trois garçons du cru. Ils s’appellent Adam Yauch, Michael Diamond et Adam Horovitz. Le premier est né et a grandi à Brooklyn, d’un père architecte et d’une mère assistante sociale. Ado, il a une révélation en voyant le groupe de punk Black Flag sur scène. Avec lui ce soir là, son ami Michael Diamond, autre rejeton de Brooklyn qui étudie à l’école d’art Saint Ann. Pendant ce temps, dans la dimension parallèle de Manhattan, Adam Horovitz, born and raised sur Park Avenue et fils du dramaturge Israel Horovitz, s’intéresse bien plus au rock’n’roll et aux guitares électriques...

En 1979, Yauch et Diamond forment Young Aborigines, au punk torturé du

bitume, avec la batteuse Kate Schellenbach et le guitariste John Berry. Mais en 1982, Berry quitte le groupe qui cherche à se professionnaliser, par peur et manque de rigueur face aux sacrifices envisagés. C’est là où entre en scène Horovitz, également passionné de hip-hop, tandis que Schellenbach largue aussi les amarres pour le projet viscéralement rock Luscious Jackson. Voici nos trois larrons libres de faire ce qu’ils veulent, en l’occurrence expérimenter les facettes les plus underground du rap, alors dominé par les politiques Public Enemy. En 1983, ils sortent le single “Cooky Puss”. Sous le nom de Beastie Boys, et sous leurs nouveaux noms de scène (Mike D pour Diamond, MCA pour Yauch et Ad-Rock pour Horovitz), ils performent lors de lives amateurs... où ils demandent à Rick Rubin d’assurer le rôle du DJ Double R. En quelques minutes, celui-ci est convaincu d’avoir de l’or entre les mains. Ces trois-là sont malins, cultivés et dotés d’un humour trempé dans l’acide. Ils en tirent des textes mordants, franchement drôles ou finement ironiques, engagés sans en avoir l’air et débarrassés de tout tabou. In your face ! Cela plaît beaucoup à Rubin, qui voit en eux une excellente carte de visite pour Def Jam.

Il se presse donc de les signer et se débrouille pour qu’ils assurent la première partie du Virgin Tour de Madonna, en 1985. Rien que ça ! Mais la faune new-yorkaise forme encore, avant que le courant mainstream vienne jouer le rôle de kärcher dans cet univers bariolé et éclectique, une petite famille dysfonctionnelle. Personne n’est

donc étonné de voir cette brochette de mêmes surexcités ouvrir les concerts de la reine de la pop. En une demi-heure, MCA, Mike D et Ad-Rock balancent six morceaux et font des bonds de kangourou d’un bout à l’autre de la scène. Le public est d’abord médusé, puis séduit, ou du moins amusé. C’est déjà pas mal.

Une fois ce baptême du feu accompli, il s’agit donc de sortir un premier album. Rubin met les mains dans le cambouis, et si *Licensed to Ill* est le disque le plus rock des Beastie Boys, ce n’est pas un hasard. Le producteur écoute du heavy metal en boucle, et c’est ce qu’il sample en priorité – sans oublier les indispensables Kool and the Gang et Barry White. Le trio est d’accord, assumant ses premières amours rock’n’roll : on entend beaucoup de Led Zeppelin dans l’album, de “When the Levee Breaks” à “The Ocean”, mais aussi du Black Sabbath (“Sweet Leaf”), du Clash (“I Fought The Law”) ou du Creedence Clearwater Revival (“Down on the Corner”). De quoi redonner envie aux teenagers obsédés par Public Enemy de s’intéresser à ces groupes de chevelus des années 1970. Robert Plant lui-même s’initiera aux samples de Led Zep avec le titre “Tall Cool One” en 1988...!

Led Zeppelin a aussi le droit à son hommage sur la pochette de *Licensed to Ill*. On y voit l’empennage d’un Boeing 727 qui rappelle la compagnie American Airlines, arborant le logo des Beastie Boys et celui de Def Jam. Mais si l’on retourne la pochette, l’avant de l’avion, lui, s’est écrasé contre le



flanc d'une montagne comme un gros joint d'herbe dans un cendrier. Le numéro d'immatriculation de l'avion laisse rêveur : '3MTA3' devient 'EATME' lorsqu'on le regarde dans un miroir.

Une image qui traduit le sens de l'humour caustique des Beastie Boys, mais pas seulement. Il révèle aussi une ambition folle, fruit de l'imagination de Rubin, comme il l'expliquera plus tard : *"Je venais juste de terminer une biographie de Led Zeppelin, Hammer of the Gods, qui passait en revue tous leurs excès. On y voyait une photo de leur fameux jet privé et l'idée de la pochette s'est alors imposée à moi. Les Beastie Boys n'étaient rien d'autre qu'une bande de petits gars inconnus au bataillon, et je voulais qu'ils aient leur jet, eux aussi. Je voulais épouser et faire valoir, d'une manière sarcastique, le mode de vie rock'n'roll tout en démesure."*

Voilà pour l'image. Le son, lui, va plus loin encore. Il est radicalement inédit. Ce n'est pas uniquement du rap – trop de guitares

FIGHT FOR YOUR RIGHT TO PARTY

Bastons, femmes nues, gardes à vue...
La première tournée des Beastie Boys
est triomphale mais bordélique.

pour ça. Ce n'est pas du rock – le flow des Beastie appartient bien au hip hop. Ce n'est pas de la fusion, ni un mélange indigeste et improbable. C'est un nouveau langage, résolument urbain, provocateur et insolent. On y parle de fêtes, d'alcools, de fumette, de

rock bas du front des formations glamrock de l'époque. Le clip en remet une couche en présentant Mike D, Ad-Rock et MCA invitant leurs amis à dévaster l'appartement parental. De quoi faire fantasmer tous les ados du monde. Dans la catégorie guitares, "No Sleep Till Brooklyn" se pose là avec l'intervention de Kerry King, guitariste de Slayer... dont Rubin produit à l'époque l'album *Reign in Blood*. On n'est jamais aussi bien servi que par ses poulains.

On y trouve aussi "Paul Revere", du nom d'un héros de la Révolution américaine du XVIII^e siècle. C'est une déclaration de foi, qui démontre toutes les qualités du trio. D'abord du point de vue de la narration, qu'il maîtrise déjà à la perfection, mais aussi du rythme et

"C'est un nouveau langage, résolument urbain, provocateur et insolent."

textes, de bagarres. Leur tube "(You Gotta) Fight for Your Right (To Party!)", piste la plus électrique de l'album, en offre une brillante démonstration. S'ouvrant sur un riff à la fois trop efficace et trop facile pour être honnête, il s'avère être une parodie du

de cet enthousiasme sous-jacent qui ne l'a par la suite jamais quitté. Car il s'agit aussi, parmi les formations rap politisées, de détendre l'atmosphère en jouant les rôles de marioles – surdoués certes. Baptisé d'après le cocktail alcoolisé, le titre "Brass Monkey"



RUN DMC

Ils partagent avec les Beastie *"la grandiloquence de la guitare heavy-metal et le 'say what?' instantané du hip hop"*. Ils tourneront ensemble en 1986 et 1987.

est (faussement) bête mais pas méchant, revenant sur les soirées glorieuses de la high school des trois Beastie. "Girls" est l'un des morceaux les plus drôles du groupe mais aussi de l'histoire de la pop. Ad-Rock y raconte l'échec d'une tentative de drague et son obsession pour les filles. Mais rien de romantique là-dedans puisque ces dames servent à faire la lessive, faire le ménage et la vaisselle. L'ironie distordue au douzième degré : bienvenue dans l'univers des Beastie Boys, qui s'inventent des personnages qui sont tantôt proches, tantôt à l'opposé d'eux. Histoire de brouiller les pistes et d'éviter le politiquement correct sans s'attirer trop d'ennuis. La vie est suffisamment grave pour qu'on ne la prenne pas trop au sérieux, et cette autodérision permanente devient l'une de leurs marques de fabrique, inspirant près de quinze ans plus tard un certain Eminem.

Le premier album des Beastie Boys débarque dans les bacs le 15 novembre 1986. Comme l'écrit Mark Coleman dans Rolling Stone lors de la sortie de *Licensed to Ill* : "Comme *Run DMC*, les *Beasties* allient la grandiloquence de la guitare heavy-metal avec le 'Say what?' instantané du hip hop : un mariage célébré en enfer. Mais là où

Run DMC déclame avec toute la rage que lui permet sa vertu, Mike D, MCA et Ad-Rock (*"King White"*) ricanent et hululent comme des hooligans privilégiés." Contre toute attente – ou justement, parce que le monde n'attendait que ça, *Licensed to Ill* provoque un engouement qui fait de lui le premier disque rap à se hisser dans les hauteurs du Billboard. Certifié disque de platine par la Recording Industry Association of America le 2 février 1987, il a été couronné, en novembre 2015, d'un disque de diamant. *Licensed to Ill* se vend encore, et pour cause : aucun de ses morceaux n'a pris une ride.

En 1987, leurs tournées (accompagnés de Public Enemy puis de Run DMC) sont triomphales mais bordéliques au plus haut point. Mike D, MCA et Ad-Rock restent des fumeurs de joints invétérés et des buveurs un peu trop enthousiastes. En guests, des femmes du public se retrouvant à danser dans des cages, un pénis géant, des bagarres et des gardes à vue – pour les spectateurs

comme pour les membres des Beastie. Dans la foulée, ils quittent Rick Rubin et son Def Jam pour Capitol, qui ouvre alors ses portes au hip hop. En 1989, *Paul's Boutique* et ses samples ultra inventifs les consacrent définitivement comme les nouveaux rois du hip hop américain. Eux, les petits Blancs maigrichons qui avaient eu la folie de penser qu'ils pouvaient se mesurer à des Grandmaster Flash ! En 1992, ils deviendront des figures mythiques de la pop culture avec *Check Your Head*, paru sur leur propre label, Grand Royal. Jouant de tous leurs instruments et passant du funk au punk sans sourciller, les Beastie Boys enfoncent le clou d'une musique qui a su allier le rock et le rap comme personne d'autre à ce jour n'a pu s'en vanter. Mais ceci est encore une autre histoire, qui se termine définitivement et tragiquement avec le décès d'Adam Yauch, en 2012, d'un cancer des glandes salivaires. Le trio ne pouvait devenir duo. La légende n'est plus en route. Mais, grâce à la verve et au refus total de pathos de Mike D et de Ad-Rock, l'esprit canaille et déjanté des Beastie Boys reste une référence ultime pour tous ceux qui veulent réinventer les règles de leur jeu préféré.

GREEN DAY

Billie Joe Armstrong,
Tré Cool et Mike Dirnt
(à partir de la
gauche) à Berkeley.

48
ROLLING
STONE

OCTOBRE 2016

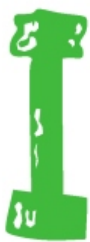


ON JETTE TOUT ET ON RECOMMENCE!

PAR BRIAN HIATT

OCTOBRE 2016

49
ROLLING
STONE



IL N'Y A PAS SI LONGTEMPS, AVANT QU'IL NE POUSSE SON GROUPE À enregistrer trois albums en même temps et qu'il ne finisse en cure de désintoxication, et qu'il ne lui reste plus rien à prouver puisqu'il était entré au Rock and Roll Hall of Fame, Billy Joe Armstrong avait fixé à Green Day quelques règles très strictes. La plus importante de toutes : chaque album, chaque tournée devaient s'enchaîner avec les précédents. Le leader répétait qu'après un break, les groupes n'étaient plus jamais les mêmes, allant jusqu'à comparer son trio à une voiture de collection : *"Il faut continuer de la faire tourner, sinon elle se rouille."* Green Day répétait jusqu'à six fois par semaine, comme un groupe se préparant pour son premier concert. *"C'était grotesque, raconte le bassiste Mike Dirnt, mais c'était génial à la fois. On a eu la tête dans le guidon pendant vingt ans, sans jamais vraiment la relever."*

Il fallait devenir plus célèbre, être toujours plus ambitieux. Avec *American Idiot* en 2004, le groupe signe l'un des albums rock les plus marquants d'un siècle bien pauvre en guitares, et le trio d'ex-jeunes branleurs prolos formé par Armstrong, son ami d'enfance Dirnt et le batteur Tré Cool commence à se produire dans les stades et à se mettre de l'eye-liner. Ils plancheront sur un nouvel album certes toujours plus audacieux et bourré de titres imparables, *21st Century Breakdown* (2009), mais parfois bien grandiloquent (cf. *"American Eulogy (Mass Hysteria/Modern World)"*). *"Tout est devenu apocalyptique, avoue Armstrong. Nous avons un peu perdu ce côté rigolo que j'ai toujours aimé chez Green Day."*

En 2012, Armstrong, un gros buveur de longue date, perd le contrôle. Il écrit et enregistre à la chaîne des chansons pour *iUno!*, *iDos!* et *iTre!*, une trilogie d'albums qui ne connaîtront pas le succès, le tout sous influence d'un savant cocktail d'alcool et de cachets, *"au point que j'en étais étonné de me réveiller le matin"*, raconte l'intéressé. Et même s'il a une femme et deux enfants, son esprit est suffisamment "embrumé" pour que la perspective de la mort ne l'effraie pas vraiment : *"C'était très égoïste de ma part."*

Aujourd'hui, après quatre ans de sobriété, Green Day a enfin terminé l'enregistrement de *Revolution Radio*, leur premier album depuis quatre ans. Après cette pause revigorante, la plus longue que le groupe ait connue en vingt-huit ans de carrière, Armstrong ne voit plus sa formation comme une voiture délicate qui pourrait tomber en panne si on la laissait quelques jours au garage. *"Ca n'est pas tout à fait vrai, confie-t-il en éclatant de rire, bien calé dans un confortable fauteuil gris, dans le salon chic à l'étage de son nouveau studio à Oakland. J'ai appris ça à mes dépens. On ne peut pas être enthousiaste juste pour être enthousiaste. Il faut cesser d'essayer de toujours se surpasser. Nous avons dû perdre cette habitude, parce que soudain, nous n'étions plus nous-mêmes... J'ai fait une sorte de burn-out avec Green Day. Nous avions besoin de nous arrêter."*

Pour la première fois depuis quinze ans, Green Day sort un album ordinaire : un album de douze chansons, sans fioritures. *"Il y a eu une véritable émulation entre Billie, Tré et moi, raconte Dirnt, comme si on avait répété pour Kerplunk [le deuxième album du groupe paru en 1992, ndr], sans pour autant y penser."* Le groupe envisage le disque comme un retour aux sources, un peu comme U2 l'avait fait en 2000 avec *All That You Can't Leave Behind*. *"A un moment, on s'est demandé ce qu'on devrait être aujourd'hui, continue Armstrong. La réponse a été simple : Green Day. Green Day, c'est super !"*

En montant complètement saoul sur la scène du festival iHeartRadio le 21 septembre 2012, la semaine de la sortie de *iUno!*, Armstrong déclenche le signal d'alarme. Prenant soudain conscience que son heure est venue, il prend panique, se mettant à invectiver le public d'une manière qui aurait pu être amusante s'il n'était pas allé aussi loin. *"Fuck toute cette merde !, hurle-t-il. Je suis là depuis 1988. Et vous n'êtes pas foutus de me consacrer une seule putain de minute de plus ? Je ne suis pas Justin Bieber, espèces d'enfoirés. Vous n'êtes pas sérieux !"* Puis il

cassera sa guitare, et Dirnt fera de même avec sa basse, par solidarité.

Au-delà de l'état d'Armstrong, les membres admettent qu'ils n'avaient sans doute pas leur place à ce festival pop. *"Punk un jour, punk toujours"*, lance Armstrong, habillé comme un vieux rocker d'un jean noir, de Converse noires, d'une chemise noire agrémentée d'une cravate à pois desserrée et d'un cardigan marron pas vraiment assorti. Sa barbe de trois jours, grisonnante, donne un air incongru à sa masse de cheveux noirs sculptés au gel et à ses dents de devant esquinées, dignes d'un gamin. Il a toujours l'air un peu nerveux, comme si un surveillant allait apparaître pour le punir d'avoir séché les cours.

A l'époque, Dirnt approuvait tout ce qu'Armstrong avait dit sur scène. *"Mais ce que je ne pouvais pas accepter, dit le bassiste, c'était de voir l'état de dégradation de mon ami. C'était allé trop loin. Et il ne s'en rendait même pas compte. Je lui disais : 'on est au bout du bout. Admets-le. Je n'arrive plus à envisager de jouer avec toi. Il faut de ressaisir.'" Armstrong entre alors en désintox, et durant cet intervalle, Dirnt lui écrira des lettres d'encouragement mêlées de réalisme brutal. "Si on s'en sort et qu'on se réforme, lui écrira-t-il, soit on sera plus forts que jamais, soit on ne recommencera pas."*

Au fil des années, Armstrong a régulièrement tenté de devenir sobre de lui-même, mais même après avoir été arrêté pour conduite en état d'ivresse en 2003, peu de ses proches avaient pris la mesure de son problème. Durant un concert new-yorkais littéralement noyé sous la bière en 2010 avec les Foxboro Hot Tubs, le projet annexe de Green Day, le musicien Jesse Malin, un ami de longue date, a vu Armstrong *"ouvrir sa braguette et pisser partout sur la scène. Je me suis toujours dit que c'était l'esprit du truc. J'ai fait ce genre de chose même sobre ! Mais c'était peut-être un indicateur du chemin que prenaient les choses."* Il y aura nombre d'autres nuits alcoolisées apparemment inoffensives, que Malin et Armstrong passeront à discuter de musique : *"On parlait sans s'arrêter de chansons, on se posait des colles du genre 'les Replacements ont-ils volé cette partie de 'Little Mascara' au 'Death or Glory' du Clash' ?"*

Michael Mayer, metteur en scène de l'adaptation pour le théâtre d'*American Idiot*, devenu proche d'Armstrong, le décrit comme *"le toxico le plus efficace que j'aie jamais vu. On avait l'impression que c'était des phases, pas du permanent. Ce n'est pas comme s'il avait tout le temps été bourré ou shooté. Mais il avait des crises occasionnelles, dont il a eu de plus en plus de mal à se remettre."*

Au bout d'un moment, Armstrong ne se sent plus du tout efficace. *"Je donnais le change, mais ça n'était pas la réalité. Le reste de ma vie s'écroulait peu à peu. Le navire*

APRÈS "AMERICAN IDIOT" EN 2004, "ÇA A ÉTÉ UNE VÉRITABLE APOCALYPSE, AVOUE ARMSTRONG. NOUS AVONS UN PEU PERDU NOTRE CÔTÉ RIGOLO".



RÉVOLUTION PERMANENTE

Sur scène, ici en 2015, Billie Joe est un authentique showman. (1). En 1994, trois ados réveillent l'esprit des Ramones avec Dookie. (2). Punk ou clowns? Les séances avec les punk-rockers californiens ne sont pas forcément des parties de plaisir... pour les photographes (3).

faisait eau de toutes parts." S'il n'avait pas arrêté, avoue-t-il aujourd'hui, "honnêtement, je ne sais pas si je serais là à vous parler". Et pour tout dire, il est plutôt content d'y être. "Je veux pouvoir voir mes enfants quitter la maison, dit-il (son plus jeune fils, Jakob, passe bientôt son bac). Je veux regarder mes enfants vivre leurs propres expériences. Je ne veux pas qu'ils aient à vivre ce genre de descente aux enfers. Jamais."

Armstrong confie que la sobriété n'est pas un poids pour lui. Cela lui est égal que les autres boivent devant lui. Il a même appris à apprécier les jours où il ne se passe pas grand-chose, où il peut se réveiller, promener ses quatre chiens ("Mojo, Mickey, Rocky et Cleo. On dirait le nom d'un groupe!"), passer du temps chez Broken Guitars, la boutique de grattes qu'il a ouverte il y a peu à Oakland, aller faire un tour au studio, puis rentrer à la maison pour dîner "et regarder *Game of Thrones*, comme tout le monde".

Il y a deux ans, sa femme Adrienne et lui ont fêté leurs vingt ans de mariage et ont renouvelé leurs vœux à Las Vegas. Plus tard ce soir-là, le musicien a formé un groupe au pied levé avec certains des invités (Tim Armstrong de Rancid, Malin, Duff McKagan et Tré Cool), avec lequel il a joué une poignée

de reprises dans un club du coin. Cette fête d'anniversaire a remplacé le vrai mariage qu'Adrienne et lui n'avaient jamais eu : en 1994, ils s'étaient contentés d'une fête arrosée entre copains dans leur jardin : "Certains de nos potes avaient apporté d'énormes bouteilles de bière de plus d'un litre", se souvient-il. "Adrienne et moi, on a grandi ensemble. Mes fils aussi ont quasiment grandi avec nous. Ce qui est plutôt cool. On a toujours été plus jeunes que la majorité des autres parents." Ils jouent parfois aussi de la musique ensemble : une année, Armstrong a enregistré un single avec sa femme et ses enfants, et l'a envoyé à ses amis en guise de carte de Noël.

Le home studio du chanteur est squatté par ses fils, qui se sont tous les deux lancés dans une carrière de musicien : Joey comme batteur du groupe de punk SWMRS, Jakob en tant que chanteur de son propre groupe, Jakob Danger, très influencé par les Strokes,

et qui a déjà publié un EP sur le label branché Burger Records. "C'est un plaisir de voir ce que devient Jakob, dit Armstrong. C'est un gars discret, et un jour, Joe et lui m'ont dit : 'Papa, enregistrons un truc'. Jakob avait écrit des chansons. Je n'avais rien vu venir."

Pour des millionnaires quadragénaires ayant leur place au Hall of Fame, les Green Day sont encore plutôt fidèles au concept punk du DIY [bricolage, ndlr]. Ils aiment construire. Dirnt a bâti sa propre maison à Berkeley il y a quelques années, et il a si bien assuré que lorsqu'il s'y est récemment arrêté, ses nouveaux propriétaires l'ont chaleureusement remercié. Armstrong a reconstruit il y a peu le moteur d'une vieille Ford Falcon, dont il a embelli le capot d'un beau décalco de Joey Ramone. "J'étais couvert de cambouis tous les jours", dit-il.

Revolution Radio aussi a été fait maison. Les membres du groupe l'ont autoproduit et l'ont enregistré en quasi-autarcie, avec la seule aide de leur vieux copain ingénieur du son Chris Dungan. Ils n'en ont parlé à leur label, Warner Bros., qu'une fois l'album presque fini. "Quand personne ne sait que vous travaillez, c'est parfois plus facile, explique Dirnt. Personne ne vous serine pour savoir si tel ou tel truc est terminé. Vous le

faites parce que vous en avez envie, pas parce que vous y êtes obligé."

Armstrong se moque des groupes de rock qui cherchent à collaborer avec des producteurs en vogue et de prestigieux invités. "Nous rejetons l'idée de devoir travailler avec d'autres gens pour décrocher un hit, sourit-il, aussi méprisant qu'en 1994. Nous n'avons pas besoin de ça. La plupart des autres groupes non plus. S'ils le font, c'est que ce sont des couilles-molles!"

L'album a été enregistré dans le nouveau studio d'Armstrong, Otis, dans un quartier d'Oakland, la ville d'où le groupe est originaire. Un 33 tours de Chuck Berry en orne la porte d'entrée, le jukebox vintage trônant à l'étage est rempli de son extraordinaire collection de 45 tours (de "Keep on Knockin'" de Little Richard à "Orgasm Addict" des Buzzcocks, en passant par "Anyway, Anyhow, Anywhere" des Who), un vieux numéro de *Zap Comix* traîne sur une table. Un gigantesque drapeau californien est accroché sur l'un des murs du salon, près d'un poster d'une "Rock'n'Roll Halloween Party" organisée par Alan Freed à l'Apollo d'Harlem en 1955. Dans le couloir, il y a un casier de l'ancien lycée d'Armstrong que son frère a récupéré quand il y a été gardien durant des rénovations. A l'intérieur, un autocollant annonce un concert de Green Day le 16 mars 1990 ("C'est dingue, non?", remarque Armstrong en nous le montrant).

Le studio à proprement parler, une pièce rectangulaire, plancher au sol, éclairée par une rangée d'ampoules fixées au plafond, est ridiculement petit. Certains studios pros ont des cuisines plus grandes que ça. Le groupe a terminé d'enregistrer en juillet, et le matériel est toujours entassé là. Pour obtenir un son de batterie digne de chansons destinées à être jouées dans les stades, Green Day a installé des micros dans le couloir et dans les toilettes attenantes. "Ca saisit ce que tu entends si tu es en train de chier là-dedans pendant que je joue, note Cool. Si tu laisses la porte ouverte et que tu n'allumes pas la ventilation. Ce que nous ne recommandons pas."

L'enregistrement s'est passé sans douleur, mais la période précédente n'a pas été évidente. Dirnt a dû surmonter l'une des pires épreuves de sa vie, les médecins ayant diagnostiqué un cancer du sein à sa femme Britney, avec qui il est marié depuis sept ans. Cette dernière est aujourd'hui en rémission après "neuf opérations, une chimio et tout le bordel". Dirnt s'est rasé le crâne par solidarité et la famille a déménagé dans le sud pour six mois afin de se concentrer sur son traitement.



ARMSTRONG ET FILS

Jakob et Joey, le premier a son groupe, Jakob Danger, le second est batteur au sein de SWMRS.

Le fait d'avoir deux enfants de moins de 10 ans a rendu les choses encore plus pénibles. "La dernière chose qu'on veuille, c'est est de perdre le meilleur des deux parents, dit Dirnt avec un petit sourire. Mais c'est également elle la plus forte de nous deux. Je me serais probablement recroquevillé sur moi-même en me disant que j'étais cuit." Dirnt est doté d'une personnalité de bassiste typique: c'est un roc qu'on aimerait avoir à ses côtés en cas de crise.

Le traitement de sa femme a laissé à Dirnt assez de temps pour travailler sérieusement son jeu de basse: il a appris la partition entière de "Sir Duke" de Stevie Wonder, et a même pris des cours avec un prof de jazz. Mais lorsqu'Armstrong a suggéré d'enregistrer un nouvel album, Dirnt a déclaré qu'il avait besoin de davantage de temps. "Le cancer te fait voir les choses différemment, explique-t-il. Ceci dit, on ne peut pas sortir de cette bulle pour aussitôt s'embarquer sur un bateau de pirates. Je n'étais pas prêt. Je voulais prendre un peu de temps pour digérer d'autres émotions."

Tré Cool n'était pas non plus très chaud pour s'y remettre. Il était en longue lune de miel avec sa nouvelle femme, Sara Rose, une musicienne qui avait les cheveux violets à leur mariage (grâce à elle, une batterie trône en ce moment au beau milieu de leur salon). "Nous avons un peu voyagé en Europe, au Mexique, au Belize et en Jamaïque, raconte-t-il. On a fait les jeunes mariés qui font ce qui leur plaît, au jour le jour. C'était super."

Cool a grandi dans une enclave hippie rurale dans le comté de Mendocino, et il semble toujours aussi intimidé de faire partie

de la civilisation. A 43 ans, il porte les cheveux en pointes bleues, et se fait appeler Tré Cool. Pour lui, c'est clair, il se prépare à devenir "un pépé de soixante ans qui joue des chansons de Green Day". Un jour, il a même demandé à Charlie Watts comment faire pour continuer à jouer de la batterie une fois vieux, même si les suggestions (boire des energy drinks et taper moins fort) ne l'ont pas beaucoup aidé.



QUANT À ARMSTRONG, l'idée qu'il se fait d'un break ressemble étrangement à une crise aiguë de productivité. Durant sa pause, il a réenregistré

Songs Our Daddy Taught Us des Everly Brothers avec Norah Jones, pour en faire l'album *Foreverly*; il a écrit plusieurs chansons aux faux-airs de tubes des Beatles pour le spectacle musical s'inspirant de Shakespeare *These Paper Bullets*!; et il a joué de la guitare sur plusieurs dates avec l'un de ses groupes fétiches, les Replacements.

Les débuts d'Armstrong à Broadway, dans le rôle du dieu du rock St. Jimmy dans le spectacle *American Idiot*, ont beaucoup marqué le chanteur. L'aventure a vraisemblablement exacerbé sa consommation de drogues à cette époque ("Il s'était mis à fond dans le personnage", explique Jesse Malin), mais elle lui a sans doute également donné envie de tenter de nouvelles expériences. Il a commencé à chercher d'autres rôles et, après avoir refusé plusieurs scénarios, a fini par signer pour interpréter un ancien musicien devenu père en pleine crise de la quarantaine dans la comédie dramatique *Geezer*, faisant ainsi ses débuts comme premier rôle à 44 ans. Le film, désormais intitulé *Ordinary World* - d'après une ballade écrite par Armstrong pour la bande originale -, sortira une semaine après *Revolution Radio*. Armstrong, qui apparaît dans presque toutes les scènes, y fait preuve d'un incroyable naturel aux côtés de Fred Armisen et Selma Blair. Le scénariste et réalisateur Lee Kirk l'a encouragé à envisager son rôle comme un parallèle à la réalité: le personnage du film a sorti son premier album sur un gros label à peu près en même temps qu'Armstrong, mais dans son cas, ça n'a pas marché. "On en a parlé comme ça: c'est l'histoire de ce qui se serait passé si Dookie ne s'était pas vendu à 10 millions d'exemplaires", raconte Kirk. "C'est peut-être la vie qu'il aurait eue."

Le film a donné à Armstrong l'envie d'y revenir: "Putain, mec, je veux essayer de

jouer davantage. Je veux essayer de faire des spectacles musicaux et j'ai envie de tout mélanger. Il n'y a pas de pression, on ne me demande pas d'être parfait. Sur le tournage d'Ordinary World, il y a eu des moments où je ne savais pas du tout ce que je faisais. C'est l'une des meilleures expériences que j'ai jamais vécues."

Le thème de la crise de la quarantaine, autour duquel s'articule *Ordinary World*, apparaît également sur *Revolution Radio*. Sous la plume du songwriter, il s'apparente clairement à celui de la crise d'adolescence, sujet qu'il a toujours si bien su saisir. "Parfois, quand on est seul chez soi, on a le sentiment d'être spirituellement inactif, on se demande qui on est. On se dit 'quelle est la chose la plus honnête que je puisse dire de moi, là, tout de suite ?'" L'album s'ouvre sur un tube digne des Who, "Somewhere Now", sur lequel le chanteur se sent "spirituellement brisé". "Ca décrit le marasme et l'envie de s'élever au-dessus de tout ça, explique-t-il. C'est de ça que parle le disque."

L'album parle également de ce que le leader voit comme une Amérique en crise. "En ce moment, le monde ressemble à la pochette d'un vieux album des Dead Kennedys", dit-il. Il y a plus d'une référence aux brutalités policières (un sujet dont il parlait déjà dans les années 1990) et aux manifestations Black Lives Matter [le mouvement "Les vies noires comptent"]. "Je pense que mon rôle est de me taire et d'écouter, dit-il. Beaucoup de Blancs devraient la fermer et écouter. Ils n'ont aucune idée de ce que c'est que d'être un Noir américain. Quand des gens se font tirer dessus dans leur voiture sans raison ou mettre en prison par intérêt, ça dit qu'on a un sacré problème, et qu'on doit donner priorité à l'éducation. Ça ne sert à rien de se lancer dans des trucs du genre 'les vies bleues comptent' ou 'toutes les vies comptent'. Il faut se taire et écouter ce que les autres vivent. Et ensuite avancer."

Le lendemain de la sortie-surprise du premier single tiré de *Revolution Radio*, "Bang Bang", Tré Cool est au volant de sa Volvo de 1963 sur Gilman Street à Berkeley, sur la route du club où tout a commencé. Les bâtiments qui furent des entrepôts abandonnés, montre-t-il, sont aujourd'hui devenus des supermarchés bio et des appartements. A un petit kilomètre du club, un voyant s'allume sur le tableau de bord, et la voiture se met à tousser. "Je vais tomber en panne", annonce-t-il amusé. Nous nous arrêtons et devons pousser la voiture jusqu'à un parking dans une rue plus calme. Plus loin, le 924 Gilman Street est toujours géré de manière communautaire, comme à l'époque où Green Day a commencé à y jouer à la fin des années 1980, avant l'arrivée de Cool. C'est un petit bâtiment en brique devant lequel on pourrait facilement passer sans le

LES COULISSES DE LA "RÉVOLUTION" GREEN DAY

Revolution Radio est, en quinze ans, le premier disque du groupe à faire simple. Pas de concept, pas de triple album, mais des prises de position politiques et beaucoup d'émotions fortes.

"Revolution Radio"

"Donnez-moi des gros pétards et de l'essence !", chante Armstrong sur ce brûlot rock. L'idée de la chanson lui est venue à New York, il y a deux ans, en voyant une manifestation de Black Lives Matter. En moins de deux, il était descendu de sa voiture pour remonter la 8^e Avenue avec la foule. "Je huriais 'les mains en l'air, ne tirez pas', raconte-t-il. J'avais le sentiment d'être du côté des bons dans cette histoire."

"Bang Bang"

Le titre le plus rapide et le plus agressif de l'album en est aussi le premier single. Armstrong s'exprime du point de vue d'un fou qui tire sur la foule ("Je suis un gars seul avec un semi-automatique/Vous êtes morts, Je suis bien nourri"). "Ce qui fait peur, c'est que lorsque je suis entré dans le cerveau du personnage, j'ai commencé à avoir des vertiges", raconte le chanteur.

"Still Breathing"

Un junkie sur le point de mourir, un joueur qui va perdre tout ce qu'il a et un soldat blessé sur la ligne de front : voilà les personnages peuplant cette ode à la survie. "Parfois, j'évite d'être trop plombant, mais à d'autres moments, ça sort comme ça", explique-t-il.

"Troubled Times"

Un rocker de mauvais augure regarde à la loupe une Amérique au bord de la catastrophe, pourrie par les troubles raciaux et les inégalités économiques. "J'adorerais que le fait de dire 'nous vivons une période troublée' soit un cliché, mais ça n'est malheureusement pas le cas, avoue le chanteur. Trump se nourrit de la peur des gens, de leur colère et de leur désespoir."

"Say Goodbye"

Armstrong réagit ici à des images de véhicules militaires blindés vus dans les rues de Ferguson, dans le Missouri : "Je me suis demandé dans quel pays on vivait. En quoi cela était-il différent du Printemps arabe ?"

"Outlaws"

Un titre faisant référence aux jeunes années punk du trio. "Je me sentais nostalgique, explique-t-il. Mike et moi, on fracturait des voitures pour voler des cassettes et des briquets !"

"Youngblood"

Ce titre mid-tempo romantique est dédié à Adrienne, son épouse. "C'est facile d'écrire sur elle parce qu'elle est trop géniale, sourit Armstrong. C'est la crème !"

remarquer, mais c'est aussi le cas des studios Sun à Memphis. "Ca n'a pas l'air de grand-chose", dit le batteur avec gentillesse. La fenêtre est recouverte de flyers pour de jeunes groupes qui ont joué là récemment, dont Jakob Danger. ("C'est comme un film", dira plus tard Armstrong à l'évocation de cette boucle bouclée).

Cool et ses complices ont accepté le fait que *Dookie* soit aujourd'hui plus vieux que *The Dark Side of the Moon*, par exemple, ne l'était en 1994. "Je me souviens avoir dit en plaisantant, un peu après la sortie de *Dookie* et d'Insomniac, que nos chansons passeraient un jour sur les radios rock grand public au côté de celles de Led Zeppelin et d'autres trucs du genre. Je trouvais ça marrant. Et maintenant, notre musique passe vraiment avec celle de Led Zeppelin sur les radios rock grand public !"

Les accords faussement simples de Green Day ont permis à des centaines de jeunes groupes de se lancer, plus que n'importe quel autre combo rock depuis Kiss, et cela ne semble pas près de changer. Quand Armstrong est allé voir Jakob jouer il y a peu, il a fait la connaissance des Destroy Boys, un jeune trio de garage-rock dont les membres ont, comme Green Day, sorti leur premier album alors qu'ils étaient encore au lycée. Un jour que nous trainions dans la boutique de guitares d'Armstrong, le groupe a frappé à la porte : "Hey, c'est nous, les Destroy Boys !" Ils ont tendu un T-shirt du groupe au quadra, qui s'est empressé de l'enfiler pour poser avec sur Instagram.

Green Day n'a jamais cessé d'attirer de jeunes fans, et contrairement à beaucoup de vieux groupes, continue de découvrir des visages nouveaux dans la foule de ses concerts. Mais l'an passé, un mois après leur entrée au Hall of Fame, Green Day est retourné au 925 Gilman Street pour donner un concert secret devant leurs inconditionnels de la première heure : le tout ressemblait à une soirée d'anciens élèves, tous de vieux punks de quarante ans. "C'était super touchant, avoue Armstrong. Quand on regardait dans le public, on voyait des visages familiers qui portaient autrefois des piercings et des cheveux violets, aujourd'hui devenus gris." Certains de ces anciens gamins punks sont devenus des éducateurs, des artistes, des auteurs, qui ont utilisé le punk de la même manière que le chanteur, comme une porte d'accès à "l'expression de soi".

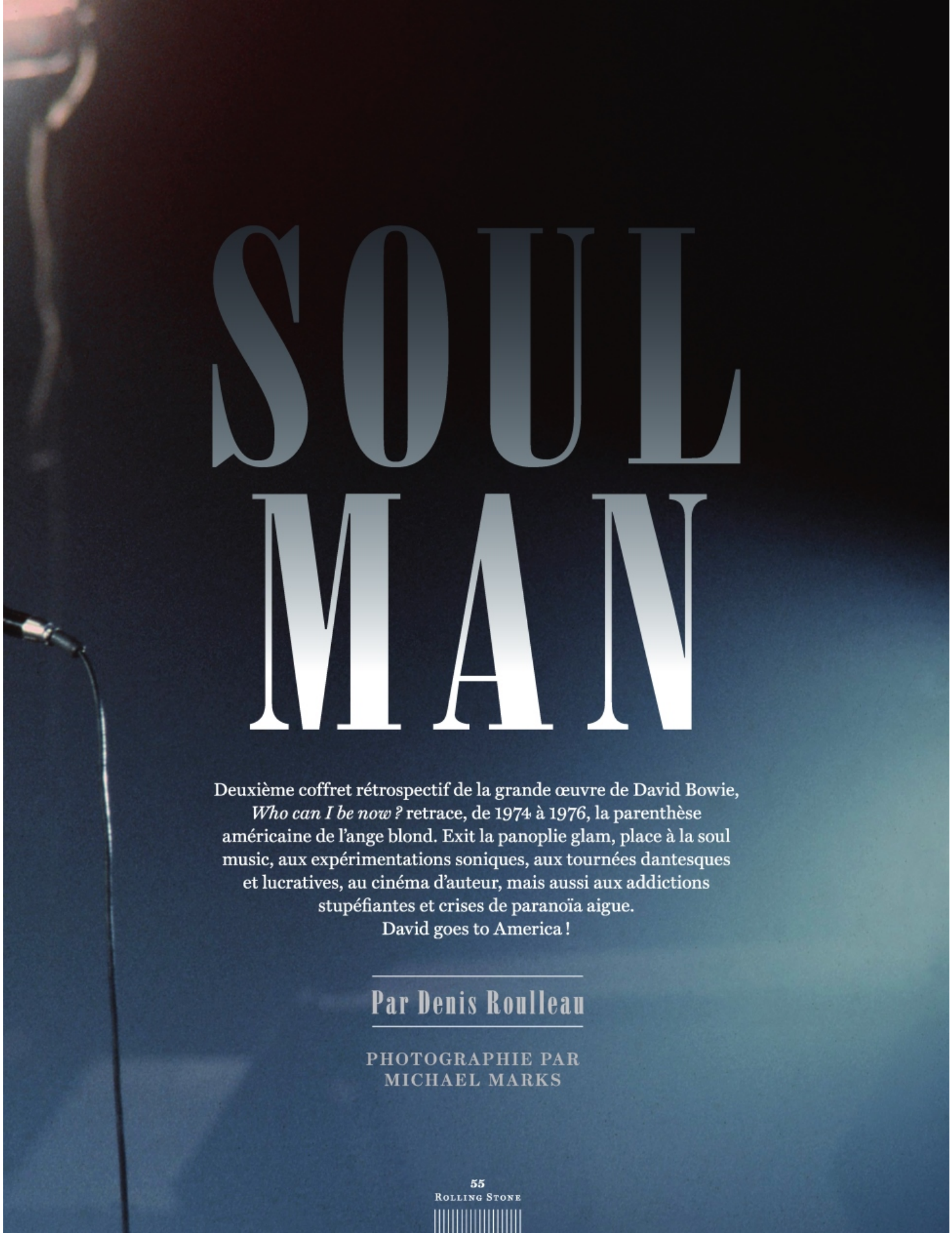
"C'est comme retrouver un vieux ami, dit-il. On se raconte ce qu'on a fait depuis quarante ans, on se dit que pas mal de trucs ont changé dans notre propre vie. C'est un sacré voyage, putain ! Mais on est toujours là. Si c'était le dernier concert que je jouais de toute ma vie, conclut-il, je m'en irais satisfait."

TRADUCTION ET ADAPTATION PAR KATHLEEN AUBERT

THIN WHITE DUKE

Début 1976,
c'est sous les traits
d'un nouvel avatar
que David Bowie
défend son album
Station to Station.
Ici à l'Olympia
Stadium de Detroit,
le 29 février.





SOUL MAN

Deuxième coffret rétrospectif de la grande œuvre de David Bowie, *Who can I be now ?* retrace, de 1974 à 1976, la parenthèse américaine de l'ange blond. Exit la panoplie glam, place à la soul music, aux expérimentations soniques, aux tournées dantesques et lucratives, au cinéma d'auteur, mais aussi aux addictions stupéfiantes et crises de paranoïa aigue.

David goes to America !

Par Denis Roulleau

PHOTOGRAPHIE PAR
MICHAEL MARKS

FORT DU SUCCÈS DE PIN UPS, bien placé dans les charts dès sa sortie en octobre 1973, soulagé par la fin des *Spiders from Mars*, David Bowie compte bien, dès le début de l'année 1974, reprendre le contrôle, et prouver qu'il existe seul, sans l'apport du producteur Ken Scott et les talents d'arrangeurs de Mick Ronson, avec qui il a produit avec succès le *Transformer* de Lou Reed un an plus tôt. Accompagné de Tony Newman et d'Aynsley Dunbar (batterie), de Herbie Flowers (basse) et de Mike Garson (clavier), Bowie se consacre durant les mois de janvier et février à l'enregistrement d'un nouvel album à Londres et aux Pays-Bas...

de SON album, car en plus de cumuler les responsabilités de producteur, compositeur, arrangeur et chanteur, il se charge lui-même des parties de percussions, de saxophone et de guitare, très inspirées du groupe de Mick Jagger, son voisin londonien – et beaucoup plus à en croire son épouse Angie Bowie : “Je les ai trouvés nus dans le même lit !” Tout juste consent-il à rappeler son vieil ami producteur Tony Visconti pour qu’il l’épaula au niveau des arrangements et du mixage. Et il fallait bien un Visconti pour “lisser” dans la mesure du possible les bandes de *Diamond Dogs*, tant Bowie joua, dans ses compositions, avec les dissonances, un son rugueux (il avait remixé le *Raw Power* des Stooges quelques mois plus tôt) et la multiplication des styles musicaux : jazz doux (“Sweet Thing”), réminiscence glam – hé oui, Ziggy a la peau dure – (“Rebel Rebel”), rock “rolling clone” (“*Diamond Dogs*”), mantra expérimental (“*Big Brother*”) et, qui donnait déjà une indication de la suite des opérations, soul “shaftienne” (“1984” et “*Rock ‘n’ Roll with Me*” cosignée avec Warren Peace). Très inspiré par le livre de George Orwell, 1984, et passé maître dans l’art du cut-up (“*Candidate*”) depuis sa rencontre avec William Burroughs en novembre 1973, Bowie a créé un monde cauchemardesque post-nucléaire, *Hunger City* (la cité de la

faim), où des bandes survivent tant bien que mal entourées de chiens enragés. Parmi eux, un certain Halloween Jack, mi-homme, mi-chien, mutant consanguin de Ziggy Stardust et nouveau personnage qui traverse l’ensemble du disque à la recherche de son identité et du monde originel, non sans découvrir quelques inavouables secrets gouvernementaux. Malgré un accueil critique mitigé et une pochette censurée (“C’est un portrait de moi me transformant en chien, dessiné par Guy Peellaert, et ils sont un peu inquiets parce que l’on voit sa bite”, s’amusait Bowie en 1974), *Diamond Dogs*, que Lester Bangs estimait gavé de “plein de chansons franchement médiocres”, devient rapidement disque d’or et sera logiquement réévalué par la critique avec le temps. Mais, pour l’heure, en avril 1974, les commentateurs peuvent bien commenter, Halloween Jack embarque sur le paquebot *Le France*, direction New York (qui deviendra sa ville d’adoption) pour mettre au point, dixit l’intéressé, “le plus

grand spectacle musical au monde”. “*Je veux associer rock et théâtre dans un show et des décors jamais vus jusqu’ici*”, déclarait Bowie, qui avait donné pour consigne à l’éclairagiste Jules Fisher et au décorateur Mark Ravitz, deux cadors de Broadway débauchés à prix d’or, de s’inspirer des films expressionnistes allemands de Fritz Lang (*Metropolis*) et de Robert Wiene (*Le Cabinet du docteur Caligari*). Le résultat fut à la hauteur de ses espérances : reconstituée avec trois grandes tours lumineuses, la *Hunger City* comprend des miradors, un pont de six mètres de haut, un ring de boxe, une main géante et même un bras hydraulique de vingt mètres qui permet à Bowie de s’élever au-dessus du public durant “*Space Oddity*”. Sur scène, toute l’attention se focalise sur le chanteur, qui incarne sur une chorégraphie millimétrée ses différents personnages, dont un Halloween Jack costumé en pirate punk, cheveux rougis, grosses boucles accrochées aux oreilles et bandeau à la Johnny Kidd plaqué sur l’œil. Sous la direction musicale d’un encore peu connu Michael Kamen, Bowie revisite son répertoire et n’hésite pas à transformer “*Aladdin Sane*” en rumba jazzy, “*The Jean Genie*” en blues minimaliste et “*All the Young Dudes*” en romance enjôleuse.

Si, sur les planches, l’artiste se tient souvent au sommet de son art, en coulisses le bateau prend l’eau et l’homme perd pied : la logistique ne suit pas (250 000 dollars de décors, trois camions pour les transporter et trente-six heures pour les monter), le manager Tony Defries paye les musiciens au lance-pierre quand il les paye, la cocaïne est omniprésente, notamment et surtout dans l’organisme de Bowie, qui se montre très distant, ne prenant parfois même pas la peine de saluer son public. Sous pression et paranoïaque, il ira jusqu’à interrompre une interview avec un journaliste de *Rolling Stone* pour allumer un cigare noir, car il avait vu par la fenêtre un corps tomber du ciel (sic). Les effets secondaires dus à son addiction commencent d’ailleurs à atteindre des pics inquiétants, comme en témoigne cette célèbre scène du documentaire *Cracked Actor* réalisé lors de la tournée, qui le montre assis dans sa limousine, très amaigri et les traits tirés, demandant constamment à son chauffeur de vérifier s’ils ne sont pas suivis par la police...

EN AVRIL 1974, DAVID BOWIE PART METTRE AU POINT “LE PLUS GRAND SPECTACLE MUSICAL AU MONDE” À NEW YORK.

REBORN IN THE USA

Young Americans est le premier album que Bowie compose sur le sol américain. Cette photo aurait initialement été prévue pour en illustrer la pochette.



DAVID BOWIE

LIVE ON STAGE

Avec notamment le guitariste Carlos Alomar (à gauche), qui sera son acolyte pendant plus de trente ans, Bowie rend hommage aux musiques noires et latines.



A PRÈS UNE TRENTAINE DE dates, la première partie de la tournée s'achève le 19 juillet 1974 au Madison Square Garden de New York. Publié dans la foulée, au mois d'octobre, le double album *David Live*, le premier disque enregistré en public de sa carrière, ne témoigne malheureusement que trop peu de la dimension théâtrale et de l'ambition musicale du spectacle, en raison d'une prise de son exécrable que même le talent de Tony Visconti n'arrivera pas totalement à améliorer à l'époque : *"On s'est aperçu, au mixage, que les musiciens situés à droite de la scène n'avaient pas la moindre idée de ce que pouvaient jouer ceux qui se trouvaient à gauche. David n'a pas touché à une seule note de sa voix mais nous avons dû corriger celles des choristes, qui étaient apparemment meilleurs danseurs que chanteurs."* Pour cette raison, des deux versions du *David Live* présentes dans le coffret, nous vous conseillons de préférer le mix 2005 qui réussit quelque peu à corriger ces imperfections tout en proposant six titres supplémentaires.

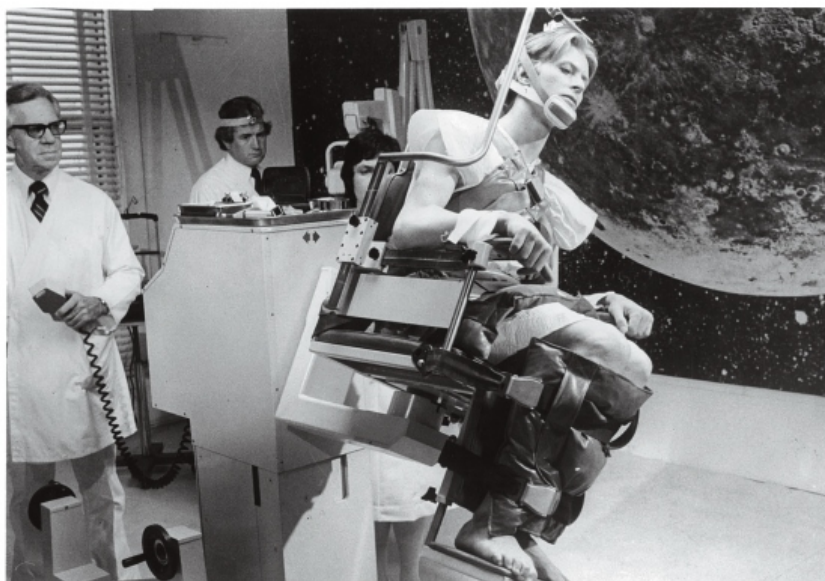
"Depuis que je suis à New York, je passe mes nuits à l'Apollo de Harlem", confessait Bowie en 1974, qui en compagnie d'Ava Cherry, s'extasie devant James Brown à l'Apollo, les Jackson Five au Madison Square Garden, fréquente les clubs gay à la mode où

un nouveau style, le disco, émerge. La même Ava lui fait découvrir les studios Sigma Sound situés à Philadelphie, le cœur du Philly Sound (The O'Jays, The Three Degrees...) popularisé par Kenny Gamble et Leon Huff. Lassé du rock'n'roll conventionnel et authentique amoureux depuis sa jeunesse de la musique noire des années 1950 (Little Richard, John Coltrane...), l'artiste investit ces studios mythiques au mois d'août avec une formation totalement renouvelée, à l'exception de Mike Garson qui reste préposé aux claviers : Andy Newmark (batterie), Willie Weeks (basse), David Sanborn (saxophone), un jeune choriste encore inconnu, Luther Vandross, Carlos Alomar (guitare), responsable pour beaucoup de l'attrait du chanteur pour les scènes black et latines... autant de pointures qui vont donner corps à l'ambition de créer ce que Bowie nomme lui-même une "Plastic Soul", une soul sophistiquée capable de séduire le public blanc en combinant les canons de la musique noire américaine avec la mécanique bien huilée de la pop anglaise. Quelques visiteurs seront témoins de l'ambiance "jam session" des séances, où Bowie enregistre 80 % des vocaux directement en live avec son groupe : Tony Defries, peu emballé par les nouvelles lubies artistiques de sa poule aux disques d'or (il sera renvoyé neuf mois plus tard), et Bruce Springsteen (*"le seul chanteur américain dont j'ai envie de reprendre des chansons"*, confiait Bowie

en 1974), venu, à l'invitation du producteur Tony Visconti, écouter une reprise mise en boîte de son titre "It's Hard to be a Saint in the City" et pourquoi pas, espérait Visconti, pousser la chansonnette. L'échange entre l'américain réservé et le britannique défoncé (comme il l'avouera plus tard) fut poli mais tendu et porta sur les Ovni ainsi que sur la recrudescence des "stage jumpers"... Mais aucune note ne sera interprétée ! Exclue du *tracklisting* de l'album, il faudra attendre l'année 1989 (anthologie Sound + Vision) pour découvrir cette reprise sombre et romantique plus qu'honorable, qui aurait amplement mérité sa place dans ce coffret. Autre personnalité très appréciée de David Bowie, John Lennon viendra mettre son grain de sel lors de quelques apparitions aux studios new-yorkais Electric Ladyland qui donneront naissance à deux des plus belles réussites de l'album : "Across the Universe", une cover musclée des Beatles, et "Fame", basée sur un riff de Carlos Alomar, sur lequel Lennon trouve le titre et le gimmick du refrain tandis que Bowie compose le reste de la mélodie et écrit les paroles. Enregistré en seulement huit séances d'une nuit chacune (sans compter les sessions new-yorkaises), au cours desquelles sera également concocté l'album jusqu'ici inédit *The Gouster* (voir page 87), le disque *Young Americans* sort le 7 mars 1975, reçoit un excellent accueil et ouvre la voie au genre "Blue-eyed Soul" (soul blanche) qui fera

ensuite les beaux jours des Bee Gees et de Simply Red, entre autres. Sorti en 45 tours le 25 juillet 1975, "Fame" lui permet même d'obtenir son premier numéro 1 dans les charts américains et, consécration suprême, fera l'objet d'une reprise en 1976, "Hot", interprétée par James Brown en personne. Bowie a réussi son coup : se réinventer tout en s'imposant définitivement aux USA où il a entamé la deuxième partie de sa tournée, désormais baptisée Philly Dogs Tour et débarrassée de l'artillerie lourde : le groupe joue désormais sur une scène nue devant un écran blanc.

M AIS LA VIEILLE Europe ne s'en laisse pas conter et se rappelle à son bon souvenir en la personne du réalisateur britannique Nicolas Roeg (coréalisateur de *Performance* avec Mick Jagger et Anita Pallenberg), qui l'engage pour interpréter le rôle de l'extraterrestre Thomas Jerome Newton dans *L'Homme qui venait d'ailleurs*. Au cours du tournage, David le comédien est aussi à l'ouest que son personnage : maigre comme un clou, camé jusqu'à l'os, il ne respecte aucune marque et s'affronte régulièrement avec le réalisateur autoritaire qui ne lui confiera pas, comme prévu initialement, la composition de la bande-originale. *"À partir du moment où j'ai mis mon nez dans la coke, c'était fini. Au milieu des années 1970, j'ai vraiment touché le fond."* Un fond abyssal que Bowie, en perdition physique et psychique, comble à fortes doses de poudre blanche et d'intérêt obsessionnel pour l'occultisme, notamment la Kabbale ainsi que la vie et l'œuvre du mage Aleister Crowley, couramment désigné comme "l'homme le plus diabolique du monde". Ce qui ne l'empêche pas, à la fin du mois de septembre 1975, de rejoindre les studios Cherokee de Los Angeles avec son groupe qui intègre dorénavant, en remplacement de Mike Garson, Roy Bittan, clavier du E Street Band. Qui ne l'empêche pas, également, au terme de séances décousues et opiacées, d'accoucher dans la douleur d'un chef-d'œuvre de six titres, *Station to Station*, soit un mélange expérimental de funk énergique ("Stay"), de soul légère ("Golden Years"), de krautrock mystique ("Station to Station"), de ballade spirituelle ("Wild is the Wind") et de rock conceptuel ("TVC 15"). Album habité par la psyché tourmentée de son créateur, qui combine aussi bien son expérience américaine que les nouvelles sonorités européennes (Kraftwerk, Neu!...), *Station to Station* est considéré par une partie des fans comme le zénith absolu de sa discographie et pourrait



SUR ORBITE

Lors du tournage de *L'Homme qui venait d'ailleurs* (1976), Bowie plane tellement que son réalisateur, le Britannique Nicolas Roeg, finit par lui retirer la charge d'en composer la bande originale.

presque être qualifié de post-punk... avant le punk ! Sa sortie, en janvier 1976, est suivie dès le mois de février par le démarrage d'une nouvelle campagne nord-américaine et européenne où il se présente sur scène cheveux lissés en arrière, chemise blanche, pantalon noir, gilet dans la poche duquel est glissé un paquet de Gitanes... Sa nouvelle incarnation, The Thin White Duke, est dans la place ! Mais si la sobriété de la tenue tranche sérieusement avec les délires vestimentaires des avatars précédents, le Duke est pourtant loin d'être un enfant de chœur. Inspiré par son rôle dans *L'Homme qui venait d'ailleurs* (la pochette de l'album *Station to Station* est d'ailleurs une photographie en noir et blanc tirée du film), le Thin White Duke est un aristocrate fou au bout du rouleau, un solitaire rongé par des questionnements métaphysiques virant dangereusement à la magie noire. Il s'est débarrassé du superflu (danseurs, choristes...) et administre à l'ensemble de son répertoire le même traitement éclectique qu'aux six titres de *Station to Station*, comme le démontre si bien le double disque *Live Nassau Coliseum '76* présent dans le coffret. Le tout est magnifié par une ambiance théâtrale en noir et blanc, autant héritée du cabaret de Bertolt Brecht que des concerts du Velvet Underground mis en scène par Andy Warhol en 1966. Si cette tournée, surnommée le White Light Tour ou Isolar Tour, fut un succès artistique et financier total (*"Ces concerts ont rapporté un montant obscène"*), The Thin White

Duke reste néanmoins aujourd'hui le personnage le plus mal aimé et incompris de Bowie. Les déclarations crypto-fascistes prononcées en 1976 (*"Adolf Hitler était une des premières stars de rock"*) et le supposé salut nazi à la gare Victoria Station le 2 mai 1976 y sont certainement pour quelque chose. Une explication ? *"Je faisais simplement coucou... Ce jour-là, j'étais sérieusement défoncé !"*

T ROIS ANNÉES D'EXIL outre-Atlantique auront suffi au Britannique pour non seulement tuer sa jeunesse glam mais aussi pour délaisser, et ce pour longtemps, le rock binaire dans tous les sens du terme, afin de mieux créer une combinaison unique de musiques modernes, influencées par le cinéma, les arts visuels, la littérature et la spiritualité. Entre addictions et excès en tous genres, Bowie a également payé le prix fort de cette métamorphose musicale, et décide finalement de regagner l'Europe afin de se refaire une santé, loin des fracas du pays de l'Oncle Sam. Ce sera la Suisse, puis Berlin à partir de septembre 1976, où comme le laissait déjà présumer l'atmosphère clinique de la chanson "Station to station", il s'emploiera, au fil de trois albums magnifiques, surnommés la trilogie berlinoise (Low, Heroes et Lodger), à explorer, encore une fois, un langage inédit : la new wave... bien avant la naissance de la new wave !



DANI

RETIENS LA NUIT

La chanteuse (mais aussi actrice, fleuriste, auteure) revient avec une compilation rétrospective de titres intemporels et une autobiographie. Rencontre avec une grande dame de la pop culture française.

PAR SOPHIE ROSEMONT

UNE CHEVELURE NOIRE coupée assez court. Un regard perçant derrière ses verres fumés. Une voix rauque, reconnaissable entre mille, mais aussi une douceur palpable dans sa manière de parler. Une élégance innée. Pas de doute, c'est bien Dani qu'on a en face de nous, dans ce pub du 9^e arrondissement, près du métro Blanche. Cet automne sera celui de Dani. Paraissent à quelques jours d'intervalle un disque et un livre portant le même nom : *La nuit ne dure pas*. Le premier rassemble 18 morceaux issus de toutes les époques traversées par la chanteuse, des années 1960 à aujourd'hui. L'occasion de rendre compte de son incroyable adaptabilité. Chanson, pop, rock... Tout lui va, rien ne lui colle à la peau. C'est ce qui fait son charme, et c'est ce qui a fait d'elle une véritable icône, celle d'un Paris insolent sans être agressif, absolument chic. De quoi séduire les plus grands photographes, de Jean-Loup Sieff à Helmut Newton. Mais aussi de célèbres réalisateurs : Danièle Thompson, Claude Chabrol, Roger Vadim, François Truffaut, Jacques Doillon, Claire Denis... Tous l'ont voulue devant leur caméra. Enfin, les plus belles plumes lui ont offert des chansons. Parmi eux, Daniel Darc,



LA NUIT NE DURE PAS

Dix-huit morceaux des années 1960 à aujourd'hui, dont certains réarrangés par Etienne Daho.

Alain Chamfort, Alain Souchon, Etienne Daho ou Serge Gainsbourg. En conversant autour de verres de rosé et d'un plateau de fromage, on réalise pourquoi Dani est encore là : elle ne ressemble à personne et, comme la plupart des gens au talent véritable, fait preuve d'humilité et de sincérité non feinte. La preuve ci-dessous.

Comment est née l'idée de ces mémoires ?

On me l'a proposé... Sinon, je n'aurais jamais osé. J'ai écrit ce livre avec Marie-Rose Guarniéri, qui dirige la librairie des Abbesses et que je connais depuis longtemps. Elle m'a aidé sur la colonne vertébrale du récit. Il s'agissait de retranscrire des émotions sur mon parcours de femme, avec ses rencontres, ses chagrins, ses épreuves... Tout ce qui laisse des traces. On y croise ceux qui ont été et ceux qui ne sont plus, les hauts et bas de la vie. J'ai cependant essayé de ne pas raconter ce qui était trop destructeur. Quand je lis un livre, j'aime m'approprier le héros ou la situation. Il me semblait préférable de rester sur la réserve pour que le lecteur puisse avoir sa marge de manœuvre. C'est comme dans les histoires d'amour, on ne force pas les gens à rentrer dans notre lit !

"LA NUIT EST UNE PSYCHANALYSE QUI PERMET DES CONFIDENCES. C'EST UN ACTE FESTIF"

Vous y racontez notamment votre arrivée à Paris, déterminante, le 11 novembre 1963, par le train qui partait de Perpignan, où vous avez grandi, à 20 h 55. Comment c'était, la France à l'époque ?

C'était vingt ans après la guerre, que je n'ai pas connue car je suis née en 1944. Mais, à Perpignan comme à Paris, il y avait cette envie de faire la fête, d'avancer... J'ai eu une enfance gâtée, choyée, pleine de chansons, de gaieté. Même si mes parents avaient un magasin de chaussures, que ce n'était pas facile, le quotidien était différent. On avait confiance en l'autre. Quand mon père avait des soucis d'argent, il allait déjeuner avec le banquier ! Et puis tout le monde avait envie de faire des choses : le spectacle, le cinéma, la musique... Il n'y a que la culture par laquelle on peut avoir des émotions. La liberté vient des choix que l'on fait.

L'insouciance et la liberté des années 1960 est-elle encore possible aujourd'hui, d'après vous ?

Je me dis que j'ai de la chance d'avoir traversé ça. Quand je vois mes petits-enfants branchés sur leur tablette, il me semble que ça aseptise beaucoup les relations. Il faut vivre avec, c'est très pratique mais ça peut aller très loin. Quand on ne va pas à un rendez-vous parce qu'on a la flemme et qu'on ne peut pas raconter un petit mensonge car les réseaux sociaux peuvent nous trahir, cela tue la liberté !

Pourquoi la nuit est-elle si importante à vos yeux ?

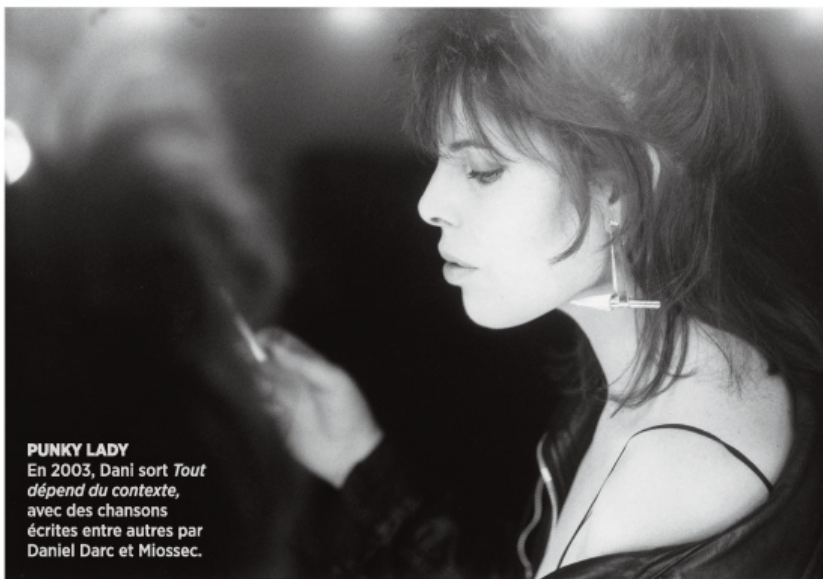
Elle est magique car les gens sont différents. La nuit est une psychanalyse qui permet des confidences. Il faut savoir écouter. C'est pour cela que j'ai appelé mon club L'Aventure, car c'en était une ! C'était un acte festif. Le lieu était privé et c'était terrible de fermer les portes à quelqu'un, mais ma garde rapprochée est venue. Régine et Jean Castel m'ont envoyé des gens et avec le bouche-à-oreille, il y a eu plus de monde. Mais il fallait être un peu exigeant, alors je regardais les chaussures, car elles disent beaucoup. Il y avait aussi un petit restaurant, dont ma sœur s'occupait... Et pas de paparazzis car une ou deux nuits d'ivresse, ça peut arriver à n'importe qui. Nul besoin de nous le rappeler le lendemain. Il me semble que les gens se sentaient protégés.

On a l'impression que vous avez toujours veillé à préserver votre entourage, à défaut de vous protéger vous ?

[Silence.] Je suis incapable de faire quelque chose toute seule, j'ai besoin de l'avis des autres. De ma sœur, de ma fille, de mes amis... Je ne sais pas trop me regarder le nombril : d'ailleurs, je n'ai quasiment pas de miroirs chez moi. Et j'ai toujours su que l'important, c'était mes fils et mon mari [le photographe Benjamin Auger, ndlr] qui, malgré les séparations, est l'ami de toute une vie – on ne peut pas désaimer quelqu'un avec qui on a eu des enfants.

Quel est votre rapport au cinéma, qui vous a vu jouer dans des films notables, de La Ronde à Mon Roi en passant par La Nuit Américaine ou Fauteuils d'orchestre ?

J'ai toujours été invitée par le cinéma. Les tournages se passaient bien : quand mes sœurs et moi étions enfants, mon père nous filmait et nous photographiait tout le temps, me prenait tout le temps en photo, la caméra ne m'a jamais impressionnée... Le premier film que j'ai fait, c'est avec Jean-Daniel Simon et la bande du Flore, *La Fille d'en face* (1967). Il a très peu marché. J'ai aussi tourné avec Jean-Marie Périer pour la télévision, *Les enfants du palais* (1966), qui parlait de la jeunesse délinquante qui volait des Solex ! Peu après, il y a eu *Tumuc Humac* (1970), également réalisé par Jean-Marie, avec Jacques Lanzmann au scénario. Un beau



PUNKY LADY
En 2003, Dani sort *Tout dépend du contexte*, avec des chansons écrites entre autres par Daniel Darc et Miossec.

jour, j'ai rencontré François Truffaut dans une boulangerie. Il m'avait repérée dans *Mademoiselle Age Tendre*, maquillée à la Bowie, ses bureaux bénéficiaient d'une vue imprenable sur la cour de récréation de l'école de mon fils ! J'en ai souvent profité et nous avons sympathisé. Un jour, il me fait porter un scénario accompagné d'un mot : *"C'est l'histoire d'un film dans un film, est-ce que vous voulez jouer le rôle de Liliane ?"* Je ne pouvais pas refuser. Nous nous sommes donc retrouvés à Nice pour tourner *La Nuit américaine*. Jouer avec Jean-Pierre Léaud, c'était impressionnant. Autant que l'était sa relation, très forte, avec Truffaut...

Dans votre livre, vous parlez d'Elvis à plusieurs reprises. Votre premier choc musical ?

Il y avait un magasin de disques à Perpignan tenu par Monsieur Olive, un ami de mon père. Il portait une blouse grise pour vendre ses disques. Comme j'adorais la musique, j'y passais souvent et il m'a fait écouter Elvis quand j'avais 14 ans. Sa voix, la façon dont il bougeait, son influence immense sur tant de chanteurs... Je sortais du piano classique et du solfège, des opérettes qu'on écoutait à la maison, Luis Mariano, Charles Trenet. Elvis a été une turbulence ! Plus tard, j'ai vu un scopitone de "Don't Be Cruel", qui réunit le blues, le rock'n'roll, le gospel... un son parfait. Dans cent ans, cela n'aura pas pris une ride. Après avoir découvert Elvis, je me suis intéressée à d'autres groupes américains comme les Bad Boys et les Platters...

Pour vous, c'est quoi le rock'n'roll ?

Le rock'n'roll est une attitude et un choix de vie. Ce n'est pas seulement les Rolling Stones mais aussi La Callas ou Simone Veil, qui a osé faire autant de choses toute seule dans ce

milieu incompréhensible qu'est la politique. On me dit que je suis rock parce que je suis libre... Ce n'est pas qu'une question de musique, de guitares. C'est aussi de la contestation, de la provocation. Après Elvis, les punks anglais ont balayé tous ces gens corsetés, c'est un mouvement dont on sent encore les effets aujourd'hui. Ça casse, ça bouge, mais pas pour rien. Le message, c'était notre besoin d'être écoutés, d'être aimés.

Vous écrivez que vous ne vous sentiez pas prédisposée à la musique...

J'ai fait un premier disque car le père de mes enfants était photographe à *Salut les Copains*. Moi, je voulais faire les Beaux-Arts et être esthéticienne, cela n'avait rien à voir. Les rédacteurs de *Salut les Copains* m'ont dit : *"Pourquoi tu ne chantes pas ? Tu serais très jolie sur une pochette."* Or, je n'y connaissais rien, même si j'aimais beaucoup la langue française. J'ai fait un disque qui a dû se vendre en cinq exemplaires, *Garçon manqué* - car je portais des blue-jeans. Plus tard, j'ai rencontré des auteurs-compositeurs qui m'ont écrit des chansons qui sont des bijoux.

Parmi lesquels Etienne Daho. Avec lui, c'est une longue histoire !

Etienne est rentré dans ma vie à un moment inattendu. Je me rappelle d'avoir entendu son premier album et m'être dit : *"Qui c'est, lui ?"* J'ai fait une émission télévisée en Suisse, j'ai demandé à ce qu'il soit invité... et on ne s'est plus quittés. Car il a un regard sur la chanson française qui me touche, un phrasé incroyable. Il est exigeant, doté d'une discrétion exceptionnelle. J'écoute religieusement tout ce qu'il dit, c'est quelqu'un de très important pour moi, et il me semble que c'est réciproque.

Et ce disque, qui rassemble certains de vos titres les plus forts, dont trois ont

été réorchestrés et réarrangés par Daho, comment a-t-il vu le jour ?

Etienne m'a suggéré de rassembler sur un disque les chansons que j'interprétais sur scène. Il a fait la tracklist et m'a suggéré de revisiter *"Étoile et revers (Ce n'est rien)"*, *"La vie à 25 ans (Y'a pas d'mal à s'faire du bien)"* et *"Vive l'enfance"*, écrite par les paroliers Jacques Datin et Maurice Vidalin, tous deux à l'origine du répertoire de Gilbert Bécaud. On n'a presque pas besoin de la chanter tant le texte est magnifique ! C'est beau que les chansons revivent par un autre chemin. Ce qui a été le cas pour *"Boomerang"*.

Une chanson majeure pour vous comme pour Daho, n'est-ce pas ?

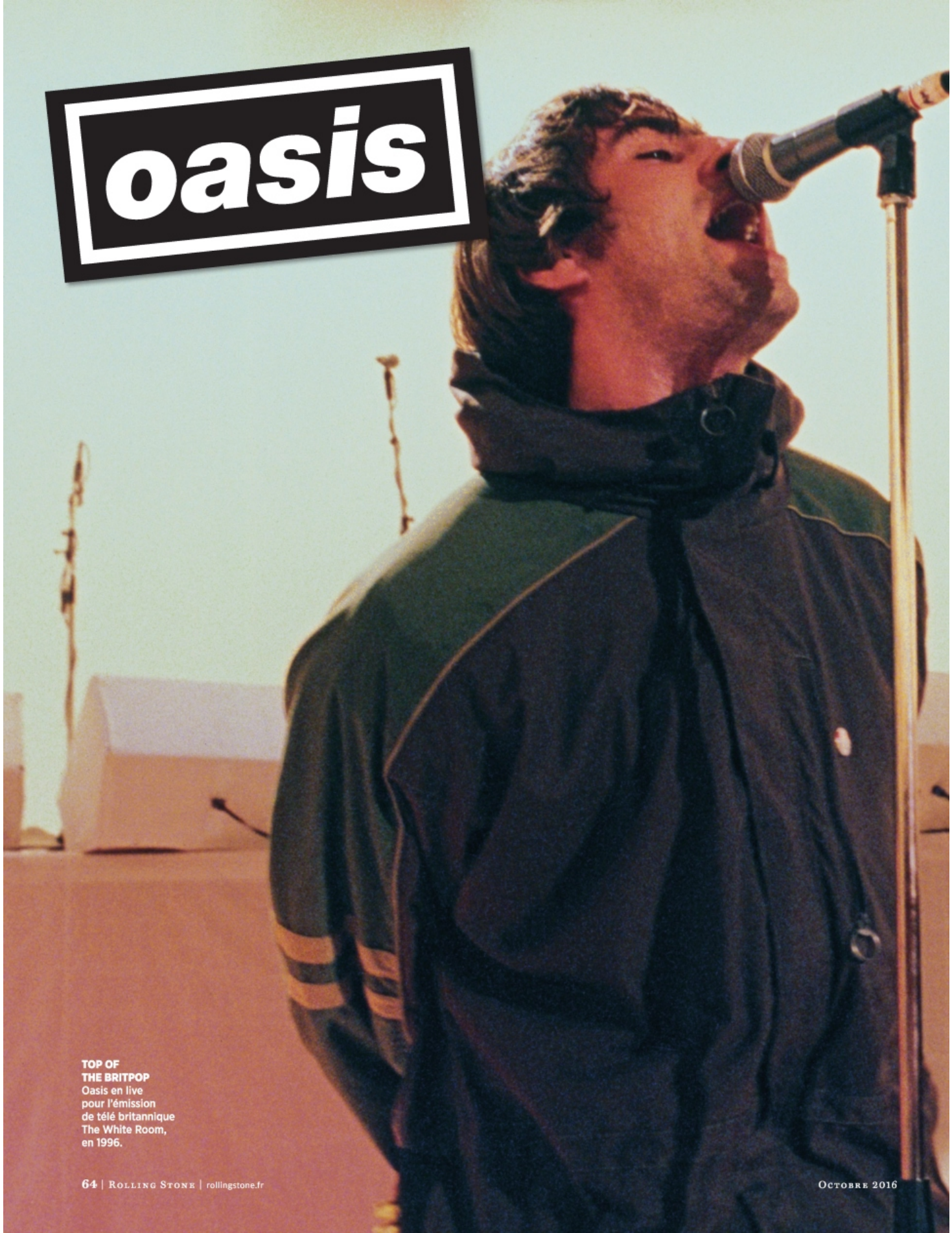
Etienne avait insisté pour que je chante à nouveau, je lui avais dit que c'était fini qu'il fallait qu'il me laisse avec mes roses. En studio, Daho est venu chanter avec moi pour caler le morceau, et l'ingénieur du son s'est exclamé : *"C'est un duo !"* J'étais ravie car je me suis dit qu'Etienne allait très bien porter cette chanson... Mais pendant la promotion, il m'a encouragée à refaire un disque. Ainsi, j'ai demandé à des amis de m'écrire des chansons, d'Alain Chamfort à Christophe Miossec en passant par Daniel Darc. En a résulté *Tout dépend du contexte* (2003).

D'où vient votre amour pour les fleurs, qui constituent votre autre métier ?

J'ai toujours aimé les fleurs, elles m'apaisent. On peut rendre heureux avec le simple geste d'offrir une rose. C'est une délicatesse qui ne nécessite pas beaucoup d'argent... Ma grand-mère avait un jardin de curé où il n'y avait que des roses parme. On repartait tous les jeudis après le déjeuner avec un bouquet de roses. Sur ma route d'adulte, j'ai rencontré le rosieriste Jean-Claude Boucreux, qui m'a beaucoup appris à leur propos. A la fin des années 1980, je devais faire un film sur Anna Göldin [la dernière femme à avoir été condamnée à mort pour sorcellerie en France, ndlr], qui a capoté après deux semaines de tournage car c'était trop cher. Je me suis dit qu'il fallait que je rebondisse, je suis allée voir Jean-Claude et je lui ai suggéré d'ouvrir un endroit pour mettre en valeur la rose. Les dirigeants d'Interflora m'ont contactée, je leur ai proposé de faire plutôt des magasins... c'est devenu Au nom de la rose. Après m'être longtemps occupée des roses au Costes, je travaille actuellement sur des bouquets de fleurs dans les boutiques d'Agnès b. - une créatrice exceptionnelle que j'admire beaucoup.

Pour terminer... Pourquoi la nuit ne dure pas, d'après vous ?

Parce qu'à six heures du matin, le soleil se lève ! Plus sérieusement, on peut être happé par la nuit en plein jour... Mais, même au fin fond de l'obscurité, il y a toujours une petite lumière au loin. C



oasis

**TOP OF
THE BRITPOP**
Oasis en live
pour l'émission
de télé britannique
The White Room,
en 1996.

SEPT ANS APRÈS LEUR FRACASSANTE
SÉPARATION, NOEL ET LIAM GALLAGHER
BOUGENT TOUJOURS. UNE RÉÉDITION
CLASSIEUSE DE LEUR TROISIÈME OPUS
"BE HERE NOW", DES INÉDITS EN PAGAILLE
ET SURTOUT, LA SORTIE D'UN DOCUMENTAIRE,
"SUPERSONIC", RETRAÇANT L'ÉPOPÉE
DES HOOLIGANS DE LA BRITPOP, LAISSENT
PLANER UN ESPOIR DE REFORMATION. ET SI ?

Par Eric Delon, avec Laurent-David Samama

Photographie par Des Willie

“O

retraçant la glorieuse épopée du groupe de Manchester. Et là je me dis : *Mais putain, mais c'est qui ces mecs qui veulent décider pour moi ? Ils se prennent pour qui ?*” Quant aux rumeurs selon lesquelles Liam serait en train de reformer Oasis sans son frère, il les balaie d'une main : *“Je paiera cher pour voir ça. En voilà un truc intéressant.*

ALLEZ, ON VA AUSSI LANCER notre propre rumeur, du genre que je vais faire la même chose, donc Oasis sans Liam, et que je vais utiliser un hologramme, comme on l'a fait avec Tupac à Coachella. Et puis franchement, je vais être honnête, je n'ai pas besoin d'argent.”

Sujet Oasis clos pour Noel. Mais pas tant que ça. Car les rumeurs de séparation des frères n'étaient pas nouvelles. Elles datent même de la sortie de *Be Here Now*, le justement bien nommé. Reste qu'à l'époque, la motivation était financière selon Owen Morris, l'ingénieur du son et producteur, compagnon de route du groupe invité à produire ce qui est à l'époque – le mitan des années 1990 – l'un des albums les plus attendus de la planète rock. Et il est loin d'être un adepte de la langue de bois : *“La seule raison pour laquelle tout le monde était là, c'était l'argent. Noel avait décidé que Liam était un mauvais chanteur. Liam avait décidé qu'il détestait les chansons de Noel. Résultat, des bagarres, de mauvaises vibrations et des enregistrements exécrables.”* Après les succès stratosphériques de *Definitely Maybe* (1994) et *(What's the Story) Morning Glory ?* (1995), *Be Here Now* a été enregistré entre octobre 1996 et mai 1997, alternativement dans trois fameux studios londoniens (Abbey Road, Ridge Farm et Air Studios). Ce troisième album studio d'Oasis, sort le 21 août 1997, dix jours avant la mort tragique de la princesse Lady Di sous le pont de l'Alma à Paris.

A l'époque, le nouvel opus des frères Gallagher est entouré d'un épais mystère du fait de la mise à distance des journalistes, ce qui laisse place à toutes les spéculations. Que mijotent donc Liam et Noel, les frères ennemis mancuniens, à côté desquels Caïn et Abel font figure de scouts placides ? Vont-ils

N ME POSE CETTE PUTAIN DE QUESTION TOUS les jours ! *Matin, midi et soir ! On me dit : ‘Tu dois vraiment reformer le groupe, de toute manière tu vas le reformer’, s'énervent Noel Gallagher devant le journaliste de Rolling Stone venu à sa rencontre avant le lancement du documentaire Supersonic,*

conserver leur arrogance frondeuse et leur capacité (leur génie ?) à trrousser des refrains populaires repris par des stades entiers ? Quoi qu'il en soit, en cette fin d'été, Oasis est parvenu au faite de sa gloire. La médiatisation du groupe est à son comble. Les rockers ont été invités à trinquer au champagne avec le Premier ministre britannique Tony Blair, au 10 Downing Street, un soir de juillet. Côté showbiz, les deux frères passent régulièrement leurs vacances avec Johnny Depp et Kate Moss dans la villa de Mick Jagger à Moustique, dans l'archipel des Grenadines (Caraïbes), où Noel écrira la majorité des morceaux du nouvel album. Sorti en grande

“Leur premier album se vend à 150 000 copies en une semaine.”

pompe, le succès public de *Be Here Now* est immédiat. Il devient l'album vendu le plus rapidement au Royaume-Uni. 420 000 exemplaires sont écoulés le jour de sa sortie, 700 000 dans les trois jours et plus d'un million en deux semaines. En 2008, l'album s'était vendu à plus de 8 millions d'exemplaires dans le monde.

Près de vingt ans après sa sortie, Big Brother Recordings, le label du groupe, qui édite leurs disques au Royaume-Uni et en Irlande depuis 2000, propose une superbe version remastérisée de l'album, le 7 octobre dans les bacs, et dans une flopée de formats différents : CD standard et vinyl 12", avec code de téléchargement pour accéder à des bonus, coffret 3 CD, et même une édition “Super Deluxe” contenant la version vinyle de l'album, le coffret 3 CD, deux vinyles

exclusifs supplémentaires, un livre et des produits dérivés. Du lourd, du classieux et surtout, de l'inédit !

Une excellente occasion de passer à nouveau l'album au tamis de la critique, qui ne l'a guère épargné à sa sortie. Si les premiers articles de presse furent globalement positifs, l'album sera rétrospectivement considéré par certains critiques comme trop complaisant, voire facile. *“Be Here Now est une folie désastreuse, exagérée, sortie à un moment où le jugement des membres était embrumé par les drogues et l'adulation”*, tacle ainsi en 2007 le magazine Q, arbitre des élégances dans la perfide Albion. Preuve de la méfiance envers un album particulièrement long (76 minutes pour 12 titres), puissant, résolument rock avec ses pluies de guitares et ses refrains à rallonge, aucune de ses chansons ne sera incluse dans la compilation *Stop the Clocks*, premier best-of du groupe, sorti en 2006. Le travail réalisé, sobrement baptisé “re-think”, apporte aujourd'hui une dimension assurément plus crue et plus ramassée à l'album original. Noel Gallagher, qui s'est personnellement chargé du mix de “D'You Know What I Mean”, l'un des deux tubes imparables de l'album (avec “All Around the World”), constate : *“Les années passant, j'avais accepté l'idée qu'en effet, les chansons de Be Here Now étaient longues... beaucoup trop longues. Quelqu'un (je ne sais plus qui) a proposé que nous rééditions tout l'album pour son passage à la postérité. Mais dès l'écoute du premier morceau, on a changé d'avis... le tout sonnait quand même vraiment super bien !”*

OUTRE LES DOUZE pistes de l'album original, le re-think propose une kyrielle de titres rares et inédits (live à Knebworth et Los Angeles, et enregistrements dans le studio privé du guitariste Paul “Bonehead” Arthurs) ainsi que, clou de la réédition, les très mystérieuses *Musique Demos*, quatorze morceaux enregistrés sur l'île du même nom au début de l'année 1996 et jamais exhumés jusqu'à présent. Même s'il n'atteint pas la fulgurance mélodique des deux premiers opus du groupe, *Be Here Now* possède de solides atouts, de l'entrée en matière digne d'une superproduction hollywoodienne (“D'You Know What I Mean”) au vivifiant “My Big Mouth”, en passant par les vitaminés “Be Here Now” et “All Around the World”, et l'ultra-mélodique “Stand By Me” qui parvient à briser l'armure d'arrogance du groupe.



**ROCK'N'ROLL
ATTITUDE.**
Une bande
de lads de
Manchester
comme il en
existe beaucoup.

Octobre 2016

Photo: Jeffery R. Smith / Getty Images

AU-DELÀ DU REMASTERING de *Be Here Now*, le retour d'Oasis dans l'actualité – séparé officiellement (et théâtralement) juste avant son concert au festival francilien Rock en Seine à l'été 2009 – s'articule autour de *Supersonic* (référence à l'archi-célèbre single du groupe sorti en 1994), un documentaire produit par Asif Kapadia et James Gay-Rees, fameux duo déjà crédité des remarquables *Senna* (pilote automobile brésilien mort en 1994 sur le Grand Prix de Saint-Marin en Italie, ndlr) et *Amy*, l'émouvant biopic consacré à Amy Winehouse. Le film, qui ne sortira malheureusement pas en France mais sera facile à trouver, XXI^e siècle oblige, est dirigé par Mat Whitecross, l'auteur du passionnant *Sex & Drugs & Rock & Roll*, un long-métrage dédié au rocker Ian Dury. *Supersonic* ne se contente pas de relater l'ascension vertigineuse du groupe, avec comme point d'orgue la série de concerts à guichets fermés à Knebworth Park, mais revient avec force détails sur les rapports tumultueux entre les frangins Gallagher, qui ont tous deux accepté de "partager leurs

En 2012, la presse et les fans frémissent : Noel et Liam s'envoient un SMS.

souvenirs préférés. De nombreuses images d'archives et des captations de concerts ponctuent ce documentaire haletant consacré à l'un des groupes de rock anglais majeurs de ces vingt dernières années. Mieux encore, les frangins terribles du rock anglais ont accepté d'assurer le succès du doc en répondant aux questions du réalisateur. En revanche, pas de service après vente, pas d'interviews promos, juste des entretiens en solos pour des titres britanniques ou américains... mais en langue de bois : bref, pas de déclarations fracassantes, loin de là ! Comme l'a perfidement glissé Noel Gallagher dans l'édition britannique



de GQ, certains passages en coulisses ne pourront être diffusés "à cause d'une monstrueuse consommation de drogues". *"L'amour, la vibe, la passion, la rage et la joie qui émanent du public, c'était ça Oasis"*, a-t-il confié au sujet du film. Liam, quant à lui, l'a modestement qualifié de "biblique".

Flashback. Retour au milieu des années 1990. Alors que les Américains parviennent à se renouveler avec l'explosion du grunge, Nirvana en tête, les Britanniques ont tendance à se reposer sur leurs lauriers. C'est alors qu'Oasis débarque. Formé officiellement en 1993 à Manchester, place forte d'un certain rock anglais indépendant et rebelle (Joy Division, Happy Mondays, The Smiths,...), après que Noel Gallagher rejoint le groupe de son petit frère Liam, de cinq ans son cadet. Les riffs de guitare du premier accompagnés de la voix et la manière de chanter si particulière du second vont vite les propulser sur le devant de la scène. En moins d'un an, ils dégoupillent "Supersonic", leur premier single, qui reste à ce jour l'un des morceaux préférés des membres du groupe. Le 1^{er} août 1994 sort *Definitely Maybe*. Premier disque et premier

record pour Oasis, qui réalise le meilleur démarrage jamais effectué par un artiste britannique, avec plus de 150 000 exemplaires vendus en une semaine. Au total, ils en écoulèrent deux millions d'unités. Avec leur look négligé, leur coupe au bol et leur accent très prononcé, les deux frères deviennent les nouvelles coqueluches des Anglais, qui succombent aux assauts des quasi-hymnes "Rock 'N' Roll Star", "Live Forever" ou "Whatever". Lancé, Oasis ne tarde pas avant de dévoiler son second opus, *(What's the Story) Morning Glory?* en 1995. Et le succès est au rendez-vous, puisque le groupe bat son propre record avec plus de 347 000 copies vendues en sept jours. Porté par des tubes entrés dans la légende, à l'instar de "Wonderwall", "Don't Look Back In Anger" ou "Champagne Supernova", le disque devient un succès mondial.

Au même moment, une rivalité s'installe avec une autre formation anglaise : Blur. Tout oppose les deux groupes. L'un vient d'une banlieue aisée de Londres, l'autre des quartiers populaires de Manchester. La haine est féroce. Noel souhaite à Damon Albarn, le leader intello de Blur, d'"attraper le sida".

2



Noel Gallagher pose pour une série de photos promotionnelles pour le premier album d'Oasis (1). Musiciens et mélomanes, oui, mais aussi fans de foot et supporters acharnés de Manchester City. Bref, ils ne sont pas forcément là pour être sympa (2). Le groupe sous sa première forme, bien avant l'Oasismania (3).

3



Ambiance. Vingt années plus tard, les deux groupes ont enterré la hache de guerre. Noel se serait réconcilié avec Damon autour d'un verre, raconte le NME, avant de carrément jouer sur scène ensemble pour le Teenage Cancer Trust, un institut de bienfaisance au profit des adolescents atteints du cancer. Une démarche pas vraiment appréciée par Liam.

Dès les premiers moments de leur association, les deux frères ne peuvent pas se renifler. Et pire, se détruisent. Ils se battent sur scène pendant leur premier concert, en 1992. Alors que le premier album se vend par containers, Noel menace déjà de tout arrêter. "Liam est un agent du chaos, qui n'accepte aucune discipline ni autorité. Quand il n'est pas saoul, c'est que la cocaïne annule les effets de l'alcool", ironise David Caviglioli dans *Le Nouvel Observateur* en

2014, dans une série consacrée aux fratries célèbres. Alors que la mode est aux célébrités humbles qui fuient le star-système, Liam raffole de la vie de rock star, les chambres d'hôtel détruites, les bagarres de pub. Provocateur né, il explique que Kurt Cobain, qui s'est suicidé pour fuir MTV, est "un pauvre blaireau dépressif qui ne pouvait pas supporter la gloire". En interview, il se met tout le monde à dos. "Je n'ai jamais pu sacquer Paul McCartney. C'est lui qui écrivait les chansons de pédé, les trucs mollassons." A la radio, il menace Keith Richards et George Harrison d'une "bonne dérouillée". Pour le premier gros concert londonien d'Oasis, il arrive à 16 heures avec ses acolytes alcooliques et réclame de boire à l'œil tout l'après-midi. Le premier show du groupe à l'étranger est prévu à Amsterdam ?

Il se fait descendre du ferry et ramener en Angleterre avec ses comparses (excepté Noel) après avoir provoqué un pugilat avec des supporters de Chelsea, club londonien honni, les Gallagher étant des fans transis de Manchester City.

SEPT ANS APRÈS LE SPLIT, QUE reste-t-il d'Oasis ? Tout d'abord des chiffres. En sept albums studio et une livrée live, le duo a affolé les charts pendant près de vingt ans. Avec 77 millions de disques vendus, le combo mancunien a posé les bases d'une pop anglaise plus électrique, reléguant Suede au rang d'anecdotes esthètes classiques, et ramenant Blur à son extraction bourgeoise londonienne. Parce qu'Oasis a fini par incarner l'Angleterre dans l'inconscient collectif, Noel et Liam ont marqué leur époque et l'histoire du rock. Partis de rien, ces deux natifs de "Madchester" ont réussi à incarner la grisaille et le côté frondeur, la quintessence de l'esprit insulaire et ce *fighting spirit* dont les Anglais raffolent. Immédiatement après l'incident Rock en Seine, chaque frère a décidé de suivre son propre chemin en refondant de nouveaux groupes assez ennuyeux avec des musiciens qu'ils ne pouvaient pas insulter publiquement, sous peine de les voir démissionner dans la minute. A gauche, Liam et ses anciens acolytes d'Oasis (Gem Archer, Andy Bell, Chris Sharrock) créèrent Beady Eye, dont les deux albums (*Different Gear*, *Still Speeding* et *BE*) ne parvinrent guère à s'émanciper du modèle d'origine, et dont le cadet de la famille Gallagher annonça la fin sur son compte Twitter, à l'automne 2014. A droite, Noel et ses High Flying Birds, auteur d'une poignée de jolies ballades et de deux albums (plus un Zénith parisien début 2015) suffisamment enlevés pour prouver à la rock critique que l'inspiration ne s'était pas tarie... Le futur d'Oasis ? Officiellement les frères ennemis ne se parlent plus depuis la rupture d'août 2009, à part le traditionnel échange de noms d'oiseaux ("potatoe", "monkey") par médias interposés. La presse anglaise et les fans du groupe, qui ne rêvent que d'une reformation, ont frémi quand Noel et Liam



se sont envoyé un SMS, en 2012, le soir où Manchester City, renfloué par un tycoon émirati, a gagné son premier championnat d'Angleterre depuis 1968.

INTERROGÉ SUR L'HYPOTHÈSE D'UNE telle reformation, Noel s'est plusieurs fois déclaré, avec une bonne pincée d'ironie, prêt à rejouer avec son frère contre une grosse somme d'argent. "Pour 20 millions [de livres], un concert - c'est pas mal d'argent, non ? Mais je n'ai jamais reçu d'offre pareille", déclarait-il en mai 2015 au tabloïd *The Daily Star*. "Liam est toujours un homme très colérique, ajoutait-il. Donc il n'est pas cool. (...) Le jour viendra peut-être où cela semblera être une bonne idée, mais il y a tellement de choses que je veux faire. J'ai tant de choses à faire de mon côté, que je ne vois pas vraiment la chose se faire, pour être honnête." Le 19 juillet 2015, dans une interview pour l'émission Desert Island Discs de BBC Radio, où il devait choisir les disques qu'il emporterait sur une île déserte, Noel Gallagher revenait sur sa relation difficile avec son frère Liam : "La manière dont ça fonc-

(WHAT'S THE STORY) MORNING GLORY?

Le groupe se prépare à conquérir le monde.
Nous sommes en 1994.

tionnait, c'était que quand on ne s'insultait pas, on se disait qu'on s'aimait. Clairement, il y avait un moment où il était le meilleur chanteur du monde et c'était génial. Mais il se trouve qu'on aimait tous les deux appeler un chat un chat. On s'envoyait des trucs dans la tronche bien sarcastiques."

Personnage central dans la famille Gallagher, Peggy, femme à poigne, maman des enfants terribles mancuniens, ne cessera de les enjoindre à se réconcilier. En vain. Quelques jours après le clash de Rock en

**"J'ai tant à faire
de mon côté, que je
ne vois pas vraiment
la chose se faire."**

Seine, elle confiait au *Daily Mirror* qu'elle était persuadée (méthode Coué ?) que la rupture ne serait pas définitive. "Ils se sont déjà battus auparavant et ont surmonté leurs querelles. Ils s'aiment l'un l'autre mais ont toujours été très différents." Et Noel, toujours sarcastique, de répondre à un journaliste de *Rolling Stone* : "C'est tellement impoli. [Les gens] essayent de me retourner le cerveau façon Jedi !"

Quoiqu'il en soit, Oasis demeure un de ces groupes cultes pour bien des générations. Noel Gallagher, toujours dans Desert Island Discs, en convenait bien volontiers : "A notre époque, on était géniaux. Les gens qui viennent maintenant à mes concerts n'étaient alors même pas nés et ils pleurent en entendant les chansons d'Oasis. Les gens du monde entier sont toujours à fond sur ce groupe, et j'en suis le plus surpris... Ce que les gens refusent d'accepter, c'est que les années 1990 étaient géniales. Pensez-y, avec Thatcher expulsée et l'arrivée du New Labour (nouveau parti travailliste, ndlr). Et Oasis, Blur, Pulp et bien d'autres groupes squattaient en permanence le top 5 des ventes." 



Dans les backstages destroy d'un club mancunien, Liam Gallagher se distrait avant l'un de leurs tout premiers gigs (1). Noel signant un autographe sur un T-shirt de fan. (2). Le groupe s'accorde quelques instants de répit avant de monter sur scène. (3).





ON THE ROAD AGAIN
A 75 ans, Seasick
Steve publie
son huitième album,
toujours sur
les routes, et pas près
de perdre le nord.



SEASICK Steve

toujours en selle !

Pour fêter ses dix ans de carrière, le vieux cowboy errant signe *Keepin' The Horse Between Me And The Ground*, un double album en partie acoustique, à cheval entre blues et folk/country.



PROPOS RECUEILLIS PAR
KATHLEEN AUBERT



ROLLING STONE

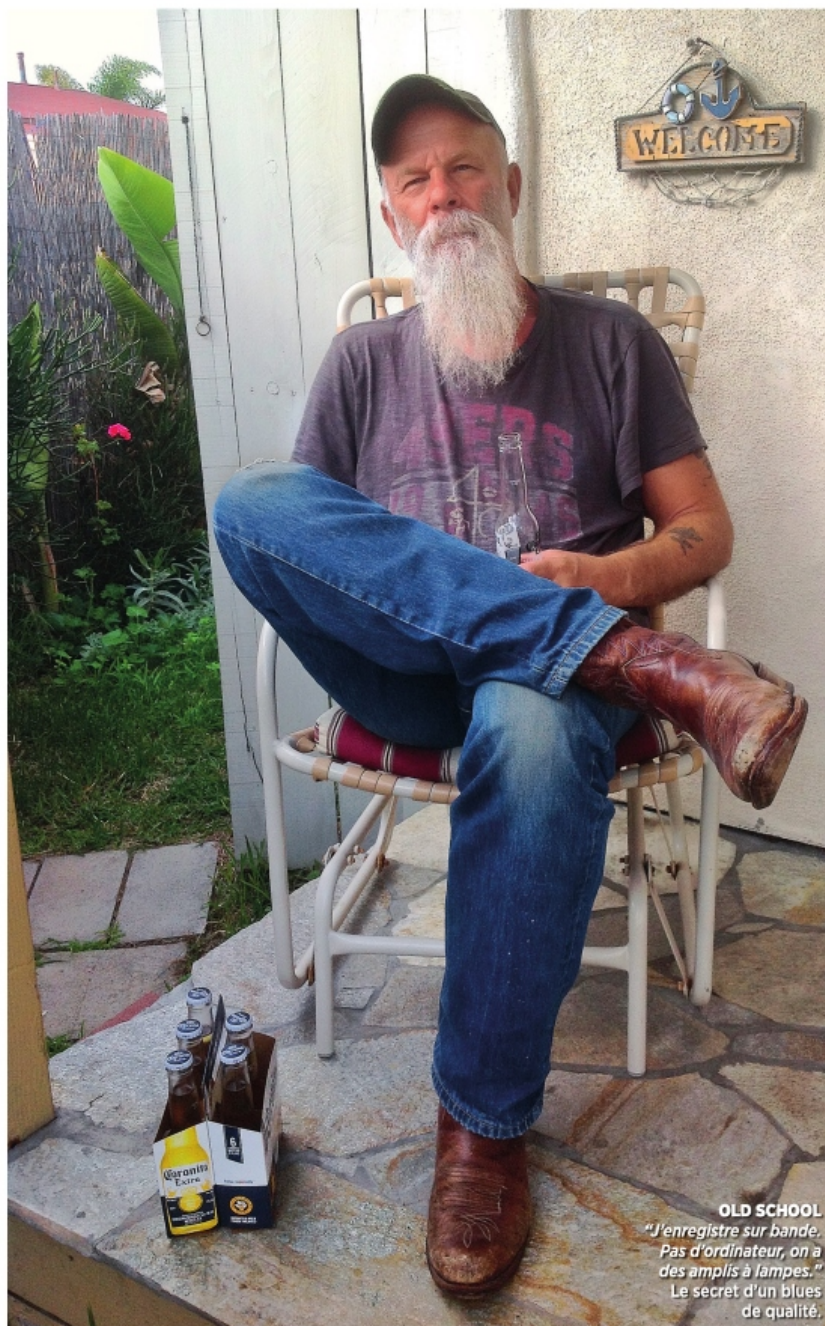
Votre nouvel album se compose de deux disques : un premier d'orientation blues-rock et un second plus acoustique, plus folk/country. Ce n'est pas un hasard, si ?

Je voulais qu'il y ait un disque de bonus gratuits avec l'album, pour que les gens en aient pour leur argent ! J'avais tout un tas de chansons en tête, et il se trouve qu'elles se divisaient naturellement en deux types distincts. Je veux pouvoir mettre ce qui me chante sur mes disques. Je ne me demande jamais ce que les autres pensent que je devrais faire, parce que je n'ai pas le temps pour ce genre de connerie : si une chanson country peut cohabiter avec un titre bluegrass ou rock, alors il faut s'arranger pour que le tout fasse un bon ragoût musical, parce que je n'ai pas du tout envie de faire des disques séparés pour chaque genre !

ON VA TRANSFORMER WEMBLEY EN PETIT BAR. OUAIS, UN PETIT BAR OÙ ON CASSERA LA BARAQUE, RIEN D'AUTRE !

Vous utilisez un minimum de matériel, tant sur scène qu'en studio. Comment l'enregistrement de ce huitième album s'est-il déroulé ?

On a enregistré chez moi, avec mes complices habituels, à savoir Dan [Magnusson, le batteur] et mon fils [Henry, au mix]. J'enregistre sur bande. Pas d'ordinateur. La majorité de l'équipement date des années 1960, on a des amplis à lampes. C'est le genre de matos que je sais utiliser. On ne réfléchit pas trop, on essaye juste de saisir le feeling, et tant pis si on fait des erreurs du moment que ça balance ! Dan et moi, on travaille plutôt vite. Du coup, ça ne nous a pas pris trop longtemps pour mettre en boîte toutes les chansons. Il y en a certaines que Dan n'a jamais entendues avant qu'on s'y mette, mais il se débrouille toujours pour que ça colle, et on enregistre en une prise ! En studio, on a un set up très basique, comme sur scène : on



OLD SCHOOL

"J'enregistre sur bande. Pas d'ordinateur, on a des amplis à lampes." Le secret d'un blues de qualité.

est assis l'un en face de l'autre, on appuie sur "enregistrer" et on joue !

Le second disque comporte plusieurs reprises, dont "Everybody's Talkin' At Me" de Fred Neil. Comment les avez-vous choisies ? Que représentent-elles pour vous ?

Ce sont tout simplement des chansons super qui représentent divers moments de ma vie, et que j'adore jouer. Je raconte l'histoire de "Gentle On My Mind" [de Glen

Campbell] pendant mes concerts, alors pour la connaître, il faudra venir me voir ! Quand nous avons enregistré "I'm So Lonesome" [de Hank Williams], Amy Lavere a posé sa voix en une seule prise. On était en larmes à la fin de la chanson. Amy a une voix qui remue les tripes. Quant à "Signed D.C." de Love, je la chante depuis des années. Juste pour moi. Quand ce titre est sorti [en 1966], ça n'était pas la meilleure période de ma vie...

Y a-t-il des titres que vous aimeriez reprendre, mais que vous n'avez jamais osé soumettre à ce traitement ?
Non. Si j'en avais envie, je le ferais.
Bon nombre des chansons de l'album évoquent votre passion pour la vie sur la route. Elles proposent aussi une réflexion sur l'impact que cette vie nomade a eue sur votre relation avec les autres. Envisagez-vous de raccrochez les gants ?

Je continuerai jusqu'à ce que les roues se détachent de la guimbarde ! Le titre "Gispy Blood" parle de l'incapacité à rester au même endroit. J'y explique que l'envie de partir est parfois si forte qu'elle ressemble à un feu qui brûle dans mes veines. Il vaut mieux partir que rester et se consumer sur place. En tout cas, c'est le cas pour moi. Sur "Maybe I Might", je réfléchis à toutes mes pérégrinations, et à quel point c'est facile de quitter un endroit en laissant des gens derrière soi, ce qui n'est peut-être pas super pour ceux qui restent. Mais je n'aurais pas vraiment pu faire autrement, alors je vois cette chanson comme une sorte d'explication, une manière de m'excuser. C'est aussi l'idée de "Lonely Road". On finit tous un jour sur cette route, non ? Parfois, il est temps de partir. Je crois que ce titre est mon préféré sur *Keepin' The Horse Between Me And The Ground*.

Le titre "Hell" se rapproche beaucoup de l'idéologie hippie... Au fond, vous qui avez vécu la grande époque de Haight Ashbury et le Summer of Love à San Francisco, êtes-vous hippie ?

Carrément ! Je suis brut de décoffrage, totalement hippie. J'ai même des colliers de perles hippies ! J'ai eu l'idée subite de cette chanson quand j'ai entendu parler des riches qui planquaient leur blé au Panama. Ça leur permet de ne pas payer d'impôts, et je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a gêné. Les riches font ce genre de truc depuis toujours, mais là, ça m'a vraiment foutu les boules et il fallait que je gueule un bon coup !

Dans un genre très différent, "Southern Biscuits" est une recette mise en musique...

C'est une vieille recette que je fais depuis que je suis gamin. Si vous la suivez, vous en aurez l'eau à la bouche, mais il faut utiliser une poêle en fonte et du saindoux ou de la margarine. A la fin, mettez une grosse noix de beurre et du miel sur les biscuits, et vous verrez ce que c'est que le paradis !

Les Français sont assez portés sur la cuisine... Quels sont vos péchés mignons alimentaires à part les biscuits du sud ?

Mon plat préféré, c'est la dinde de Thanksgiving et tout ce qui va avec. Comme dessert, je dirais la tarte aux pommes. Le tout arrosé d'un bon vin rouge !

LE TOP ÎLE DÉSERTE

Quoi de pire, pour un gars aimant tailler la route, que de se retrouver coincé sur une île déserte ? Si cela lui arrivait cependant, voici les cinq albums que Seasick Steve aimerait avoir emporté avec lui :

Fred McDowell

Mississippi Blues (1960)

"J'ai rencontré Fred dans les années 1960, et depuis, il a toujours été une source d'inspiration pour moi. Cet album représente le country blues traditionnel. On ne peut pas faire plus traditionnel que ça."

Hank Williams

Moanin' the Blues (1952)
ou 40 Greatest Hits (1978)

"J'ai écouté Hank Williams toute ma vie. Il est l'incarnation du blues de l'homme blanc. Chacune des notes qu'il chante porte la tradition du country blues en elle. Il n'y a pas de meilleur chanteur de country que Hank Williams."

Staple Singers

Uncloudy Day (1959)

"Le meilleur album de gospel jamais fait, mais ça n'est rien que du blues ! Quand on écoute la jeune Mavis Staples, on en a les poils qui se dressent et il y a de quoi entrer en religion même si on n'est pas croyant !"

Bobby Bland

Two Steps From The Blues (1961)

"Je ne me lasse jamais de ce disque. C'est Bobby au mieux de sa forme, et personne ne lui est jamais arrivé à la cheville !"

Moby Grape

Moby Grape (1967)

"C'est le meilleur groupe de San Francisco des années 1960 que j'ai jamais vu sur scène. Ce disque est intemporel, et il me rappelle bien sûr toute une époque... Oh yeah !"



Cela fait tout juste dix ans que le public vous a découvert sur le plateau de l'émission télévisée de Jools Holland aux Etats-Unis. Vous allez fêter cet événement le 14 octobre prochain à Londres, à Wembley...

Oui ! Quand j'ai réalisé que ça faisait dix ans que j'étais passé à l'émission de Jools Holland, dix ans que le public m'avait confié ce boulot, j'ai décidé qu'on devait faire la fête. En fait, on va tout simplement

transformer Wembley en petit bar. Ouais, un petit bar où on cassera la baraque, rien d'autre ! Et on va y aller à fond !

Que voyez-vous quand vous regardez à l'horizon 2026 ?

Si je suis toujours là et en bon état, alors je ferai toujours la même chose que maintenant. C'est le meilleur boulot du monde, et je remercie tous ceux qui ont mis la main à la poche pour venir me voir jouer. Quel pied, et quelle sacrée aventure !



DEVENDRA BANHART

Le folk bohème

DÉPUIS 2002, IL NOUS RÉGALE de ses ritournelles folk lo-fi, savant condensé de ses influences, d'Arthur Russell à Os Mutantes en passant par Nick Drake. S'il fait vibrer le cœur des filles (y compris celui de Natalie Portman jadis), ce n'est pas étonnant. Traits fins, silhouette gracile, voix douce et humour à justes doses : Devendra Banhart est un séducteur né. Ce qui se confirme en live mais aussi en studio, grâce à son neuvième album, *Ape in Pink Marble*, produit par ses fidèles compagnons Josiah Steinbrick et, surtout, le producteur Noah Georgeson : *"Je le connais depuis mon premier Halloween passé à San Francisco. J'étais déguisé en Liza Minnelli version saoule, avec le rouge à lèvres partout... Et complètement cramé."*

Ca, c'est tout Banhart : une vraie politesse mais une absence de filtre déconcertante. Les interview policées, très peu pour lui. Ainsi, les premières minutes de notre conversation sont consacrées au jardinage (*"Luther Burbank est un magicien qui a inventé le cactus sans épines, n'est-ce pas incroyable ?"*) et au jet-lag (*"Je suis tout le temps fatigué, je suis né fatigué. Je devrais même faire mon prochain album là-dessus"*) avant d'entrer dans le vif du sujet : *Ape in Pink Marble*. Une agréable surprise où son folk rencontre le ska ou l'italo disco. *"On a mis trois ans à réaliser quelque chose qui s'écoute en quelques minutes, à cause de tous les instruments à apprivoiser, comme le koto. Un des challenges de cet album a été d'arrêter de me demander d'être moi-même. Juste d'être, sans réfléchir. Cela demande un véritable effort. Je pense que, dans une certaine mesure, c'est la définition d'un adulte."*

L'éternel adolescent serait-il devenu grand ? En tout cas, il est toujours fidèle à sa bande de copains. En plus du disque, il a aussi publié un livre d'art avec eux (parmi lesquels Beck et Adam Green) : *I Left My Noodle On Ramen Street*. On y trouve des photographies, des textes poétiques, des collages et des dessins aux traits fins : *"C'est délicat, tellement à l'opposé de ce que j'étais à l'époque, où j'avais une relation dramatique avec mon ego. Maintenant, je suis plus calme mais mes dessins, eux, sont plus tonitruants, chaotiques."* Derrière l'apparence décontractée du chanteur, on devine que rien n'est si simple. Il assume ne pas avoir trouvé totalement la sérénité. Tant mieux, c'est bon pour l'inspiration. *"L'anxiété fait partie du jeu, dit-il. L'important est de savoir quand prendre du recul et la mettre de côté, sinon elle te consume... La méditation m'a beaucoup aidé. C'est très physique et très simple."*

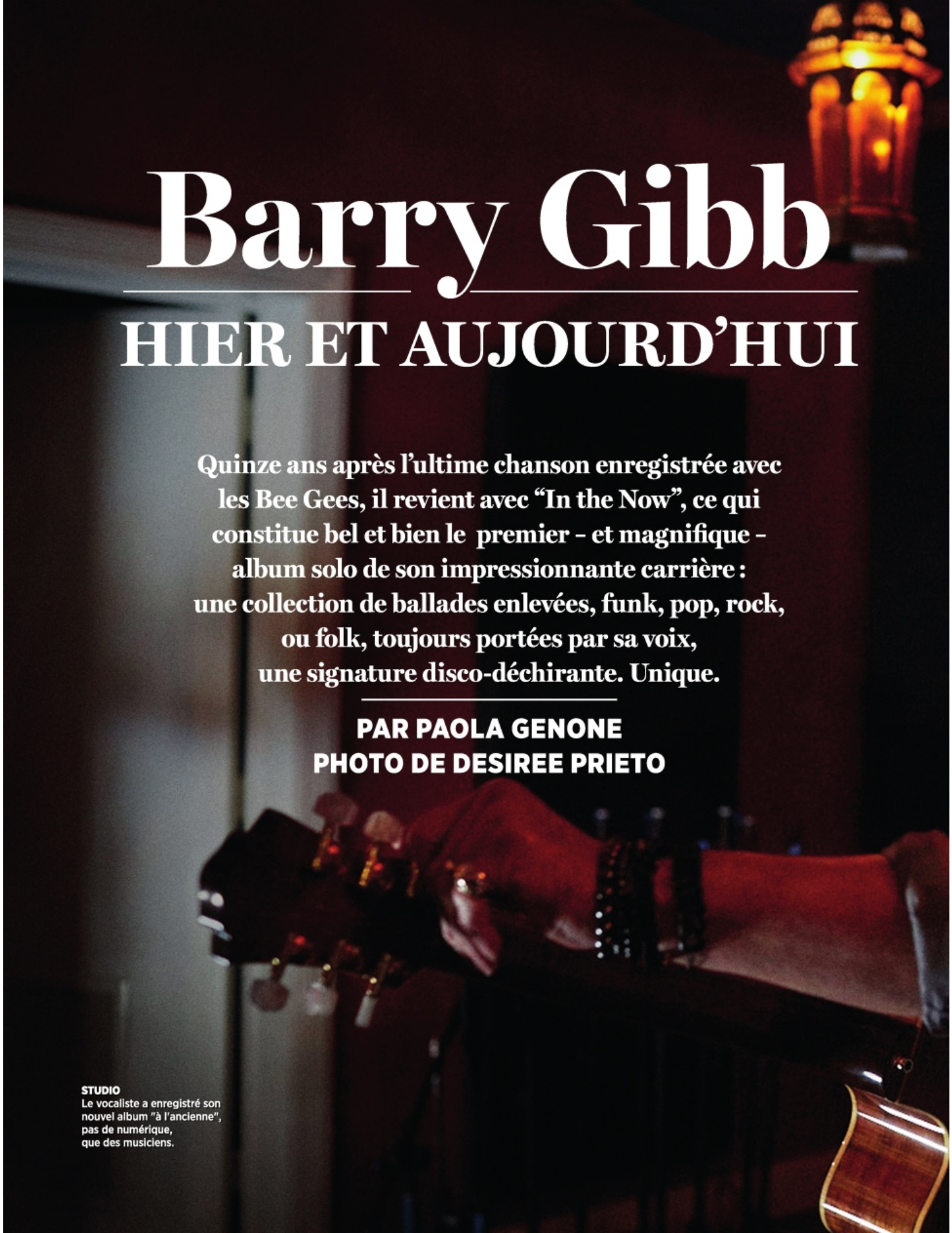
Comment envisage-t-il l'avenir ? Musicien, mais pas seulement : *"Chez moi, je fais de la poterie, des bijoux, de la sculpture, et je pense sérieusement à les commercialiser. Et j'aimerais sortir un livre de photographies. Cette idée de faire plaisir à l'objectif... il y a un vrai pouvoir là-dedans. Récemment, au Japon, on m'a demandé de m'allonger par terre torse nu, comme si c'était normal ! Cette autorité naturelle du photographe me fascine."*

Après un long passage à New York, il est retourné vivre à Los Angeles, par amour pour la Californie. On discute alors du mythe Laurel Canyon, quartier devenu si cher que plus personne ne pourrait y vivre. Il nous affirme le contraire : *"Les gens se disent que c'est inabordable et ne cherchent pas. Alors qu'on peut s'y balader, frapper aux portes des maisons à louer et tomber sur un monsieur ravi de voir un musicien. Tout arrive si on le veut vraiment."* Impossible n'est pas Devendra.

SOPHIE ROSEMONT

PHOTOGRAPHIE PAR OSK STUDIOS

APE IN PINK MARBLE
L'agréable rencontre du folk lo-fi qu'on lui connaissait, avec le ska ou l'italo disco.



Barry Gibb

HIER ET AUJOURD'HUI

Quinze ans après l'ultime chanson enregistrée avec les Bee Gees, il revient avec "In the Now", ce qui constitue bel et bien le premier - et magnifique - album solo de son impressionnante carrière : une collection de ballades enlevées, funk, pop, rock, ou folk, toujours portées par sa voix, une signature disco-déchirante. Unique.

PAR PAOLA GENONE
PHOTO DE DESIREE PRIETO

STUDIO

Le vocaliste a enregistré son nouvel album "à l'ancienne", pas de numérique, que des musiciens.



DIFFICILE DE NE PAS ÊTRE ÉMU EN RENCONTRANT CE CHANTEUR-compositeur au regard vif et aux manières humbles... En touchant du doigt la douceur infinie d'une âme qui semble avoir été façonnée comme un rocher par le vent et les intempéries. La tempête sied à cet insulaire, né sur les côtes fières et dentelées de l'Ile de Man, entre l'Angleterre et l'Irlande. On dit de lui qu'il est "un rescapé", "un survivant", et c'est vrai.

Barry Gibb est dernier de Bee Gees, la rémanence de l'inoublable cri de "Staying Alive"... et de tant de hits pop enregistrés dans les sixties et seventies. L'immense artiste a inspiré Michael Jackson et Prince, qui a composé seul ou avec son frère Maurice des tubes pour Kenny Rodgers et Dolly Parton ("Islands in the Stream"), Diana Ross ("Chain Reaction"), Dionne Warwick ("Heartbreaker") ou "To Love Somebody" qui était destinée à Otis Redding, malheureusement décédé avant de pouvoir l'enregistrer...

S'il vit désormais à Miami, on le retrouve à quelques pas de sa résidence secondaire à 40 kilomètres de Londres... Dans ce petit restaurant de Beaconsfield dans le comté du Buckinghamshire, face à un formidable magasin d'instruments de musique, Barry Gibb nous parle avec un naturel désarmant, et en digression permanente, de son album, de sa dépression, de son rapport aux aiguilles d'une montre, de la perte de ses frères jumeaux Maurice et Robin, morts respectivement en 2003 et en 2012. Avec son sens de l'humour contagieux et un talent extraordinaire, à 70 ans, Barry Gibb a un seul défaut : sa vitalité nous fait presque sentir vieux.

Quel a été le moteur de ce nouvel élan créatif... un premier album solo ?

C'est un élan qui vient de loin. Une urgence. Déjà, à l'époque des Bee Gees, alors qu'on ne nous présentait plus, désormais, qu'à travers les reflets d'une boule à facettes disco, mes frères et moi, nous nous disions : "Il faut qu'on écrive des chansons pour des artistes extraordinaires et qu'ils les chantent afin que les gens comprennent que nous sommes avant tout des songwriters !" Le moment est venu pour moi de prouver une fois de plus que je suis un songwriter et que je l'ai été pendant toute ma carrière. Mes frères ne sont plus là... Je suis seul face à un vent glacial. Mais les plus belles chansons sont souvent écrites dans la difficulté, quand on est dos au mur. A ce stade de ma vie, j'avais le choix entre l'implosion et la création. J'ai choisi de créer. Ce disque renferme tous les sentiments, toutes les émotions que j'ai éprouvés le long de mon existence. Je l'ai conçu comme un tout, pas comme dans une usine à tubes. Il n'y a pas une seule chanson qui ne devrait pas être là où elle se trouve. Ça sonne prétentieux ? Peu importe.

Le son de l'album est très organique et les musiciens sont formidables... Où l'avez-vous enregistré ?

A Miami... Et oui, tout est enregistré en live : pas d'ordinateur, de programme pro-tools... J'ai travaillé avec les musiciens avec lesquels je joue depuis au moins six ans. Parmi eux, il y a mon fils aîné Stephen, qui est le guitariste leader avec Dan Warner (Alicia Keys, Barbra Streisand...), Lee Levin à la batterie, Ben Stivers et Doug Emery aux claviers ; Douggy vient partout avec moi. Et il y a un jeune génie qui prend soin de mes oreilles depuis dix ans, parce qu'elles ne vont pas très bien. Je dois trouver toutes sortes de sorcelleries pour compenser ce handicap : des "ear monitors" extraordinaires qui me permettent d'entendre

sent son cœur battre ; on entend cent fois plus ce que les gens disent et tout devient terriblement fort : les odeurs, les couleurs, le moindre détail... En gros, le fait d'être présent génère des effets plus puissants que n'importe quelle drogue. J'ai une nouvelle vision du monde, de la vie, de mon passé...

Pourriez-vous expliquer ce que signifie musicalement In The Now ?

C'est faire face à quelque chose de pas évident pour moi, comme pour tous ceux qui font partie de ma génération... J'étais là dans les années 1950, 60, 70, 80... J'ai vécu ces époques, j'ai évolué dans ces décennies et j'ai été intéressé par toutes les révolutions musicales qu'elles ont portées, même si les gens ne le savent pas... J'ai toujours navigué musicalement entre les époques, les styles. Et puis, j'en suis arrivé à une conclusion : je ne crois plus dans le dieu "temps". J'ai arrêté de penser que le temps, la montre, le calendrier, ont une quelconque importance... Certaines musiques vivront pour toujours, peu importe le genre... John Coltrane ou David Bowie composaient leur vie comme leur art, hors des règles du temps. Je ne me compare pas à eux... mais je compose ce que je vis. Ma mère a 95 ans... elle vient d'avoir une attaque cérébrale [et décèdera entre temps, ndlr] et je vis une expérience que j'ai déjà imaginé mille fois dans ma tête, mais ce que je ressens n'a rien à voir avec ce que

"Mes frères ne sont plus là... Je suis seul face à un vent glacial."

le son comme quand j'étais gamin. Ashley, mon fils cadet, et Stephen ont composé les chansons avec moi. J'écris mieux en collaboration... Bref, nous sommes un super gang.

In The Now - dans l'instant présent - est un koan, une expression qu'utilise également Graham Nash pour décrire son dernier album. Vivre le présent est une façon de se protéger des démons du passé et des craintes sur l'avenir ?

Oui et non... Dernièrement, j'ai appris à être de plus en plus dans le réel, dans l'instant que je vis. Ce qui est, je vous l'assure, encore plus effrayant que de se réfugier dans l'imaginaire, les souvenirs, les projections sur ce qu'il adviendra... car, quand on est présent, vraiment présent, on sent monter une sorte d'adrénaline qui s'appelle la "vie"... On voit tout de façon hyperréaliste, sans filtre. On

je croyais ressentir. Il en va de même en musique : tant que je ne compose pas, que je ne chante pas, je peux me raconter tout ce que je veux, que je ferai la chanson du siècle ou que je suis fini... ce ne sont que des conneries. Ce qui reste est là, dans ce que j'ai fait. *In The Now* est une façon de dire qu'il y a l'avenir qui se fait et l'avenir qu'on se fait, tout en restant collé à l'instant présent...

Sans pour autant oublier votre passé ?

Bien sûr que non ! Mon passé est dans ce que je suis. Dans chaque note et chaque pli de ma voix, dans ces chansons. Mes souvenirs sont là. Mais, vous voyez, quand je parle d'être "présent", c'est une façon de ne pas se perdre... Le monde est en train de changer à une vitesse ahurissante et parfois j'ai devant mes yeux l'image de mes frères - s'ils étaient là - et de moi, en train de courir sur



PÈRE ET FILS

Barry avec son fils aîné, Steven, musicien professionnel: il a assuré la plupart des guitares de l'album.

le bord d'une grande sphère – la planète Terre – comme pour attraper quelque chose, le cœur en accéléré... c'est une image de BD ! Nous courons tous, mais pour aller où ? C'est très intéressant, car j'ai la sensation que le temps a doublé de vitesse, comme un groupe de rock ou de jazz double le tempo pendant une improvisation, et que personne ne gouverne rien en solo, tout se passe en "interplay" et la seule façon de survivre, c'est de continuer à jouer le mieux possible pour ne pas être éjecté du groupe. Et oui, le passé est lourd. Sans doute parce que j'ai perdu mes frères... parce que j'ai dû faire face à une profonde tristesse, à une dépression... J'ai été dans le noir total, incapable de voir une issue, une lumière.

Cet album est pourtant plein de vie...

Oui ! Le temps est venu pour moi de vivre à nouveau. C'est ce que je chante dans le titre "Home Truth Song" : j'y dis que je veux avancer... que je me sens comme un orphelin, mais que je dois continuer, évoluer. Je le crie à moi-même et au monde aussi à travers une chanson comme "Diamonds", dans laquelle je reviens sur les funérailles de Robin. C'est une façon d'en parler très abstraite, mais c'est exactement le miroir de ce que j'ai ressenti ce jour-là et que j'exprime à travers des paroles comme : "If tears were diamonds, I'd be a rich man now." Être aux obsèques de quelqu'un qui vous est si proche est une situation, une sensation surréaliste.

Impossible d'accepter. Je regardais autour de moi et je me disais "d'accord, il est mort... et qu'est ce que fais de ça ?"

Pourtant on n'entend aucune rage, aucune amertume dans vos mélodies, dans votre voix...

Non... Je ne peux pas être fâché. Ce n'est pas compréhensible... Vous savez, je n'ai jamais pensé à nous comme aux Bee Gees... nous étions quatre frères plus que proches. J'étais l'aîné et je me suis toujours senti responsable d'eux, en quelque sorte. Et puis la mort frappe à la porte : d'abord, vous perdez un frère qui n'a que 30 ans [Andy Gibb, mort en 1988]... Et puis les deux autres qui étaient comme mes jumeaux. Evidemment qu'ils me manquent. J'ai toujours imaginé qu'un jour on serait assis sur des fauteuils en train de rigoler en nous remémorant le passé. Mais ça ne s'est pas déroulé comme ça et je me suis retrouvé seul comme un idiot sur le fauteuil. Parfois, il m'arrive de parler avec eux, d'avoir des conversations imaginaires dans lesquelles Maurice ou Robin me donnent des conseils, des opinions sur ce que je fais, sur ce que je devrais faire... Sur une chanson...

Comment vous arrivent les chansons ?

J'attrape une idée, des idées... J'ai toujours un lecteur à cassettes à côté de mon lit

et, quand une mélodie traverse mon esprit, je l'enregistre même en pleine nuit. Si je ne la grave pas immédiatement, c'est foutu, je ne la retrouve plus. J'adore les lecteurs à cassette ; ça ne me viendrait jamais à l'esprit d'enregistrer sur un iPhone... j'ai essayé, mais ça n'a pas le même son, le même goût. Le son a un goût, vous ne trouvez pas ? Je n'enregistre pas que des mélodies, mais aussi l'idée d'une histoire, d'un titre de chanson... un contrechant. Après, je suis confronté à mon désordre : je n'écris rien sur les cassettes, donc j'en ai des centaines et des centaines chez moi et je deviens régulièrement fou en cherchant celle dont j'ai besoin... Heureusement, certaines chansons me viennent en une seule fois, comme "Star Crossed Lovers" que j'ai dédié à ma femme, Linda...

C'est plus qu'une sérénade, n'est-ce pas ?

Oui [rires]... J'y raconte que dans les sixties, on ne pouvait pas faire monter sur scène une chanteuse qui était votre amoureuse : le label, les agents vous disaient : "Tu es une pop star, donc tu ne peux pas la montrer ! Il faut que tu sois célibataire et désirable !" C'est un diktat auquel j'ai stupidement obéi et ça me chagrine encore aujourd'hui... Cette chanson m'est venue chez moi, à Miami, au milieu de la nuit. J'ai dû trouver immédiatement la suite des paroles, de la mélodie... c'est obsessionnel une chanson. C'est comme une idée qui vous tennaie et ne vous lâche

pas. Quand on me demande ce que c'est que d'être un songwriter, j'ai envie de répondre : "quelqu'un qui capture des lucioles". Bref, je me suis levé - j'ai un studio d'enregistrement chez moi - et j'ai appelé Stephen et Ashley qui m'ont rejoint. Nous avons commencé à chercher les progressions d'accords, toujours en restant religieusement accroché à l'idée, au souffle de départ. Et puis il y a "Meaning Of The World", ma préférée de l'album, qui a atterri comme une fusée...

Une fusée ?

Oui... J'ai des enceintes dans ma chambre et un micro, un mixer... Alors, ça va sonner ridicule mais je vous le dis : parfois j'éteins toutes les lumières, j'allume un spot et je fais semblant d'être sur scène. Et ça marche ! "Meaning Of The World" est arrivée comme cela ! Il y a quelque chose de frais dans cette

On se mettait à chanter à cappella et en polyphonie des titres comme "Happy Birthday Sweet Sixteen". Ses paroles si joyeuses, si nostalgiques sont encore magnifiques. Et ses tempos, ses contretemps... Mais il y a aussi du Prince, quelque part très caché dans cet album...

C'est un beau saut de Neil Sedaka à Prince...

Non, c'est un pont, il suffit de le traverser... Prince a eu une influence incroyable sur moi, et mon chemin aujourd'hui est justement de revenir au R&B de cette façon et de s'éclater, parce que c'est ce que ces gens ont fait !

C'est irritant d'être souvent enfermé dans la cage disco ?

Personne ne veut être enfermé dans une cage. Ornette Coleman n'avait pas envie qu'on parle de sa musique en le reléguant au

C'est absolument vrai, car Clapton fait partie de mes influences et je lui voue une admiration sans borne. C'est aussi quelqu'un de très généreux... Vous savez, quand les Bee Gees étaient au plus bas et que personne ne voulait passer nos chansons à la radio, Eric nous a proposé d'aller enregistrer dans le studio d'Ocean Boulevard, à Miami. C'était en 1975, et c'est durant ces sessions que j'ai commencé à chanter avec ce falsetto qui vous est familier [rires]... C'est là aussi qu'est née, une nuit, la chanson "Jive Talking". C'est devenu un tube et le reste vous le connaissez, je crois !

Chanter vous a aidé ? La voix est un travail, une discipline quotidienne et...

Non ! La musique n'est pas un travail, je ne l'envisage pas ainsi. C'est quelque chose dont j'ai besoin, c'est différent. Ce n'est même pas une discipline, c'est une passion. C'est une question de survie pour moi, vous comprenez ? Je joue et je chante aussi tout seul, sans public ; c'est une nécessité.

Mais comment gardez-vous ce vibrato, ces envolées ? La voix est un instrument fragile...

C'est l'apprentissage d'une vie ! En plus, j'ai arrêté de fumer il y a quinze ans... Et j'ai exploré mes cordes vocales sans répit. J'ai découvert que je pouvais les faire aller beaucoup plus loin que je ne le croyais. À l'époque de "Jive Talking", je forçais beaucoup ma voix et je me fatiguais très vite... J'ai appris à la dompter et j'ai commencé à pouvoir chanter deux heures d'affilée sans avoir le souffle court et la gorge en feu. Je n'ai jamais annulé un concert... si, une fois, quand Robin est tombé malade. Une autre chose que je fais, c'est d'échauffer ma voix, pas seulement avant de chanter, mais aussi quand je dois parler à quelqu'un que j'admire profondément... Je l'ai fait par exemple avant de rencontrer Paul McCartney. C'est quelqu'un d'extraordinaire. Je n'oublierai jamais notre première conversation...

De quoi avez-vous parlé ensemble ?

De la naïveté... du fait de se sentir profondément naïf et vulnérable... Des fois où nous nous sommes sentis au plus bas, déprimés. Je lui ai aussi demandé comment il échauffait sa voix, parce que moi je dois le faire tous les jours dès le réveil pour tester mes deux voix - la naturelle et le falsetto, car on utilise deux muscles différents. Paul m'a dit qu'il ne le fait que durant la balance, avant un concert. Avant de partir, il m'a dit : "Tant que ça ne descend pas, tant qu'on arrive à chanter dans la même clé, tout va bien." Paul n'a jamais changé de clé, de hauteur. Il n'a pas dû descendre d'un ton... et moi non plus. Et puis, un jour, il m'a dit qu'il avait tous nos disques...

Vous assumez l'image du Barry Gibb en costume blanc, bijoux en or... celui qui a

“Quand les Bee Gees étaient au plus bas, Clapton nous a proposé d'enregistrer dans le studio d'Ocean Boulevard, à Miami..”

chanson, quelque chose que l'enfant qui est en nous pourrait aimer... c'est quelque chose de très important pour moi. Dans ce titre, je reviens sur les sensations que l'on éprouve quand on tombe amoureux à 12 ou 13 ans... Ca vous est arrivé ? Come on ! On tombe toujours amoureux de celle ou de celui qui ne veut pas de nous... Je l'ai vécu, comme tout le monde. Et puis, des années plus tard, cet objet du désir vous tombe dans les bras... mais justement, c'est trop tard. Et, pourquoi ? Parce que vous êtes encore à la recherche de cette émotion si puissante, celle du premier émoi, et vous pouvez bousiller toute votre vie en restant accroché à ça.

Dans les titres de cet album, on peut entendre tellement d'influences :

la musique noire des roaring twenties, le rock, les sonorités eighties... et la folk !

Oui, toutes mes influences sont là. "Star Crossed Lovers", par exemple est totalement inspirée de Carole King, parce que c'est mon époque... Je joue avec ce qui est resté gravé en moi : Carole... Gerry Goffin, avec lequel elle a écrit des chansons merveilleuses comme "Will You Love Me Tomorrow"... Neil Sedaka, fantastique compositeur et chanteur : avec mes frères, on se disait souvent que sans lui, il n'y aurait pas eu de Bee Gees. C'est en écoutant ses chansons que nous avons pu nous forger notre propre son.

free jazz, ou Prince au funky ! Pourquoi ? Parce que ce n'est tout simplement pas la réalité, pas dans ce que j'appelle "in the now" ! Il fut un temps où je vivais à Ibiza, avant que ça ne devienne une île si branchée et débile... C'était merveilleux : il n'y avait pas de drogues, pas d'herbe. On a vécu là-bas pendant environ six mois et *Harvest* de Neil Young était le seul album que nous avions emporté, avec *Behind Closed Doors* de Charlie Rich. L'impact que *Harvest* a eu sur moi est indescriptible. Il faudrait qu'on passe tous une période de notre vie sur une île ou en réclusion avec un ou deux albums au maximum...

Lesquels ?

Un disque de Joni Mitchell par exemple... Joni... J'ai toujours besoin d'elle à la fin d'une journée. Ou Prince. En ce moment je joue au chat et à la souris avec Prince : je cherche et j'écoute tout ce qu'il a fait... enfin, ce que l'on arrive à trouver car il n'arrêtait jamais d'enregistrer. Prince plonge dans toutes les musiques et c'est un jazzman extraordinaire ! Mais qui sait cela ? Comme lui, je cherche à repousser les barrières de toutes mes forces. Je refuse d'être enfermé. C'est ce que je dis dans la chanson "Home Truth Song".

On a l'impression d'entendre Eric Clapton sur le titre "In The Now"...

été arrêté en 1968 à Londres pour avoir menacé un stalker avec un pistolet ?

[Rires.] Ah oui ! Mais vous ne connaissez peut-être pas toute l'histoire... C'est vrai, j'ai menacé avec un pistolet déchargé un type qui me harcelait sur Fleet Street, à Londres... Le dernier endroit sur terre où sortir un pistolet, c'est dans une rue située à côté de la Cour royale de justice, près de là où je vivais... Ce mec, très baraqué, a commencé à embêter ma copine et il voulait entrer de force dans notre immeuble. Je suis monté en courant chercher le pistolet et j'ai dit à ma voisine : "Appelez la police car là, je vais l'arrêter, moi !" La police a débarqué et je me souviens de tous ces néons bleus pointés sur moi. Quelques jours plus tard, j'ai été convoqué au tribunal et, après m'avoir fait payer une amende de £ 25, le juge m'a fusillé du regard et m'a lancé : "Je vous préviens, Mr

Gibb... Ne vous représentez jamais plus devant cette cour dans ce ridicule costume blanc !" [Rires.] Bien sûr que j'assume !

Même les bijoux ?

J'adore les bijoux... et je voulais être comme Elvis, avec ses chaînes en or. J'ai rencontré son entourage et j'ai posé mille questions sur ses histoires, sa nature, sa psychologie. On voulait tous être Elvis ! Il avait quelque chose de tellement animal, et en même temps il souhaitait devenir un *preacher*... Il disparaissait dans la nuit avec son pick up et ils devaient aller le chercher : ils le retrouvaient souvent dans le quartier où il avait vécu enfant. Il fuyait le statut de star et les méga fans... Comme lui, j'ai peur des méga fans : ils ont tué Michael, les Beatles et Elvis. Je ne veux pas de cette célébrité. Je vois Paul McCartney et tout ce qu'il doit gérer, encore ! Et je peux vous dire qu'il n'aime pas

ça. A une étape de ma vie, j'ai voulu m'échapper de ça. Parce que mes yeux ont vu des choses horribles sur lesquelles je ne veux pas revenir. Je fuis, je fuis depuis des années, mais en réalité, j'aime toujours être sur scène, sous le feu des projecteurs, être reconnu ! Mais quand on me demande ma pièce d'identité, je trouve ça génial... Le seul souci, c'est que ça m'arrive de plus en plus !

Quelles sont les musiques que vous écoutez aujourd'hui ?

Tout. J'aime la country, la folk, la musique classique, selon mon humeur volubile et changeante, comme les disques qui passent sur ma platine. J'adore les compilations des fifties et sixties : chaque chanson est un souvenir pour moi... Et en ce moment, je suis obsédé par le bluegrass : David Rawlings et Gillian Welch. J'adore regarder ce documentaire qui s'appelle *Down From The Mountain*, avec entre autres la fabuleuse Emmylou Harris... Je pleure à chaque fois que je le vois. Et la comédie musicale *Carousel*, avec la musique de Richard Rodgers. Je l'ai vue plus de cent fois et, à chaque fois, je verse des larmes du début à la fin... Oui, je pleure comme un veau. C'est ma nature et ma fille se moque tout le temps de moi : "T'es un vrai Bee Gees, papa", me dit-elle. 



Ci-contre :

Une séance photo promotionnelle à Central Park, à New York, en mars 1975. De gauche à droite Robin, Maurice et Barry Gibb.

Ci-dessous :

En 1968, les Bee Gees participent à une émission de télévision australienne.



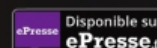
Rolling Stone

>>>>> VOTRE KIOSQUE DIGITAL <<<<<

**TOUS NOS ANCIENS NUMÉROS
EN VERSION
NUMÉRIQUE !**



**FLASHEZ-MOI
OU RETROUVEZ-NOUS SUR
WWW.ROLLINGSTONE.FR**



Le Guide

ALBUMS..... P. 86
LIVRES..... P. 93
CINÉMA..... P. 94

Leonard Cohen, l'élégance ultime



Ou comment, à 81 ans, au bord des ténèbres, on écrit un album que d'autres ne réussiraient pas à imaginer, même en sept vies.



Leonard Cohen

You Want It Darker

Columbia / Sony ★★★★★

PAR SOPHIE ROSEMONT

"NOUS SOMMES ARRIVÉS AU POINT où nous sommes si vieux, nos corps tombent en lambeaux, et je pense que je te rejoindrai bientôt. Sache que je suis si près derrière toi, que si tu tends la main tu peux atteindre la mienne (...). Je veux seulement te souhaiter un très beau voyage. Au revoir ma vieille amie. Mon amour éternel. Rendez-vous au bout du chemin." Lorsqu'il écrivit cette lettre d'adieu à Marianne Ihlen, décédée le 29 juillet dernier des suites d'une leucémie, Leonard Cohen avait sans doute déjà terminé ce quatorzième album. L'un des plus beaux.

You Want It Darker s'ouvre sur l'un des grands classiques de Cohen, immédiat et incontestable. Des chœurs graves, un rythme métallique, un orgue en arrière-plan, une mélodie qui s'incruste profondément dans nos pores, creusant nos estomacs. Puis la voix d'outre-tombe de Leonard Cohen : *"I'm ready, my Lord."* Doit-on réciter le Kaddish, comme il nous le suggère ici ? Égrenant les *"If you want..."*, *"You Want It Darker"* se révèle être une réponse mortifère au légendaire *"I'm Your Man"*. Réponse qui trouve un écho avec le titre *"Leaving The Table"* où, contrairement à ce que le Cohen malicieux de 1988 proposait, celui d'aujourd'hui assène : [Suite p. 86]

[Suite de la p. 85] "I don't need a partner / I don't need a lover". Mais on n'y croit pas une seconde.

DANS "TREATY", AUX LOINTAINES sonorités jazzy, où Cohen explique à son amante des histoires de fantômes – ceux qui restent de leur union. Les chœurs gospel d'"On The Level" soulignent le récit d'un homme malmené par les questions de la Vérité, du Bien et du Mal – celles qui, peut-être, reviennent le plus souvent chez le Canadien. "If You Didn't Have Your Love" est une ballade bluesy, dont le rapide solo de guitare cavernueuse brise le cœur : qu'importe ce que nous sommes, si l'Autre n'est pas là, rien ne vaut de vivre. S'ensuit le retour aux sources de "Traveling Light", typiquement cohenien : chœurs de Lilith en puissance, violons sur le toit du yiddish-land. Incantation rehaussée de cordes d'une élégance presque démoniaque, "It Seemed The Better Way" fait preuve de toute la poésie narrative du chanteur, qui assume ses erreurs, ses mensonges, ses petites victoires et ses grandes amours tout en faisant face à l'immensité du vide qui se trouve à ses pieds. Enfin, il nous offre une leçon de vie de 4 minutes 23, l'intense "Steer Your Way".

Dans la tradition juive, lorsqu'on se nomme Cohen, on est investi d'une mission : celle d'assurer les prières et la bonne tenue des rites, à la synagogue ou lors d'événements religieux. En produisant l'album de son père, Adam Cohen réinvestit cette tradition tout en prolongeant un lien très fort, que l'on sent physiquement tout au long des huit chansons de *You Want It Darker*. La pureté cristalline du son qu'il a façonné est le plus bel écrin qu'il pouvait offrir à la musique de Leonard. Se distinguant, au travers des ténèbres de ses textes, la voix de ce dernier : toujours plus grave, sublimée par son héritier. En guise de coda, la version instrumentale de "Treaty", où s'expriment uniquement des cordes fait monter les larmes aux yeux. C'est simple et profond, rappelant cette injonction que l'on entendait dans l'album *I'm Your Man* : "Take this waltz, take this waltz / With its I'll never forget you, you know !" ("Prends cette valse, prends cette valse / Avec ses 'Je ne t'oublierai jamais, tu sais !'") Dansons avec Leonard Cohen, jusqu'à la fin de l'amour. Jusqu'à la fin tout court. Espérons qu'elle se fasse encore un peu attendre. 



En noir et blanc

L'Australien revient avec un album cathartique.

Nick Cave and The Bad Seeds

Skeleton Tree RIAS ★★★★★



ÇA COMMENCE FORT AVEC "JESUS ALONE" : CAVE parle, de sa voix inimitable, "Tu es tombé du ciel, tu t'es écrasé dans un champ, près de la rivière Adur"... La musique est somptueusement sinistre, avec un côté arhythmique assez original, on se demande comment il arrive à retomber sur ses pieds pour chanter le refrain, "Avec ma voix, je t'appelle..." Mais ce qui est aussi frappant dans ce nouvel opus, c'est qu'on assiste au triomphe de Warren Ellis, un véritable génie, avec ses pédales en boucle, sa direction d'orchestre au feeling, son violon solo, ses claviers pourris. Tout ce que touche cet homme se transforme en or musical. Nick Cave n'a plus qu'à improviser au piano en disant ses textes, Warren fait le reste... D'ailleurs, Cave improvise tellement qu'il est incapable de refaire un passage, comme il l'avoue dans le documentaire *One More Time With Feeling*, dont le titre même évoque cette spontanéité impossible à reproduire. Ces impros donnent des choses comme "Rings Of Saturn", proche de la poésie parlée, du spoken word. On est beaucoup plus près, notamment sur "Magnet", d'un récitatif à la John Cale. C'est encore plus flagrant sur un morceau comme "Anthrocene", où l'accompagnement tourne au tintamarre légèrement désaccordé autour d'un piano omniprésent... On se croirait carrément plongé dans cet autre grand disque lugubre, froid et éblouissant, *Music For A New Society* de son quasi-homonyme. Warren Ellis est épaulé dans ses traficotages divers par un autre Bad Seeds historique, Jim Sclavunos. Evidemment, tout ça fait un choc, surtout comparé à l'album précédent, *Push The Sky Away*, agréable, facile, presque joyeux... Nick Cave avait même peut-être gagné un nouveau public avec ce disque, mais là, pas sûr qu'il le garde. Et puis, vers la fin, on entrevoit la lumière. "I Need You" est peut-être la chanson la plus explicite, la plus déchirante, impudique de l'album, presque gênante, mais on y entend aussi le premier beat de batterie depuis le début du disque... Thomas Wydler est ici presque au chômage technique. Sur "Distant Sky", une chanteuse un peu kitsch, Else Torp, répond à la voix de Cave (pour le seul passage en couleur du film documentaire, pas une réussite)... On est très loin du rock. Mais on s'en fout, non ? Enfin, le dernier morceau, qui donne son nom à l'album, "Skeleton Tree", est une pure merveille. Peut-être parce que c'est une chanson normale ? Avec une mélodie, des notes, du rythme, un texte presque apaisé. Et les Bad Seeds au grand complet, de la basse, de la batterie, de la guitare sèche. Enfin, est-on tenté de dire ! Qu'est-ce qu'on est conventionnels.

STAN CUESTA



Deap Vally

Femejism

Cooking Vinyl ★★★★★

Le rock à la sauce girl power

Quand on pense que ces deux-là se sont rencontrées dans un cours de crochet... Après un premier album aussi bruyant qu'enthousiasmant, les deux rockeuses californiennes Lindsey Troy et Julie Edwards reviennent avec *Femejism*, tout aussi trempé dans la sueur. Elles ont produits ces 13 nouveaux morceaux avec Nick Zinner, guitariste des Yeah Yeah Yeahs, et ça dénote sévèrement. A la fois Joan Jett, Courtney Love et Peaches, elles n'ont pas la langue ni les riffs dans leur poche. Mention spéciale à "Gonnawanna", "Smile More", tout brillant d'un rock'n'roll qui ne s'embarrasse pas de fioritures et de coquetterie. Tout en étant, pourtant, très féminin : pas de besoin d'entonner de jolies balades acoustiques d'une voix sucrée pour séduire. S.R.



Eric Clapton

Live in San Diego with special guest J.J. Cale

Reprise/Warner ★★★★★ 1/2

Dernière rencontre au sommet.

Un an après *The Road To Escondido*, l'album qu'ils avaient enregistré ensemble, Clapton invite son ami, le regretté JJ Cale, à le rejoindre sur scène, à San Diego, en compagnie de guests (Robert Cray et Derek Trucks) : d'où une version monumentale "Tell the Truth" avec des licks de slide à la manière des Dominos, avec Duane Allman qui place l'affaire sous le signe du "toutes guitares dehors". Après les classiques ("Key to the Highway", "Little Wing"), JJ faisait son entrée pour un grand moment de coolitude où affleuraient à chaque note la complicité unissant les deux hommes. Ainsi les belles versions de "Anyway The Wind Blow", "Don't Cry Sister Cry" et bien sûr "Cocaine" et "After Midnight". Le concert se termine en apothéose avec "Motherless Children" et autres "Layla". ALAIN GOUVRIN

Blue-Eyed Soul

Le deuxième chapitre des coffrets du Thin White Duke contient la version originelle de *Young Americans: The Gouster*.

David Bowie
Who Can I Be Now? (1974-1976)
Parlophone ★★★★★

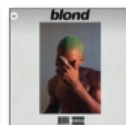


APRÈS *FIVE YEARS* (1969-1973), paru en 2015, Parlophone sort un nouveau coffret de 12 CD, 13 vinyles et versions digitales bénéficiant d'un nouveau mastering signé Tony Visconti, proposant tous les morceaux sortis entre 1974 et 1976. Deux années riches en émotions, souvent résumées en "période américaine" puisque Bowie avait choisi de s'exiler aux États-Unis, vivant d'abord à New York puis à Los Angeles. Ont été publiés *Diamond Dogs*, *Young Americans* et *Station to Station* – sans compter les lives. Mais, et c'est là où le coffret est incontournable, s'y trouve aussi *The Gouster*, la première version de *Young Americans*. Enregistrée au Sigma Sound de Philadelphie avec Visconti, elle témoignait de l'énergie soul de la ville, avant d'être revue à la moulINETTE pop sous influence John Lennon et Henry Maslin. On profite d'une rareté, "John, I'm Only Dancing", qui ne fait pas partie de la tracklist de *Young Americans*, merveille de disco-glam cuivrée à souhait. "Somebody Up There Like Me" interpelle la soul



funky de James Brown et ses échos gospels. Sur la version originelle de "Right", Bowie s'inspire plutôt de Marvin Gaye, se révélant hyper sensuel, soutenu par des rythmes exotiques... "It's Gonna Be Me", également écartée de l'album, est un slow vécu au piano, où Bowie se la joue crooner de Philly appuyé par des chœurs à tomber. Cerise sur le gâteau, le quasi inédit "Who Can I Be Now", dont la soul déchirante offre, tout logiquement, son nom au coffret, ainsi qu'un écho prémonitoire à "Where Are We Now?" (*The Next Day*, 2013). *The Gouster*, ou comment Bowie maîtrisa si parfaitement la blue-eyed soul qu'il se permit de la laisser au vestiaire.

S. R.



Frank Ocean
Blonde
Boys Don't Cry ★★★★★
L'insaisissable

Avant même que Frank Ocean ne se taise pendant presque quatre ans, nous poussant à nous demander quand – si ? – il donnerait un jour une suite à son éblouissant premier album sorti en 2012, *Channel Orange*, le petit génie du R&B d'avant-garde, natif de la Nouvelle-Orléans et résidant à L.A., était l'une des personnalités les plus insaisissables du monde de la musique. Fin août, après plusieurs dates de sortie dépassées, une vidéo basique d'Ocean construisant un escalier est apparue en streaming sur son site internet. Elle a été suivie d'un album d'images oniriques (*Endless*) et d'une boutique apparaissant en pop-up où les fans pouvaient acheter un magazine offrant un CD qui contenait la suite de *Channel Orange*, titrée *Blonde*.

Étonnamment, toute cette attente valait le coup. Sur l'hallucinant *Blonde* (orthographié "blond" sur la pochette de l'album), l'étourdissement est une sensation courante. L'album est à la fois oblique et intensément direct, mélancolique, drôle, dissonant et superbe : une merveille vertigineuse de pop psychédélique pour l'ère numérique. Sur le premier single, "Nikes", Ocean enveloppe sa voix dans une distorsion envapée et passe en l'espace de seulement deux phrases de la vantardise crue du baiseur ("Si tu as besoin d'une bite, compte sur moi") à l'affliction à propos de l'assassinat de Trayvon Martin ("Ce nègre me ressemblait comme deux gouttes d'eau"). L'atmosphère oscille entre le léger et le noir, le triomphant et le sombre, suivant une logique bizarre qui n'appartient qu'à Ocean. *Channel Orange* a marqué l'Histoire avec des chansons d'amour adressées aux hommes. Ici, Ocean reste ambigu sur l'objet de ses désirs, de façon provocatrice. "Je ne me fais plus de salopes, mais ta salope est l'exception", chante-t-il sur "Futura Free." Il y a là quelque chose de radical, qui réaffirme la plus grande force d'Ocean : il refuse absolument de se laisser coincer.

JONAH WEINER



Joana Serrat
Cross The Verse
Loose Music ★★★★★
Folk fantasy

Joana est d'un bloc. Elle est ce qu'elle chante. Elle est ce qu'elle raconte. Sa voix douce et authentique vous ouvre un nouveau monde, celui des rêves, des atmosphères feutrées et douces, accompagnée souvent d'une simple folk ou d'orchestrations légères. L'ambiance, les ambiances que tissent cette jeune artiste espagnole – dont certains titres sont réalisés avec la collaboration du musicien Neil Halstead, sont d'une rare douceur, et d'une rare intelligence. Dans le monde féérique ou idéalisé qu'elle décrit et qu'elle raconte, en anglais, on n'est plus très loin de la galaxie d'Angus & Julia Stone. Raffiné et détendu, cet opus place la jeune chanteuse dans cette catégorie d'artistes qu'on aime à écouter lorsqu'on veut réellement prendre son temps.

ABEL CORROYER



Nick Cave, Warren Ellis
Comancheria
Milan ★★★★★
Une B.O. magistrale

Par un curieux concours de circonstances, la sortie de cette B.O. signée Nick Cave-Warren Ellis, très férus du genre, coïncide quasiment avec celle du dernier chef d'œuvre en date du rocker australien, le très sombre *Skeleton Tree*. Pour *Comancheria*, un polar avec Jeff Bridges, les complices ont tissé une partition obsédante, mêlant cordes atmosphériques et boucles électroniques échappées des mystérieuses machines du Dr Ellis. Des plages d'une rare beauté, complétées par une sélection de chansons aux embruns blues ou country incluant "Dollar Bill Blues" de Towne Van Zandt, "You Ask Me To" de Waylon Jennings ou le somptueux "Sleeping on the Blacktop" de Colter Wall, aux allures de *chain gang song*. Magique.

ALAIN GOUVRION



The Angry Cats
Outmonster The Monster
Nidstang ★★★★★
L'essentiel du rock

Ce combo stoner en diable, mais rockab' dans l'esprit signe enfin un premier album attendu après la publication d'une petite série d'EP. Ce trio parisien s'est formé en 2010. Depuis, ils n'ont eu de cesse d'écumer de très nombreuses salles en France – dont l'Olympia ! – comme à l'étranger où leur son puissant teinté de toutes les nuances du rock a reçu un franc succès. Un rock qui sourd des sillons de ces onze titres, où les textes engagés de Fred Alpi, le chanteur militant, prennent une dimension supplémentaire : la production, puissante et sobre à la fois, les basses et les grosses guitares en avant – stoner un jour, stoner toujours – font de cet opus un must have pour véritables amateurs de rock. En clair : indispensable.

BELKACEM BAHLOULI



Bon Iver

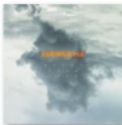
22, *A Million*

Jagjaguwar ★★☆☆

It's getting better (all the time)...

Bon, on va dire les choses comme elles sont. Justin Vernon s'est fait un gros burn-out. Jugez plutôt : deux albums en neuf ans, des chansons (magnifiques) reprises dans des tas de films, la pression du succès, tout ça quoi... L'homme qui avait offert ce sublime *For Emma, Forever Ago* concocté dans une cabane au fin fond du Wisconsin (et son follow up publié en 2011) n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa "renaissance" se matérialise avec 22, *A Million*, album tout en chiffres nimbé de froids éclats synthétiques, traduisant sa soif d'explorer de nouveaux horizons... Passés les trois premiers titres, un rien "expérimentaux", on retrouve les splendeurs néo-folk qui nous avaient enthousiasmé chez ce songwriter pour le moins torturé ("33 "God" et le superbe "00000 Million" final). Ce qu'on préfère chez lui.

LÉON DESPREZ



Jagwar Ma

Every Now & Then

Marathon Artists/Kobalt/Pias ★★☆☆

Gare au jaguar!

En 2013, leur premier album *Howlin'* mettait tout le monde d'accord sur le son psyché-disco-électro-pop façonné par les Australiens Gabriel Winterfield, Jono Ma et Jack Freeman. Avec ce second effort enregistré entre Sydney, Londres et la France, ils enfoncent le clou – en témoignent "Say What You Feel" qui débute en fièvre psyché britannique et se termine en hymne dance sous influence Manchester. Un peu plus loin, "Ordinary" s'impose dans le registre soul tendance funky 80's, "O B 1" dans l'électro d'un petit matin engourdi. De plus en plus synthétique au fil de ses pistes, *Every Now & Then* porte bien son nom tant il se veut universel et transgénérationnel. Une noble ambition qu'on salue en levant les bras bien haut.

SOPHIE ROSEMONT



Jack White Unplugged

Le plus tim-burtonien des rockeurs américains revient avec un superbe écrin de titres acoustiques.

Acoustic Jack

Jack White Acoustic Recordings 1998-2016 Xoxox ★★☆☆



DEPUIS LA SORTIE DE SON SECOND ALBUM EN SOLITAIRE, *Lazaretto* (2014), Jack White ne s'est pas tourné les pouces dans sa belle demeure de Nashville. Au contraire, il a continué à vaquer à ses occupations de musicien (un nouvel album avec The Dead Weather, *Dodge and Burn*, est paru en

2015), de directeur de label (Third Man Records), de boutique de disques et de studio d'enregistrement. Et à rassembler, lentement mais sûrement, ces 26 titres jamais entendus ou presque. Versions alternatives, faces B, mixes inédits, démos améliorées tantôt célestes, tantôt inédites. Le tout accumulé en près de vingt ans d'activité en solo ou au sein des White Stripes et des Raconteurs. Remasterisés par Andrew Mendelson, ils forment un ensemble dont on peut aujourd'hui se délecter comme s'il s'agissait d'un nouvel album solo qui prouverait à quel point White excelle aussi à la guitare sèche. Et au songwriting, comme il le déclarait récemment à la presse américaine : "Pourquoi ne pas déshabiller mes chansons de tous les éléments que j'ai pu leur ajouter et laisser les gens écouter ce qu'elles étaient au tout début de leur existence ?" Dont acte. Ici, il chante, joue et produit lui-même, mais invite néanmoins des pointures telles Beck ("Honey, We Can't Afford To Look This Cheap"), T-Bone Burnett ("Never Far Away"), Rob Jones ("Machine Gun Silhouette") ou encore son vieux complice Brandon Benson (sur "Top Yourself") et le somptueux "Carolina Drama"). On se laisse bercer par l'américana romantique de "Never Far Away", extrait de la bande originale de *Retour à Cold Mountain*, où White partageait l'affiche avec Renee Zellweger. Ou par la minute 40 secondes tout en efficacité de "Love Is The Truth", composé pour... Coca-Cola ! Il n'y a pas de sot sponsor. Ses pincements de cordes et sa vocation mélodique témoignent de ce qui transparaît à l'écoute de ces *Acoustic Recordings* : l'éclectisme des influences de White. Rock garage des années 1950, blues sudiste des années 1940, folk du XIX^e siècle, punk new-yorkais des années 1980... Le meilleur de la musique américaine est convoqué, interrogé, trituré et, comme c'est le cas ici, réduit à sa substantifique moelle. Né à Detroit et désormais adepte du Tennessee, White a bénéficié de la magie de l'American Dream, dont beaucoup rêvent sans jamais l'atteindre. Pourquoi a-t-il remporté le gros lot ? Parce qu'il a su conjuguer les différents courants de sons made in US, réconcilier le noir et le blanc, avant de les relever de rouge.

S. R.



Regina Spektor

Remember Us To Life

Warner ★★☆☆

Le retour en force de la diva

Une voix qui cherche très loin les émotions, une instrumentation sous contrôle (freak), des mélodies pop mais une construction nettement plus complexe : "Bleeding Heart", ouverture du septième album de Regina Spektor, annonce bien la couleur. S'éloignant (mais pas trop) du folk de ses débuts, la chanteuse s'aventure dans des territoires plus urbains, comme en témoigne "Small Bills", rengaine sous influence hip hop rehaussée de cordes luxuriantes. S'ensuivent des sublimes balades au piano comme "Tornadoland" ou des contes ("The Trapper and The Furrier") qui viennent de l'Est, celui d'où vient Spektor. Héritière de Kate Bush et de Tori Amos, Regina Spektor tient d'elles un perfectionnisme maladif, une introversion compulsive et, surtout, un don précieux : celui d'écrire de vraies belles chansons.

S. R.



Doyle Bramhall II

Rich Man

Concorde ★★☆☆

Itinéraire d'un enfant gâté

Dans le genre "second couteau", on peut difficilement rêver mieux. Ces dernières années, on avait le plus souvent vu Doyle Bramhall II sur scène, au côté d'Eric Clapton, avec lequel il a également enregistré. Mais le guitariste gaucher n'est pas qu'un sideman de luxe qui a officié au service de pointures telle que Roger Waters, B.B. King, Elton John, Gary Clark Jr, (son ex) Sheryl Crow... quitte à mettre sa propre carrière entre parenthèses – son dernier album solo, *Welcome*, remontait à 2001. Conçu comme un hommage à son père, le batteur et compositeur américain Doyle Bramhall, décédé fin 2011, *Rich Man* nous révèle toutes les facettes du talent de ce charismatique compositeur et multi-instrumentiste sous haute influence blues/rock 70's. Recommandé.

ALAIN GRIMAUD

It's Lonely at the Top...

Le Californien version Pléiade...

Randy Newman

The Randy Newman - Songbook vol. 3 - coffret 4 vinyles

Nonesuch/Warner ★★★★★



DEPUIS QUELQUES ANNÉES, Mister Newman a entrepris de revisiter en mode piano/voix l'un des songbooks les plus classiques de la musique populaire américaine : le sien. Il récidive avec ce troisième volet – par ailleurs regroupé avec ses prédécesseurs dans un coffret quatre vinyles hautement collector – histoire de nous rappeler combien le dépouillement sied à ces pièces d'orfèvrerie, ces compositions intemporelles comme l'acide "Short People" ("got no reason to live" – ahah !), "Simon and the Amazing Dancing Bear" et autres "I Love L.A."... Seize morceaux au final, tous issus de différents moments de sa "carrière" (y compris le fameux "You've Got a Friend in Me", méga hit du dessin animé *Toy Story*) dont on identifie l'auteur dès les premières mesures, tant leur style est unique. C'est que, depuis cette lointaine année 1970, où un certain Harry Nilsson publia un album entier dédié à ses chansons (*Nilsson sings Newman*), notre héros, lui-même issu d'une fière lignée de compositeurs de musiques de films (ses oncles Alfred, Emil et Lionel) a toujours bénéficié du plus grand respect de



ses pairs (et de la critique), tant pour l'élégance de ses mélodies old fashioned parfois teintées de ragtime que pour ses textes, volontiers acerbes ("Sail Away", "Rednecks", etc.). A l'irrévérence naturelle de Newman s'ajoute ce don unique de composer de déchirantes ballades sur les choses de l'amour (et autres complications) telles que "Guilty", "I Love to See Your Smile" ou la sublime "Real Emotional Girl". D'émotion, il est très justement question ici, à travers les interprétations que livre Newman de son répertoire, d'une justesse inouïe. Un homme qui chante seul au piano... mais pas n'importe quel homme.

A. G.



Dolly Parton, Emmylou Harris, Linda Ronstadt

The Complete Trio Collection

– 3 CD

Rhino Warner ★★★★★

Country de luxe...

En 1987, hormis aux Etats-Unis, la country n'avait plus vraiment le vent en poupe. Mais l'association des trois icônes du genre le temps d'un album allait bouleverser la donne. *Trio* décelait une poignée de ballades à fendre l'âme ("The Pain of Loving You") et de reprises illuminées par leurs voix, magnifiques ("To Know Him is To Love Him" de Spector), rencontrant un succès inespéré. Suivrait, en 1999, *Trio II* désormais inclus dans cette intégrale des sessions enregistrées à l'époque par ces trois grandes dames de la country – qui nous vaut un CD de titres inédits et de prises alternatives, dont une superbe version a capella de "Calling All My Children Home" à vous filer des frissons. Magique.

A. G.



Baba Zula

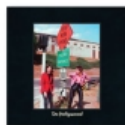
Do Not Obey

Milan ★★★★★½

Rock'n'bouzouki

Si la Turquie est au centre de l'actualité ces derniers temps, elle devrait l'être davantage grâce à sa véritable scène rock dont sont issus les très originaux Baba Zula, venus d'Istanbul, qui proposent cet habile mélange de guitares saturées, de rythmiques plombées ou sautillantes et d'instruments traditionnels auxquels s'additionnent une voix féminine charmeuse comme un cliché oriental de base. Plus que tout cela, cette fusion est ici mise en scène intelligemment. Et surtout, pas de recherche d'effets malgré quelques kitcheries volontaires et surprenantes. Ça joue dans le bonheur et la bonne humeur, même si Baba Zula est l'un des groupes les plus frondeurs et les plus en pointe dans le combat pour les droits de l'Homme de la Porte d'Orient.

B. B.



The Lemon Twigs

Do Hollywood

4AD ★★★★★

Méli-mélo rétro

Quand les Beach Boys rencontrent les Kinks qui rencontrent les Beatles qui rencontrent Burt Bacharach... On pourrait laisser tourner encore longtemps cette ronde de ce que la musique moderne a fait de meilleur depuis les années 1950. Mais The Lemon Twigs en fait sa mixture 2.1 avec une indéniable aptitude à la mélodie tubesque. Originaires de Long Island, les frères Brian et Michael D'Addario ont respectivement 19 et 17 ans mais ont digéré toutes leurs influences et transcendent le revival pop-rock psyché en un premier album (produit par Jonathan Rado de Foxygen) confondant de talent. S'y croisent des ballades dignes de Macca ("Haroomata") ou des manifestes sous influence rock d'antan ("I Wanna Prove To You", "A Great Snake"). Brillant.

S. R.

Cultura
l'esprit jubile

VINYLES
LA SÉLECTION



CAPTAIN BEEFHEART & THE MAGIC BAND
LIVE AT KNEBWORTH PARK

De retour en Angleterre avec un nouveau line up, l'édition proposée ici a été quelque peu rafraîchie. Basée sur des enregistrements de fans, la galette reste tout de même un poil en de ça de ce que le capitaine avait l'habitude de sortir. Le son est charmant, sans plus, avec pourtant quelques bons moments et quelques pépites qui valent le détour dont *When It Blows Its Stacks*, *Beatle Bones 'n' Smokin' Stones* ou bien encore *Gimme Dat Harp Boy*.



WIPERS
OVER THE EDGE

Encore un album énergique... Pourtant, la charge émotionnelle est peu commune alors que nous sommes face à du Punk dans son plus simple acabit. Greg Sage qui n'a de sage que son nom avait alors trouvé l'atmosphère ultime puisqu'il fabriquait lui-même ses propres amplis de guitare. Un perfectionnisme rare en matière de Rock énérvé. L'ensemble est cohérent donnant presque l'impression d'entendre un album concept. À découvrir si ça n'est pas déjà fait.



Henry Padovani

I Love Today

Repertoire ★★★

Une vie après Police...

"I love today, more than yesterday", chante-t-il dès les premières mesures de l'album. Le héros du récent documentaire *Rock'n'Roll... of Corse* n'a aucun regret, aucune amertume. Le "Secret Policeman" – titre de son autobiographie – a beau être lié à jamais à l'histoire du mythique trio, il a vécu mille vies. Et nous rappelle aujourd'hui à quel point il est, avant tout, un musicien... même si *I Love Today* constitue, bizarrement, son premier album solo. Sur un mood acoustique, la voix grave entre Lou Reed et Nick Cave, il y livre une poignée de compositions originales (la chanson titre, "Skeleton Blues",...) mais surtout des reprises d'artistes qui ont visiblement compté pour lui de Bolan à Harrison en passant par Lennon, Brel ou Nick Cave. On aime.

ALAIN GOUVRION



Arielle Dombasle & Nicolas Ker

La Rivière Atlantique

Pan European Recording ★★★

La Belle et la Bête version Velvet

"Album écrit et composé par Nicolas Ker en présence d'Arielle Dombasle fumant des cigarettes", peut-on lire sur la pochette de cet opus, qui s'ouvre en beauté avec "I'm not Here Anymore": claviers, cordes et chant en chœur des deux protagonistes. On retrouve ici aussi bien la pop synthétique et cérébrale de Nicolas Ker que le romantisme échevelé de l'actrice Dombasle. Elle dispose d'un joli brin de voix, efficace sur ces mélodies sombres, parmi lesquelles on retient l'épique ancestral de "Carthage" ou les rythmes rétro-cabaret de "Point Blank". On pense évidemment au Velvet pour la mise en scène, l'ambiance décadente, l'alliance de la lumière blonde et du songwriter ténébreux.

SOPHIE ROSEMONT



Border Mix

Un super-groupe haut en couleurs alliant des membres de Calexico aux géants du mambo.

L'Orkesta Mendoza & Salvador Duran

Vamos a guarachar! Glitter Beat ★★★



L'ADN DU NOUVEL ALBUM DE SERGIO MENDOZA est à l'image du showman résident du groupe, Salvador Duran, alias le chanteur et multi-talentueux-instrumentiste de Calexico. C'est donc dans la liesse et l'allégresse générales que L'Orkesta Mendoza dynamite avec bonheur et maestria les frontières de la sono mondiale pour inventer l'Indie Mambo, mélange de flamenco, cumbia, merengue, mariachi, rancheras mais aussi de psyché, soul, punk et rock. Tout est miel pour Mendoza, le leader de ce big band qui porte en lui toute la symbolique de la fusion des frontières entre les genres musicaux, les langues et les hommes. Chanteur, pianiste et guitariste, ce natif de Nogales en Arizona, ville frontalière proche de l'Etat du Sonora dans le Mexique voisin, vit dans cette zone d'effervescence et d'échanges où il n'est pas rare de croiser certains soirs des membres de Calexico, Giant Sand ou des cumbia rockers de Xixa, également à l'affiche de ce dernier album. Pourtant, c'est à une heure de la frontière que tout a commencé, à Tucson, en Arizona. L'histoire raconte qu'une nuit de 2009, Mendoza eut l'envie de réunir une dizaine de musiciens pour rendre hommage au répertoire de Dámaso Pérez Prado, le roi cubain du mambo des années 1950. Mais il était écrit que ce big band ne serait pas qu'éphémère puisqu'en 2012, paraît un premier album, *Mambo Mexicano*, coproduit par Mendoza et Joey Burns (de Calexico) et qui fut sélectionné en 2014 au Womex, le grand rendez-vous mondial de la world music. Loin des préjugés sur la musique traditionnelle, de ce qu'elle devrait être ou pas, le répertoire propose des thématiques à redécouvrir, à réinventer et surtout en perpétuelle (r)évolution. Aujourd'hui, *Vamos a guarachar!* déborde de cette même énergie positive, pétillante et malicieuse. Le bal s'ouvre avec "La Cumbia Volcadora" (la décharge publique) et la voix de Camilo Lara, le pionnier de l'électro mexicaine. "Mapache" et "Caramelos" ont l'adrénaline de BO des films déjantés de Robert Rodriguez. La cumbia "Dos Amores Lejos" (des amours lointaines), "No volver" (ne reviens pas) et "Igual como ayer" (comme hier) sont autant de balades mélancoliques et chالoupées. L'avant-dernière chanson, "Nada te debo" (je ne te dois rien) avec John Convertino (Calexico) et Gabriel Sullivan (Xixa) n'est pas sans rappeler la fougue d'un certain Manu Chao. "Shadows of the Mind" scelle en beauté cet album brodé de fils d'or et d'argent tel un ex-voto où les mots d'anglais et d'espagnol s'entrelacent pour ne former qu'une seule langue, celle du corazon.

Titres clés:

"Mapache",
"Dos Amores Lejos",
"Caramelos",
"Nada Te Debo"...

LORAINÉ ADAM



Scott & Charlene's Wedding

Mid Thirties Single Scene

Fire Records - Differ-Ant ★★★

Minimum Rock'n'roll

Une simplicité qui débouche sur une poignée de chansons joyeusement approximatives et parfois formidables: Scott et Charlene's Wedding, quatuor basé à Melbourne en Australie, renouvelle à sa manière communicative le minimalisme jouissif d'un Jonathan Richman, la dilettante éclairée des Pastels ou l'originalité bricolée d'un Jeffrey Lewis, avec par-ci par-là des petites touches bien placées de Velvet ("Hardest Tears") de psychédéisme bon enfant ("Bush") ou de grunge qui serait resté dans le garage. Tout cela nous donne *Mid Thirties Single Scene*, un album plein de charme aux parfums indie à la fois d'hier et d'aujourd'hui. Rock de poche, bidouillages et bon esprit.

ERIC TANDY



Hamilton Leithauser + Rostam

I Had A Dream That

You Were Mine

Glassnote/Caroline ★★★ 1/2

Revivalisme fifties ?

"I had a dream that you were mine, I had a dream of thousand times", chante, tout en rugosité Hamilton Leithauser (échappé des Walkmen), sur cet album taillé sur mesure par Rostam Batmanglij (de Vampire Weekend) qui voulait y faire "cohabiter le crooner et le hurleur". Bien joué: toutes les capacités émotionnelles de Leithauser se dessinent sur une toile de fond sonore d'abord nourrie des fifties américaines (en atteste "When The Truth Is..."), s'offrant le plaisir d'être accompagné d'un harmonica ("You Ain't That Young Kid", chanson-bilan du quasi-quadruple Leithauser), ou d'une pedal steel ("Morning Stars") ou de s'inventer ballade de Noël avant l'heure ("1959"). Brillant.

S.R.

VINYL CORNER

Dites 33!



La sélection import de la rédaction,
en partenariat avec les magasins Cultura.



The Spencer Davis Group

Autumn 66

Fontana ★★

A l'automne 1966, comme nous le rappelle son titre, nul ne peut plus ignorer la formation de Spencer Davis, passablement relégué dans la profondeur de champ. En cause, Stevie Winwood, vocaliste, guitariste et organiste hors pair, qui capte tous les regards... et toutes les oreilles. Tout comme leur second album, publié la même année, *Autumn '66* aligne une collection de reprises blues et R&B entre une poignée de compositions du clan Winwood dont l'instrumental "On the Green Light" dans l'esprit du "Green Onions" de Booker T. and the MG's. Curieusement, le SDG ne parviendra jamais à égaler au format album la formidable puissance de ses 45 tours... dont les deux suivants, "Gimme Some Lovin'" et "I'm a Man" assiéront définitivement la suprématie de Winwood.

THOMAS GRIMAUD



The Move

Move

Reag! Zonophone/Music on Vinyl ★★ 1/2

Les Move, de Birmingham, ont déjà aligné quelques hits dans les charts lorsqu'ils publient leur premier album, en 1968. Le groupe est dominé par Roy Wood, dont les pop songs psychédélices ont conquis le *Swinging London*. Constitué de compositions de Wood, Move inclut aussi des reprises d'Eddie Cochran, de Moby Grape et du standard de James F. Hanley ("Zing! Went the Strings of My Heart"). Le tout enregistré avec deux sessionmen, Nicky Hopkins au piano et... Tony Visconti aux arrangements ! Reflet d'une époque, *Move*, réédité dans sa version mono originale, séduit toujours par son inventivité – et ce bien avant l'arrivée d'un autre musicien de Birmingham, Jeff Lynne, qui entraînera Wood dans une nouvelle aventure : Electric Light Orchestra.

T. G.



Divers

Café Society - Original Motion Soundtrack

Sony ★★ 1/2

Café Society ne marque pas seulement le retour de Woody Allen dans sa ville chérie, New York, il renoue aussi pour de bon avec le jazz et les mélodies issues de l'âge d'or de Broadway. C'est principalement dans le répertoire du légendaire tandem Rodgers & Hart que le cinéaste est allé puiser, dans des versions revisitées par Vince Giordano and the Nighthawks, une formation en service depuis 1966 et qui apparaît dans deux scènes du film. Mais on y entend aussi Benny Goodman and his Orchestra ("I Didn't Know What Time It Was"), Count Basie ("Taxi War Dance") et la chanteuse Kat Edmonson qui interprète les deux chansons du film.

T. G.



MC5

High Time

Atlantic ★★

Groupe phare de la contre-culture US, le sulfureux MC5, emmené par Wayne Kramer et Fred "Sonic" Smith, a signé deux manifestes cinglants (*Kick out The Jams* en 69 et *Back in the USA* l'année suivante) lorsqu'il publie *High Time* (1971), sans doute leur album le plus accessible : un authentique brûlot rock'n'roll à l'image du tellurique "Sister Anne" chanté par Rob Tyner. Sept minutes de pure frénésie à laquelle font écho "Gotta Keep Movin'" ou "Baby Won't Ya". Moins politique que ses prédécesseurs, *High Time* trahit certes un léger manque d'inspiration au niveau des compositions, mais l'énergie est toujours là... même si les drogues dures commencent leur sombre sarabande au sein d'un groupe culte qui implosera moins d'un an plus tard.

T. G.



Rolling Stone

LE CLASSEMENT DES MEILLEURES VENTES FNAC

TOP 30 ALBUMS POP-ROCK FNAC

ALBUM	ARTISTE
1 A MOON SHAPED POOL	RADIOHEAD
2 BEST OF DAVID BOWIE	DAVID BOWIE
3 THE GETAWAY	RED HOT CHILI PEPPERS
4 BLURRYFACE	TWENTY ONE PILOTS
5 A HEAD FULL OF DREAMS	COLDPLAY
6 SUMMER 08	METRONOMY
7 A LA FOLIE	NAIVE NEW BEATERS
8 GREATEST HITS	BIG TIME RUSH
9 DRONES	MUSE
10 BRAVE ENOUGH	LINDSEY STIRLING
11 25	ADELE
12 ICI LE JOUR A TOUT ENSEVELI	FEU! CHATTERTON
13 REMIXES	ANGUS & JULIA STONE
14 BEST OF DIRE STRAITS	DIRE STRAITS
15 GREATEST HITS	GUNS N ROSES
16 COMATOSE	SKILLET
17 VERY BEST OF SULTANS OF SWING	DIRE STRAITS
18 IF YOU WAIT	LONDON GRAMMAR
19 GHOST STORIES	COLDPLAY
20 I STILL DO	ERIC CLAPTON
21 THE ESSENTIAL SIMON AND GARFUNKEL	SIMON AND GARFUNKEL
22 LIVE AT WEMBLEY STADIUM	QUEEN
23 GEEKS ON STAGE	SHAKA POKK
24 NIGHT VISIONS	IMAGINE DRAGONS
25 ASH AND ICE	THE KILLS
26 VERY BEST OF THE ROLLING STONES	THE ROLLING STONES
27 ESSENTIAL OF LEONARD COHEN	LEONARD COHEN
28 ANOMALIE	LOUISE ATTAQUE
29 CALL IT WHAT IT IS	BEN HARPER
30 NINE TRACK MIND	CHARLIE PUTCH

TOP 10 IMPORTS FNAC

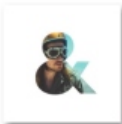
TITRE	ARTISTE
1 UNLEASHED	SKILLET
2 ANYWAY YOU LOVE	CHRIS ROBINSON
3 THE MANY FACES OF KING CRIMSON	KING CRIMSON
4 LIVE THAT HOT PINK BLUES	KEB MO
5 MANY FACES OF PRINCE	PRINCE
6 TOTAL DEPRIVITY	THE VEILS
7 RADIOREAD SPECIAL EDITION	EASY STAR ALL STARS
8 THE TRAVELLER	JUNGLE BY NIGHT
9 CAFE DEL MAR 22	VARIOUS ARTISTS
10 PARADISE	CON BRIO

TOP 10 VINYLES ROCK FNAC

ALBUM	ARTISTE
1 MTV UNPLUGGED IN NEW YORK	NIRVANNA
2 NEVER MIND THE BOLLOCKS	SEX PISTOLS
3 WHO IS NEXT	THE WHO
4 A MOON SHAPED POOL	RADIOHEAD
5 SUMMER 08	METRONOMY
6 WHO SELL OUT	THE WHO
7 LUST FOR LIFE	IGGY POP
8 HEAD ON THE DOOR	THE CURE
9 MY GENERATION	THE WHO
10 SONGS FROM THE BIG CHAIR	TEARS FOR FEARS

TOP 10 DVD ROCK FNAC

TITRE	ARTISTE
1 INNOCENCE + EXPERIENCE / LIVE IN PARIS	U2
2 LIVE AT POMPEI	PINK FLOYD
3 REALITY TOUR / LIVE IN DUBLIN	DAVID BOWIE
4 WOODSTOCK / 3 JOURS DE MUSIQUE ET DE PAIX	VARIOUS ARTISTS
5 SONG REMAINS THE SAME	LED ZEPPELIN
6 AC/DC LET THERE BE ROCK	AC/DC
7 ALCHEMY LIVE	DIRE STRAITS
8 CLEAN YOUR CLOCK	MOTORHEAD
9 THE WALL	ROGER WATERS
10 TOTALLY STRIPPED	THE ROLLING STONES



Julien Doré

Columbia/Sony ★★★
Une pop en or

Après le succès fou de *Love*, le chanteur fêré de Jean D'Ormeson s'est offert une retraite dans sa maison d'enfance, au cœur des Alpes du Sud. En a résulté cet album de 13 titres aux variations d'inspiration – le ciel, la terre, la mer, la montagne... Et Julien Doré, au milieu de tout cela, essaye de trouver sa voie sentimentale au moyen d'une voix toujours aussi (d)éaillée, d'une orchestration subtile. Dès "Porto-Vecchio", on se plonge dans une pop organo-synthétique, dansante ("Coco Caline", "Le Lac", "Moonlight Serenade") ou contemplative ("Sublime & Silence", "Mon Echo"). Avec en prime, un duo groovy avec Juliette Armanet, "Corail". En creusant dans ses émotions de trentenaire de son époque, Doré rejoue ses recettes avec une maturité nouvelle.

SOPHIE ROSEMONT



Van Morrison

Keep Me Singing
Caroline/Universal ★★★ 1/2
Van dans tous ses éclats...

Avouons-le, on avait trouvé son dernier effort, *Duet's: Re-working the Catalogue* (2015) assez peu convaincant. Il en va tout autrement de ce *Keep Me Singing* qui aligne douze nouvelles compositions, plus une reprise du standard "Share You Love with Me", enregistré, entre autres, par Aretha Franklin. De "Let It Rhyme" à "Everytime I See A River" en passant par "Memory Lane", ce nouvel album déroule une soul de luxe, sur des mélodies envoûtantes, aux orchestrations jazz/blues illuminées par la voix magnifique de l'Irlandais, synthèse parfaite de toutes les musiques qu'il aime, atteignant des sommets avec "Out in the Cold Again", une balade poignante, sur fond de cordes et de piano, tout aussi nostalgique et intemporelle que le reste du l'album. LÉON DESPREZ

JAZZ CORNER

Come fly with me

Jazz éthéré, hymnes planants, chaleurs latino et chants de sirènes... un peu de douceur dans ce monde de brutes. Par Philippe Blanchet



Zen attitude. En 1997, Nils Petter Molvaer renversait la table avec un album incandescent, truffé de samples, *Khmer*, offrant de nouvelles voies entre le jazz et une électro ambient alors florissante. Vingt ans plus tard, le choc provoqué par cet enregistrement semble un peu loin, bien qu'il n'ait pas pris une ride. Par contre, le trompettiste norvégien continue, à la manière d'un Miles

Davis période *Blotch Brew* jouant avec les prises électriques, à explorer les replis d'un jazz inédit, fourmillant de micro-boucles électroniques, dessinant dans une atmosphère de quasi-apesanteur un univers musical calme. C'est cette ambiance un brin extatique que l'on retrouve tout au long de ce *Buoyancy*, dominé par un jeu trompette/pedal steel guitar, enregistré dans le sillage de son album précédent, *Switch*. Un bain moussant.

Nils Petter Molvaer, *Buoyancy* (Okey)



Tempo maximo. Au delà des clichés, la musique cubaine en général, et le jazz afro-cubain en particulier, se révèlent chaque jour un peu plus d'une infernale richesse et d'une immense subtilité. Harold Lopez-Nussa vient aujourd'hui ajouter sa petite touche à un tableau déjà franchement bigarré. Dès le premier morceau de cet album joyeux et tonique, le jeune pianiste de la Havane,

élevé à la musique classique et un temps membre du groupe de la diva Omara Portuondo, donne le ton d'un jazz changeant et métissé (son bassiste, Sénégalais, propose à ce titre un trait d'union original). D'un jazz risqué, n'hésitant pas à pousser les accents sensuels d'un bolero et d'un cha-cha-cha, ou les effluves d'un standard de Chucho Valdés, dans la moulinette d'un Thelonious Monk soudain bizarrement latino. Non, l'été n'est pas fini! La preuve... Harold Lopez-Nussa, *El Viaje* (Mack Avenue)



Space Oddity. Voilà déjà des lustres que le pianiste anglais Neil Cowley tente (et réussit avec bonheur, d'ailleurs) de construire un spectaculaire pont musical reliant les puristes d'un jazz contemporain aux oreilles plus pop ou plus rock. *Spacebound Apes* pousse aujourd'hui un peu plus loin le bouchon. Construit comme un concept album autour des aventures de

Lincoln (homme singe parti dans le cosmos...), cet album désarçonnant, mais terriblement évident, déroule une collection d'instrumentaux mélodiques et évocateurs (pour l'occasion, le guitariste Leo Abrahams, vieux collaborateur de Brian Eno, est venu renforcer le trio), parfois extrêmement minimalistes (on songe alors à Philip Glass ou Michael Nyman), bandes son atmosphériques d'une odyssée de l'espace aux confins... du jazz. Allô, la terre?

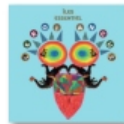
Neil Cowley Trio, *Spacebound Apes* (Hide Inside)



Princier. Tout commence par un faux départ. Un premier album éponyme orienté R&B et hip hop, signé d'une jeune chanteuse de Nashville, pourtant venue à la musique grâce aux disques de Norah Jones. Et c'est Prince, par un heureux hasard (un morceau entendu sur Okayplayer, puis une rencontre lors du trentième anniversaire de

Purple Rain), qui devait remettre la belle sur les bons rails en lui conseillant de revenir à ses premières amours musicales. Bingo: Kandace Springs, épaulée le temps de deux titres par le trompettiste Terence Blanchard, s'impose avec ce premier album, dans ses titres les plus "classiques" comme dans ses reprises les plus funky, comme une chanteuse de jazz accomplie.

Kandace Springs, *Soul Eye* (Blue Note)



Le Roi Angus

Iles Essentiel
Cheptel Records/Echo Orange ★★★
Le psyché en VF

Martin dit Casimir, Augustin, Léonard, Raphaël et Alexis... Né en 2014 à Genève, ce quintette masculin a su marier ses textes français ultra-poétiques à un rock tendance psychédélique. C'est assez beau, comme en témoigne *Iles Essentiel*, où l'on entend aussi bien les Allah-Las, Sébastien Tellier ou Gainsbourg période Melody Nelson. Pas d'époque ou de genre déterminé, mais une aura qui ne semble pas de sitôt se dissiper. "Sommeil trompeur", "Brisbane épidermique", "Triste empire" ou encore "Villes" sont tous portés par le chant tout en hauteur de Casimir et les guitares prolixes. Même si l'on est moins convaincu par les ballades que par les envolées rock du groupe, on a bien affaire à un premier album irréprochable.

S. R.



David Crosby

Lighthouse
Verve/Universal ★★★
Comme au bon vieux temps...

Tout comme son ex-camarade Graham Nash l'a fait avec Shane Fontayne pour le superbe *This Path Tonight*, David Crosby, 75 ans, a eu la bonne idée d'aller se ressourcer auprès de musiciens issus d'une autre génération. A savoir Michael League, bassiste et leader des Snarky Puppy, sur l'album duquel il a collaboré début 2016. Enregistré en 12 jours dans le studio de Jackson Browne, *Lighthouse* est le disque le plus acoustique de Crosby depuis des lustres, au point de réveiller en nous des échos du premier CSN, voire de son mythique *If I Could Remember My Name* (1971). Ce minimalisme sied magnifiquement à des ballades intimistes. L'apport de League se faisant sentir sur "The City", ode à la ville de New York gorgé de chœurs lumineux. Indispensable.

ALAIN GOUVRION

PAINT IT BLACK

Un guitariste dans les cordes, des autonomistes en fin de course, un flic à la retraite et une Amérique à bout de souffle: grosse fatigue...

Par Philippe Blanchet



Crossroad

"Il s'assit au bar avant de monter sur scène, pendant que la sono distribuait des billets gratuits pour la Nouvelle-Orléans." Un type à la dérive traîne dans les rues et les rades d'une ville de province, une guitare en bandoulière, un flingue dans la poche... La réédition d'un court roman noir à la Goodie gorgé d'un blues épais.

Vagabond, Frank Bouysse (La Manufacture de Livres)



This Land Is Not Your Land

On connaît le musicien depuis l'aube des eighties, l'aventure Orchestre Rouge d'abord, puis Passion Fodder, etc. On connaît peut-être moins Theo Hakola romancier, tout aussi excellent, à l'image de ce (faux) polar sur les dérives mystico-fascistes d'une Amérique profonde inquiétante. *Idaho Babylon*, Theo Hakola (Actes Sud)



Poulet basquaise

Années 1990, du côté de Biarritz. Après un attentat manqué, deux autonomistes basques, aidés par un militant trotskiste rangé des voitures, entament une sanglante cavale, un tueur (cinglé) et la police à leurs trousses. Un beau roman noir, sorti à l'origine en 1993. *Du sable dans la bouche*, Hervé Le Corre (Rivages)



Darklands

"Nous ne sommes pas dans une chanson de Bruce Hornsby! Vous voulez mon aide mais vous me faites des cachotteries?" L'inspecteur Rebus, à la retraite, retrouve une connaissance, un des vieux caïds d'Edimbourg, le temps d'une plongée dans les bas-fonds de la ville. Valeur sûre. *Tels des loups affamés*, Ian Rankin (Le Masque)

High Voltage

Du manoir de Jimmy Page à la tombe de Robert Johnson, en passant par Graceland, Grégoire Hervier part à la poursuite de LA Gibson disparue. Un roman rock entre road trip et pèlerinage...

Vintage

Grégoire Hervier Au Diable Vauvert ★★★★★



"JE ME DÉCIDAİ ET PRIS LA GRETSCH avec autant de précautions que possible. Je commençai par la gratouiller timidement. C'était une splendeur et, en l'attaquant un peu plus fort, je m'aperçus qu'elle vibrat comme si elle était vivante. Il était temps d'allumer un ampli et de la brancher. Un Vox

AC 30 me tendait les bras et se mit à ronronner quand je l'allumai." Pour un intrépide journaliste parisien, vendeur dans un magasin de musique de Pigalle à ses heures, l'histoire débute comme dans un vieux film de la Hammer, un soir d'orage, devant une imposante et inquiétante bâtisse de granit, non loin des rives du Loch Ness. Au cœur du manoir de Boleskine House, l'ancienne demeure de Jimmy Page, un vieux lord collectionneur cinglé de guitares rares confie au jeune homme une impossible mission : retrouver le modèle 57 original de la Gibson Moderne, jamais commercialisé, conçu par Ted McCarty (alors génial président de Gibson Company) en même temps que



la Flying V et l'Explorer. Commence alors un bruyant road movie... Les "romans rock" sont rarement des réussites. Cet heureux *Vintage* n'en a que plus d'intérêt. A partir d'une intrigue assez foutraque, de surcroît volontairement criblée de clichés, Grégoire Hervier (déjà remarqué pour deux thrillers passablement allumés, *Scream Test* et *Zen City*) compose avec bonheur, entre Memphis, Nashville et Clarksdale, un réjouissant roman noir, avec une érudition musicale et des connaissances en guitares sans failles. Branchez le jack !

P.B.



Le Contorsionniste

Craig Clevenger Le Nouvel Attila ★★★★★

Après une overdose de barbituriques, un homme répondant à un nom qui n'est pas le sien raconte sa vie, ou plutôt un vertigineux tissu de mensonges, à un psy. John Vincent, inquiétant toxico affligé d'une infirmité rare (une main gauche à six doigts - "Chez les chats, c'est mignon. Chez les gens, c'est pas poli-de-regarder"), faussaire virtuose depuis son enfance et arpète pour la mafia, change de nom, d'histoire et de souvenirs comme de chemise, histoire d'échapper à la police ou à l'asile, pour devenir un parfait homme invisible. Avec ce *Contorsionniste*, aux allures de version défoncée et tordue de *Usual Suspects*, le Texan Craig Clevenger signe un premier livre digne des meilleurs romans de Chuck Palahniuk ou d'Irvine Welsh. Carrément.

P.B.



Effets indésirables

Larry Fondation Tusitala ★★★★★

D'abord il y a ce mec qui prend 15 personnes en otage, dans un rade, sans raison. Ou peut-être parce que la veille, il s'est pris une raclée. À moins que ça soit pour séduire la femme, accoudée au zinc, qui lui plaît bien... Puis ce gars "qui travaille dans la chausserie" et braque les jeunes des beaux quartiers pour leur piquer leurs Air Jordan. Enfin cette ribambelle de SDF, escrocs minables, putes cramées par le crack, frustrés, paumés... "Je n'aime pas les dératiseurs. A l'exception de William Burroughs. Lui je l'aime bien, mais il est mort à présent", écrit Larry Fondation, bien vivant, lui, pour ciseler en une pathétique farandole ces minuscules contes cruels (le bougre peut raconter une longue histoire en dix lignes), sous le soleil noir de L.A. Brillant.

P.B.



Brève histoire de sept meurtres

Marlon James

Albin Michel ★★★★★

"Non, le reggae, c'est pas mon truc. Le reggae, c'est monotone, ennuyeux, et le batteur doit avoir le boulot le moins fouillant du monde après celui de caissière au Burger King. Je préfère le ska. Je préfère Desmond Dekker." Ce n'est pas une raison pour essayer de buter Bob Marley. Et c'est pourtant autour de la tentative de meurtre dont il est victime le 3 décembre 1976 (Marley sortira de la fusillade avec une égratignure au thorax et une blessure au bras), que tourne ce formidable et monumental roman. Avec cette fresque chorale faisant intervenir politiciens, rude boys, policiers, gangsters ou journaliste (de Rolling Stone!), l'auteur jamaïcain Marlon James réussit un œuvre dense et fascinante, digne d'un Ellroy, version ganja. Hot.

P.B.

Cinéma



Transposer le propos et la finesse d'écriture de Jean-Luc Lagarce au cinéma, pari réussi pour Xavier Dolan.

Juste au bout de sa vie

Avec son sixième long-métrage, doté d'acteurs exceptionnels et d'un scénario taillé à la serpe, Xavier Dolan confère une maturité nouvelle à son art précoce tout en effervescence.

Juste la fin du monde

Avec Gaspard Ulliel, Nathalie Baye, Marion Cotillard, Vincent Cassel, Léa Seydoux...

Réalisé par Xavier Dolan

★★★★★

APRÈS UNE ABSENCE DE DOUZE ans, Louis (Gaspard Ulliel), metteur en scène réputé, revient chez sa mère. Son but : annoncer sa mort prochaine. Il est attendu par sa mère (Nathalie Baye), sa jeune sœur Suzanne (Léa Seydoux), son frère aîné Antoine (Vincent Cassel) et l'épouse de celui-ci, Catherine (Marion Cotillard). Ils vont devoir se (re)connaître, déjeuner, parler. Beaucoup trop, d'ailleurs : très vite, Louis va affronter la logorrhée agressive de ces proches si lointains qui attendent soit trop, soit plus rien de lui. On peut l'avouer : tout nous semblait risqué dans le nouveau film du jeune prodige canadien, chouchouté depuis le succès inattendu de *Mommy*. D'abord parce qu'il s'agissait d'adapter une pièce de théâtre de Jean-Luc Lagarce. La langue si particulière de l'auteur, sa sobriété et son don

pour exprimer les non-dits semblaient difficilement transposables sur grand écran. Et ce casting 5-étoiles (Ulliel-Baye-Seydoux-Cotillard-Cassel), surprenant après des films tournés avec des acteurs méconnus en France, aurait pu décevoir, dénaturer la fraîcheur

que l'on aime chez Dolan. Mais ce n'est pas le cas : en 1h35, le cinéaste dresse un huis-clos étouffant particulièrement réussi. En se concentrant sur les mots, en travaillant au millimètre près les gros plans sur les visages, il parvient à transmettre une émotion quasi-phy-

sique. On peut sentir l'estomac de Louis se nouer, les mains de Catherine se tortiller, le sang monter à la tête d'Antoine... Sans perdre la beauté de l'univers construit par Lagarce, où la famille est un pays à la violence souvent insurmontable.

SOPHIE ROSEMONT

FOCUS

Le Ciel attendra

Avec Sandrine Bonnaire, Clotilde Courau, Noémie Merlant, Naomi Amarger...

Réalisé par Marie-Castille Mention-Schaar

★★★★★

Arrêtée pour avoir été mêlée aux préparatifs d'un attentat, Sonia (Noémie Merlant), 17 ans, est enfermée dans sa chambre. Coupée du monde, elle crie, pleure, insulte ses parents (Sandrine Bonnaire et Zinedine Soualem, excellents) et prie avec ferveur. Mélanie (Naomi Amarger), 16 ans, vit comme n'importe quelle gamine de son âge, entre la pratique du violoncelle, ses peluches et ses copines. Mais la mort de sa grand-mère et un mystérieux jeune homme rencontré sur Facebook vont changer la donne... Comment tombe-t-on dans le radicalisme ? Au vu de la quantité de jeunes gens qui



partent en Syrie (en particulier des jeunes filles qui se retrouvent entre quatre murs à procréer de futurs combattants), il est d'actualité de se poser la question. En rappelant que l'islam ne se résume pas à se cacher du regard des hommes et à mourir au combat, Marie-Castille Mention-Schaar, épaulée au scénario par Emilie Frèche, raconte comment des jeunes filles que rien ne destine à l'extrémisme religieux se font embrigader. Point fort du film : la présence, dans son propre rôle, de Dounia Bouzar, fondatrice du Centre de Prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam. Car si *Le Ciel attendra* est un film fictionnel, on l'aborde comme un documentaire, qui rend aussi compte de ce qu'est l'adolescence aujourd'hui. Un "Smells like teen spirit" porté par deux actrices très prometteuses, Noémie Merlant et Naomi Amarger. S.R.

Mal de pierres

Avec Marion Cotillard, Alex Brendemühl, Louis Garrel...

Réalisé par Nicole Garcia

★★★★½

DÉPEINDRE LES SENTIMENTS, EN dérouler la complexité et les tourments, Nicole Garcia sait faire. Depuis longtemps. Derrière une caméra plus que devant ? Elle en fait en tout cas une nouvelle démonstration, avec pour "pâte à modeler" une Marion Cotillard qui prouve, à son tour, une fois de plus sa faculté à personnifier les émotions exacerbées, quitte à continuer de diviser avec la même ardeur. Entre coup de foudre "inconsidéré" à l'adolescence, au sein d'une famille de la bourgeoisie agricole, à une autre passion amoureuse destructrice dans une clinique afin de soigner des calculs rénaux (le mal de pierres en question), c'est l'histoire d'une vie ravagée par des désirs d'absolu qui nous est contée ici. Un absolu dans lequel on plongera ou que l'on refusera en bloc. **X.B.**

Brooklyn Village

Avec Theo Taplitz, Michael Barbieri...

Réalisé par Ira Sachs

★★★★

L'UN DES JOLIS FILMS DE L'AUTOMNE se trouve être le nouveau long-métrage d'Ira Sachs (*Love is Strange, Keep the Lights On*), qui y décline certains de ses thèmes de prédilection : New York, l'homosexualité, la vocation artistique, la perte d'idéal, le déterminisme social – ici traité avec la vision la plus juste qu'il soit, celle d'enfants. Ou plus précisément d'adolescents en devenir. Lorsque son grand-père meurt, la famille de Jake (Theo Taplitz) récupère son appartement, situé au-dessus de la boutique de vêtements de la mère de Tony (Michael Barbieri). Ces deux-là vont devenir inséparables. Jusqu'à ce que les intérêts matériels des adultes s'en mêlent... Superbe récit sur l'amitié – absolue, contre vents et marées – servi par un brillant scénario co-écrit avec Mauricio Zacharias, *Brooklyn Village* aurait gagné à garder son titre en VO, *Little Men*. Mais il a amplement mérité son Grand Prix au dernier festival de Deauville. **S.R.**

La Danseuse

Avec Soko, Gaspard Ulliel, Mélanie Thierry, Lily-Rose Depp...

Réalisé par Stéphanie Di Giusto

★★★★½



Déchirante et tourmentée, Marion Cotillard est rongée par *Un mal de pierres* (1). *Brooklyn Village* explore les failles de la nature humaine avec brio (2). Soko incarne la lumineuse Loïe Fuller dans *La Danseuse* (3).

"LA FLORE S'ANIME ET S'HUMANISE" écrivait le critique Roger Marx sur la danse de Loïe Fuller. Née dans les grands espaces américains, cette jeune femme fantasque et rêveuse (Soko, douloureusement incarnée de bout en bout) part pour New York lorsque son père est assassiné. C'est par hasard qu'elle invente sa danse qui lui demandera des mètres de soie blanche et des longues baguettes en bois, avant de graver son destin et son ego torturé dans la pierre. *La Danseuse* est doté d'acteurs parfaits : Gaspard Ulliel, sublime aristocrate drogué et dépressif, Mélanie Thierry, femme de main et d'ombre toute en pudeur, Lily-Rose Depp, à la présence lumineuse et évidente... Servie par un scénario qui n'en fait pas trop, une musique impeccable (de Vivaldi à Warren Ellis en passant par la symphonie n°7 de Beethoven) et des décors de haute qualité, la réalisation de Stéphanie Di Giusto, dont c'est le premier film, force l'admiration. Comme le person-



nage ambivalent de Loïe Fuller, dont la biographie est certes librement revisitée, mais restituée avec un vrai sens du récit dramatique. **X.B.**

L'Odyssée

Avec Lambert Wilson, Audrey Tautou, Pierre Niney...

Réalisé par Jérôme Salle

★★★★

AUSSI INCROYABLE QUE CELA puisse paraître aux yeux de certains, humains comme poissons, il y a eu une vie avant le mythique bonnet rouge du commandant Cousteau ! C'est ce parcours, ce destin, que cherche à relater Jérôme Salle, depuis la fin des années 1940 jusqu'à la disparition

du fils prodigue Philippe. Son mérite – et celui des scénaristes – est de ne pas avoir voulu s'en tenir à une simple hagiographie. En mettant en exergue ses erreurs, ses contradictions et l'envers du décor, *L'Odyssée* prend souvent les atours d'une visite 20 000 lieues sous l'amer. Quant aux sublimes images sous-marines qui jalonnent le film, elles constituent le meilleur hommage que l'on pouvait rendre. **X.B.**

Blair Witch

Avec Callie Hernandez, James Allen McCune, Brandon Scott...

Réalisé par Adam Wingard

★★★★

PARCE QUE LA DISPARITION DE SA sœur lors de la précédente excursion dans les bois de Black Hills, il y a plus de vingt ans, n'a jamais été élucidée – pour beaucoup, ça ne fait pas un pli, elle est liée à Blair Witch –, James veut en avoir le cœur net. Et hop, nouvelle expédition avec quelques potes et nouveau documentaire en vue avec du matériel dernier cri – oui, oui, le drone ! Une bien mauvaise idée ? Ça ne fait pas un pli non plus, pour eux comme pour nous... **X.B.**

Le Teckel

Avec Julie Delpy, Danny DeVito, Greta Gerwig...

Réalisé par Todd Solondz

★★★★★

TODD SOLONDZ NE TERNIT PAS SA réputation de réalisateur caustique avec ce *Teckel* découpé en quatre parties. Surnommé Wiener-Dog, le chien est adopté par un couple de l'upper-class dont le jeune fils est juste guéri d'un cancer. On a le droit à une scène hilarante où, pour justifier la stérilisation du chien, sa mère (Julie Delpy) lui raconte une histoire effrayante sur une chienne violée par une sale bête du nom de Mohammed... Le teckel est ensuite recueilli par Dawn (Greta Gerwig), l'adolescente martyrisée de *Bienvenue dans l'âge ingrat*, puis ressurgit auprès d'un excellent Danny DeVito, professeur en école de cinéma raillé par ses étudiants. Enfin, le teckel s'appelle "Cancer" (la boucle est bouclée) chez une vieille dame aigrie (Ellen Burstyn) en pleine crise existentielle. C'est drôle et cruel, émouvant mais cynique, parfois gratuit, truffé de bonnes idées et terriblement juste sur ce que nous sommes devenus, humains du XXI^e siècle. **S.R.**

Kubo et l'armure magique

Réalisé par Travis Knight

★★★

ON VOUS PRÉVIENT : IL NE S'AGIT pas tout à fait d'un film pour enfants, qui seront plus aptes à le comprendre (et à ne pas frissonner) seulement à partir de 8 ans. Car, doué de techniques stop-motion épatantes et d'un scénario très sombre, *Kubo et l'armure magique* parle avant tout du deuil. Deuil de l'amour, de la vue, de la liberté, de l'Autre... Nous sommes au Japon, période Edo. En racontant des histoires avec son shamisen et des bonhommes en papier volants, le jeune Kubo gagne de quoi se nourrir, lui et sa mère, devenue aveugle lors d'un violent affrontement en mer (sublime scène d'ouverture !) contre des forces inconnues... Plus de 400 personnes ont travaillé d'arrache-pied sur ce projet de grande envergure et au propos étonnamment mélancolique. Le résultat vaut le coup d'œil. S.R.

Voyage à travers le cinéma français

Réalisé par Bertrand Tavernier

★★★★

LE CINÉMA CHANGE LA VIE. LA nôtre, et celle de Bertrand Tavernier, qui a décidé de lui consacrer un documentaire, bel *"acte de gratitude"*. Ici, on parle de films français avant tout, de ce qui l'a façonné en tant que réalisateur. Ainsi, à travers des extraits de films, des photos et les interventions de Tavernier, on replonge dans l'art de Marcel Carné, de Jean Renoir, de Jacques Becker, de Jean-Pierre Melville... Avant de terminer sur Claude Sautet, l'un des piliers référentiels de Tavernier, qui s'épanche aussi, avec une certaine émotion, sur le jeu d'acteurs de Jean Gabin et Lino Ventura. Si cette modernité cinématographique du milieu du XX^e siècle, restée majeure pour l'inspiration des réalisateurs d'aujourd'hui, n'est pas un secret, en quoi, justement, est-elle autant cruciale ? En s'attardant sur des détails dits techniques (la démarche d'un acteur ici, le mouvement d'une caméra là) et sur la génétique de ces films, Tavernier répond à toutes ces questions avec un enthousiasme contagieux. Ainsi, les trois heures de ce documentaire passent à la vitesse éclair. Et offre au spectateur mille bonnes raisons de revivre le passé... *"Je veux que ce voyage soit ludique, vivant, qu'il donne envie de revoir des centaines*

Viggo Mortensen tient ce film à lui seul, une performance.



de films, je veux montrer que l'exigence, on la trouve chez des cinéastes très différents", commente Tavernier. Mission accomplie pour cette mémorable leçon de cinéma. S.R.

Captain Fantastic

Avec Viggo Mortensen...

Réalisé par Matt Ross

★★★★ 1/2

S'occuper seul de cinq enfants – en bas âge pour certains, presque adultes pour d'autres – n'est déjà pas simple. Alors que dire quand on décide de manière intransigeante, voire absolutiste, de les élever loin du monde, au fin fond de

la forêt, avec entraînement physique tous les matins et un bus baptisé Steve en guise de salle de cours les jours de pluie... C'est pourtant la mission à laquelle a choisi de s'astreindre Ben Cash, auquel donne vie un Viggo Mortensen toujours aussi désarmant dans ses regards tristes et troublant dans ses accès de colère, et qui tient quasiment le film sur ses seules solides épaules. Pamphlet en creux du capitalisme, de la malbouffe et de l'autorité pour l'autorité, lauréat ex-aequo du Prix du Jury à Deauville, *Captain Fantastic* sait gratter là où il faut. Dommage toutefois que dans son

désir d'extrême, de bousculer les convenances, il se montre caricatural. En même temps, n'est-ce pas là le lot des plus belles utopies ? Vous avez quatre heures... X.B.

Chouf

Avec Sofian Khammes, Foued Habba, Zine Darar, Simon Abkarian...

Réalisé par Karim Dridi

★★★★ 1/2

EN ARABE, CHOUF VAUT POUR "regarde". Dans les quartiers nord de Marseille, c'est devenu par extension celui qui guette, qui surveille, au sein des réseaux de drogue. Ces réseaux, cette organisation souterraine, Sofiane pensait pouvoir y échapper en allant faire ses études de commerce à Lyon. Son avenir semble même tout écrit : un petit business d'épicerie diététique et halal... Mais c'était sans compter l'assassinat de son frère aîné alors qu'il retrouve le quartier *"juste pour les vacances"* et le désir de vengeance qu'il va faire naître. De cette immersion dans l'univers des trafics, des meurtres et des bakchichs, Karim Dridi tire un film sec, dru, avec le désir de *"portraitiser"* son environnement plutôt que d'en ébaucher le moindre jugement, et dont le ton en fait volontiers un *Gomorra* à la marseillaise. Sans concession et sans réel espoir, une fois pris dans l'engrenage, d'où les mots d'un de ses personnages : *"On pleut plus reculer. La marche arrière, elle est cassée, mon frère."* X.B.

Ivan Tsarévitch et la Princesse Changeante

Réalisé par Michel Ocelot

★★★

FOCUS

La Fille inconnue

Avec Adèle Haenel...

Réalisé par Jean-Pierre et Luc Dardenne

★★★★ 1/2

On se doutait qu'en faisant appel à Adèle Haenel pour ce rôle de Jenny Davin, docteur à l'orée de sa titularisation renonçant à un cabinet ronflant – et à une carrière toute tracée – pour lui préférer ce que l'on appelait jadis la médecine de proximité (à moins que le terme n'ait été réservé à une certaine police désormais disparue, on mélange peut-être un peu tout, vous ferez le tri), les frères Dardenne ne verseraient pas dans la grande guignolade, ne serait-ce juste que pour voir. Ça n'a pas raté... À l'instar de ses précédents rôles (on pense forcément en priorité aux *Combattants*,



qui lui valut son César de la meilleure actrice en 2015), miss Haenel a toujours le sourire aussi rare. Et comme elle est de tous les plans, la caméra des frangins belges la suivant parfois de très près, cette sécheresse apparente déteint logiquement sur le ton du film, pour le meilleur ou pour le pire. Hantée par cette femme retrouvée morte, et à qui elle avait refusé d'ouvrir la porte de sa permanence en dehors des heures d'ouverture, le docteur Davin va chercher à se muer en enquêtrice, quitte à se mettre en danger. Une dimension thriller non dénuée d'intérêt dans l'univers Dardenne, même si c'est encore la peinture sociale et les désespoirs qui l'accompagnent – avec, pour toile de fond, cette banlieue de Liège austère à souhait – que l'on privilégiera ici, une fois de plus. X.B.

DÉCIDÉMENT, LE RÉALISATEUR du célèbre Kirikou sait ce qu'est la magie. Et de captiver l'attention des enfants avec ses contes poétiques mais au rythme dense et la malice plein de promesses. Pour ce nouveau film assez court – 53 minutes –, il met en scène une fille, un garçon et un vieux projectionniste dans un vieux cinéma. Ensemble, ils revisitent des contes orientaux et russes, endossant de nombreux rôles différents... *Le Mousse et sa Chatte*, *L'Ecolier-Sorcier*, *La Maîtresse des monstres*, *Ivan Tsarévitch et la Princesse Changeante*: bénéficiant de décors magnifiques, toutes ces histoires habitées de couleurs et d'ombres ont un effet hypnotique auquel même l'adulte est sensible... **S.R.**

Morgane

Avec *Kate Mara*, *Anyta Taylor-Joy*, *Toby Jones*, *Paul Giamatti*...

Réalisé par Luke Scott

★★★½

CRÉER UN ÊTRE VIVANT À PARTIR d'un ADN synthétique ? Le fantasme n'est pas nouveau mais les résultats pas toujours couronnés de succès. Le projet Morgane (Anyta Taylor-Joy, déjà fort remarquée dans *The Witch*) n'échappe pas à la règle, son... étude de cas ayant révélé quelques failles et certaines réactions violentes. La kyrielle de scientifiques à son chevet, ainsi que la gestionnaire du risque de la société finançant le projet (Kate Mara, dont le jeu tout en froideur finit par devenir lourd) ne sont pas au bout de leurs peines. Robo(t)ratif... **X.B.**

Les Pépites

Réalisé par Xavier de Lauzanne

★★★

DIFFICILE DE NE PAS ÊTRE ÉMU devant ce documentaire qui retrace l'altruisme d'un couple de Français, Marie-France et Christian des Palières. Lorsqu'ils découvrent l'extrême pauvreté et les maltraitances subies par des enfants obligés de "travailler" dans une immense décharge à ciel ouvert située au beau milieu de Phnom-Penh, au Cambodge, ils décident de récolter des fonds pour les nourrir, puis les loger, puis les éduquer. Aujourd'hui, ils sont à la tête d'un immense complexe scolaire et social. Une réussite qui redonne la foi en l'Autre, relatée par le documentariste Xavier de Lauzanne, qui parvient à ne pas tomber dans le lacrymal à outrance. Il ne perd pas

DVD

Sans foi ni loi !

Polar, enquête documentaire, drame social ou hommage au cinéma d'une autre époque, notre sélection. Par Xavier Bonnet

Le Carrefour de la mort

ESC Éditions

Un hold-up de bijoux qui tourne mal, la police de New York qui le pousse à donner ses complices: Victor Mature est en mauvaise posture dans ce polar de Henry Hathaway, datant de 1947. Et il n'est pas encore tombé sur ce fou furieux psychopathe de Richard Widmark (dont c'est là le premier rôle au cinéma)! La collection Hollywood Legends d'ESC vient de grossir d'une pépite du film noir.

Merci Patron

Jour2Fête

Le documentaire politico-social de l'année? Auteur et réalisateur de ce pamphlet contre Bernard Arnault – et à travers lui, contre le capitalisme sauvage –, François Ruffin fait mieux que "se nourrir" de Michael Moore (ses propres mots) dans sa défense du petit contre le gros. Ses méthodes et ses subterfuges pour parvenir à ses fins ne sont qu'un juste retour des choses face à la cruauté et la violence de ce(ux) qu'il dénonce.

Under Pressure

Condor Entertainment

Dans son bled de l'Iowa où il doit de l'argent à tout le monde ou à peu près, Gerry (Ben Mendelsohn) traîne sa tronche de clown triste d'une partie de poker à l'autre. Autant dire que lorsqu'il tombe sur cet énigmatique Curtis (Ryan Reynolds) à qui tout réussit, il ne va plus le lâcher. De tables de jeu en dîners surannés, le périple sera pour le meilleur ou pour le pire. Banco!

Larry le dingue, Mary la garce

ESC Éditions

Tarantino en est fan, au point de lui en avoir "emprunté" une scène dans *Boulevard de la mort*. Dans la lignée des films US 70's privilégiant poursuites en voiture et fuite en avant, entre le (sou)rire carnassier de Peter Fonda et une Susan George (*Les Chiens de paille*) parfaite en fausse cruche – et renforçant le côté *Bonnie and Clyde* de l'aventure –, un road-trip qui emporte tout sur son passage.

Larry Le Dingue, un hommage au cinéma 70's. Tarantino fait partie des inconditionnels du genre.



de vue le but premier d'un documentaire: informer, d'une manière ou d'une autre. Et ce malgré un sujet et des intervenants bouleversants – mention spéciale à la bonhomie et à la retenue de Christian, devenu Papy pour les enfants qu'il a recueillis. **S.R.**

Une vie entre deux océans

Avec *Michael Fassbender*, *Alicia Vikander*...

Réalisé par Derek Cianfrance

★★★★½

SORTEZ VOS MOUCHOIRS. ADAPTÉ du roman du même nom de M.L. Stedman, *Une vie entre deux océans* se déroule majoritairement sur une île perdue au large de l'Australie, Janus. C'est là où atterrit Tom Sherbourne, vétéran de la Première Guerre mondiale. Juste avant de prendre son poste, il rencontre Isabel. Coup de foudre. Ils se marient, s'installent ensemble sur Janus. Les fausses couches d'Isabel minent son moral et quand un bateau s'échoue avec, à bord, un homme mort et un bébé, elle supplie Tom de garder le dernier en secret... Mais, malgré quelques excès de pathos, la beauté abrupte des paysages hostiles des deux océans menaçants qui entourent l'île du phare de Cape Campbell (situé au nord-est de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande), le jeu symbiotique du couple Fassbender/Vikander et la force à la fois morale et émotionnelle de l'histoire nous offrent ce qu'on appelle un beau film. **S.R.**

Ma vie de courgette

Avec *Gaspard Schlatter*, *Sixtine Murat*, *Paulin Jaccoud*...

Réalisé par Claude Barras

★★★★½

DANS SA CHAMBRE SOUS LES toits, Icare – mais il préfère qu'on l'appelle Courgette – lutte contre l'ennui en laissant voguer son cerf-volant ou en faisant des montagnes avec les canettes de bière vides que sa mère laisse malencontreusement traîner partout. Quand celle-ci meurt accidentellement, et tandis que son père est parti depuis longtemps "avec une poule", Courgette doit déménager son quotidien dans un foyer, avec d'autres gamins au sort peu enviable et aux yeux qui, comme lui, leur bouffent la moitié du visage. Poésie de l'animation, réalisme des situations, *Ma vie de courgette* a trouvé la bonne recette. **X.B.**

SWEET HOME ALABAMA

Un riff imparable, un son venu du Deep South américain, une polémique et surtout un tube planétaire. Malgré la controverse qui planera sur ce titre, Lynyrd Skynyrd, en signant cette réponse aux chansons antisudistes de Neil Young, entrera dans la légende.

Par Philippe Barbot

ÇA AVAIT L'AIR SIMPLE, COMME ÇA : DES PÉQUENAUDS sudistes chevelus célébrant les bienfaits de leur bercail sur fond de drapeau local. Un peu comme chez nous, ceux qui sont fiers d'être bourguignons, corses ou bretons. Bref, un innocent hymne régional, entre cantique autochtone et slogan touristique. Sauf que l'antienne en question, intitulée "Sweet Home Alabama", non contente d'être devenue un tube mondial et un classique rock, a été l'objet, à la fois, d'un quiproquo et d'une polémique. Sans doute l'une des chansons les plus complexes et incomprises – ou les moins comprises – de l'histoire du rock, à égalité avec le "Born in the USA" de Springsteen.

Les responsables, d'abord : un groupe de copains natifs de Jacksonville, Floride, affublés pour rigoler du nom de leur ancien prof de gym, un certain Leonard Skinner (prononcez 'Leh-nérd 'Skin-nérd, comme précisé sur la pochette de leur premier album). Un bon gros groupe de blues-country-rock avec la particularité d'exhiber sept musiciens dont trois guitaristes, et autant de chapeaux de cowboys. Lynyrd Skynyrd donc, puisque c'est leur patronyme, sont peu à peu devenus les champions de ce qu'on surnommait bientôt le rock sudiste (*southern rock*), avec des orchestres comme les Allman Brothers ou le Marshall Tucker Band : cavalcades guitaristiques et histoires de virées, d'alcool, de filles et de chevaux (et tant pis pour la caricature).

Nous sommes en 1973, en plein été, et nos Lynyrd Skynyrd sont rassemblés dans le célèbre Studio One de Doraville, Géorgie, pour enregistrer leur nouvel album, intitulé *Second Helping*, sous la houlette du producteur Al Kooper. Parmi les chansons choisies, l'une se distingue du lot : d'abord pressentie pour figurer sur le premier opus, elle avait été mise de côté pour des jours meilleurs. Basée sur trois accords et un riff peaufiné par les guitaristes Gary Rossington et Ed King (ce dernier affirmera par la suite en avoir rêvé chaque note en dormant...), elle est complétée d'un texte écrit par le chanteur Ronnie Van Zant. Le prétexte : une réplique cinglante à deux chansons de Neil Young, "Southern Man" et "Alabama", évoquant le passé ségrégationniste et esclavagiste du Sud des États-Unis.

Une réponse du berger à la bergère, en apparence explicite, puisqu'un couplet dénonçant nommément le fautif se termine ainsi : "J'espère que Neil Young se souviendra qu'un sudiste ne veut pas de lui chez lui." Le reste de la chanson évoque la douceur et les ciels toujours bleus de l'Alabama, le bonheur de rentrer au pays et d'écouter les musiciens locaux de Muscle Shoals...

L'histoire aurait pu s'arrêter là, une guéguerre musicale entre Lynyrd et Young (on verra par la suite qu'il n'en est rien), sauf qu'un autre couplet sème le trouble. Y sont évoqués George Wallace, à l'époque gouverneur ultra réactionnaire de l'Alabama, et Birmingham, plus grande ville de l'État devenue symbole du combat pour les droits civiques des afro-américains dans les sixties, théâtre d'un emprisonnement de Martin Luther King et d'un attentat raciste dans une église baptiste qui causa la mort de quatre fillettes noires. La strophe "In Birmingham they love the Gov'nor"

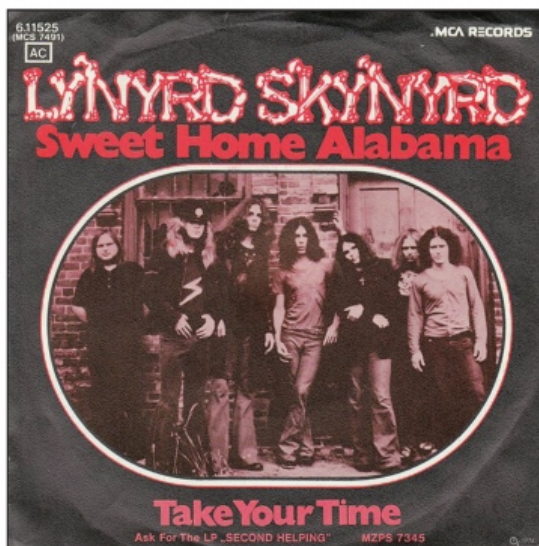
provoque le ravissement dudit Wallace et l'indignation de la gauche dite bien-pensante. D'aucuns voient dans la chanson une proclamation raciste, d'autres une attaque scandaleuse contre leur héros Neil Young. Sauf que...

"Nous ne sommes pas dans la politique et Wallace ne connaît rien au rock'n'roll, se défendra Ronnie Van Zant. Le public n'a pas remarqué que la phrase en question est suivie d'un 'Boo boo boo !' [l'équivalent de notre 'ouh', hululé pour conspuer, NDLA]... Quant à Neil Young, nous l'aimons, lui et sa musique. Nous avons écrit la chanson comme une plaisanterie, les mots sont venus comme ça. Nous imaginions que Neil avait flingué tous les canards en espérant en descendre un ou deux... Nous sommes certes des rebelles sudistes mais nous connaissons la différence entre le bien et le mal."

Un vrai-faux règlement de compte qui dissimule en fait une réelle amitié et un respect commun. Van Zant a toujours été un admirateur de Neil

Young, allant même jusqu'à se faire photographier avec des t-shirts à la gloire du Loner. Young, lui, avait plusieurs fois proposé des chansons au groupe (comme son "Powderfinger" que Lynyrd n'eut pas le temps d'enregistrer) et, pour clore le débat, a interprété plusieurs fois sur scène "Sweet Home Alabama", qu'il considère comme une grande chanson.

Le 20 octobre 1977, de retour d'un concert à Greenville, Caroline du Sud, l'avion transportant le groupe s'écrasa dans une forêt du Mississippi. Ronnie Van Zant, sa sœur et choriste Cassie, le guitariste Steve Gaines et plusieurs membres du staff technique furent tués. Les autres s'en tirèrent avec de graves blessures. Trois jours avant, était sorti l'album *Street Survivors*, à l'étrange pochette envahie de flammes. Reformé en 1987 avec quelques survivants et Johnny Van Zant, le frère de Ronnie, Lynyrd Skynyrd célèbre toujours la douceur de l'Alabama. Un détail : aucun des auteurs originaux de la chanson, Ed King, Gary Rossington ou Ronnie Van Zant, n'était natif du coin.



"La chanson évoque la douceur de l'Alabama, le bonheur de rentrer au pays et d'écouter les musiciens locaux de Muscle Shoals."

PIXIES

Head Carrier

L'emblématique groupe opère un retour en force.
Disponible en vinyle vert*



ÉDITION SPÉCIALE
FNAC



* Dans la limite des stocks disponibles.

**Service réservé aux adhérents Fnac pour les achats en magasin sur présentation de la carte adhérent et pour tous sur fnac.com. Eligibilité des produits non garantie. A vérifier sur la fiche article du produit sur www.fnac.com. Voir conditions du service sur www.fnacjukebox.com.

fnac

[PIAS]

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM



oasis

“BE HERE NOW”

DERNIER VOLET DE LA SÉRIE DES RÉÉDITIONS

“CHASING THE SUN 1993-1997”



DISPONIBLE EN
CD / 3CD / 2LP ET DIGITAL
(Album remasterisé, raretés,
demos inédites...)

[PIAS]



ROCK-FOLK

Masters of
perfection



PM6006



CD6006



Retrouvez tout le savoir-faire Marantz dans un nouvel ensemble musical abordable aux lignes élégantes et aux performances exceptionnelles. Renfermant des composants sélectionnés avec le plus grand soin, l'amplificateur intégré PM6006 et son compagnon, le lecteur CD CD6006 s'inscrivent dans la lignée de leurs célèbres prédécesseurs maintes fois récompensés. Avec le son raffiné Marantz, ce duo stéréo saura séduire les mélomanes les plus exigeants à la recherche des meilleures performances. Because Music Matters.

marantz

www.marantz.fr

because music matters